

Helga Elisabeth Bories-Sawala / Thibault Martin (†)

EUX et NOUS

La place des Autochtones dans l'enseignement de l'histoire nationale du Québec.

Volume 2



Réponse d'une élève à la l'invitation de « raconter l'histoire du Québec » (Projet www.tonhistoireduquebec.ca)

Avertissement

La présente étude se présente en **trois volumes**. Elle analyse la place allouée à l'histoire autochtone dans l'enseignement scolaire et l'image qu'il transmet des Autochtones et de leur rôle dans l'histoire canadienne et québécoise. La constitution implicite ou explicite d'un NOUS collectif par rapport à l'AUTRE sera au centre de notre intérêt.

Bien que l'enseignement ne soit qu'un vecteur parmi d'autres susceptibles de façonner les mémoires collectives, l'enseignement de l'histoire, par son caractère général et obligatoire, constitue un élément de choix dans la construction de la conscience historique des futures générations.

Un **premier volume** [urn:nbn:de:gbv:46-00106629-19 / http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106629-19](http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106629-19)) a analysé les contenus et des discours des manuels d'histoire, à commencer par les manuels approuvés par le Ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec du programme « Histoire et éducation à la citoyenneté » au second cycle de l'enseignement secondaire et les manuels actuels du primaire. Ensuite, pour saisir l'évolution entre les années 1970 et nos jours, nous procéderons à l'analyse des manuels les plus répandus des années 1980 et 1990 du programme „Histoire du Québec et du Canada“.

Dans ce **second volume**, nous nous intéressons dans le détail à la perception de l'histoire autochtone dans la conscience des jeunes, aussi bien francophones, anglophones et autochtones en analysant un millier de copies d'élèves à travers le Québec. Il s'agit ainsi de mieux comprendre quels rôles ils leur attribuent dans la trame de l'histoire nationale, quelles hypothèses ils font pour combler des lacunes apparentes et comment ils construisent leur NOUS respectif, par rapport aux AUTRES.

Suite aux retards dans la publication des manuels définitifs du nouveau programme „Histoire du Québec et du Canada“ des années 2016-17-18, leur analyse sera réservée à un **troisième volume** ([urn:nbn:de:gbv:46-00106632-10 / http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106632-10](http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106632-10)).

Pour conclure l'ensemble, le discours majoritaire dans l'enseignement de l'histoire nationale y sera confronté à celui de manuels d'histoire autochtones conçus spécialement pour eux.

Remerciements

Nous tenons à remercier, en premier lieu, le Conseil des Arts du Canada qui, en attribuant la bourse Diefenbaker à notre projet de recherche, a permis sa réalisation, pendant l'année 2014-15 auprès de la Chaire de recherche du Canada sur la gouvernance autochtone du territoire de l'Université du Québec en Outaouais. Nous remercions également de leur appui, dès le tout début de notre entreprise, les professeurs Claude Denis (Université d'Ottawa), Dirk Hoerder (Universität Bremen et Arizona State University), Ingo Kolboom (Technische Universität Dresden), Jocelyn Létourneau (Université Laval) ainsi que le département de littératures et de langues du monde de l'université de Montréal et le Centre d'études allemandes et européennes de l'université de Montréal, qui s'y sont associés en invitant les auteurs à présenter leurs résultats tout au long de cette année universitaire et au-delà. Se sont joints à eux, pour accueillir, à leur tour, diverses conférences, the Institute of Modern Languages Research, School of Advanced Study (University of London) et le College of Arts (University of Guelph) ainsi que l'ACFAS pour le Colloque : « Déconstruction de la domination textuelle des Autochtones » tenu à Rimouski en 2015.

Il serait certes vain de nommer tous ceux qui ont, de diverses façons, contribué au succès de cette recherche. Nous voudrions, parmi eux, retenir tout particulièrement Denys Delâge, pour son soutien constant et infaillible, Marc-André Ethier et David Lefrançois pour la didactique, Paul Aubin ainsi que les directrices des didactiques à l'université Laval et à l'université de Montréal, France Bilodeau et Valérie Bastien, pour ce qui est de l'univers des manuels scolaires, Danielle Dumas pour les programmes de l'univers social au Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Isabelle Dupuis et Michel Berthelot pour l'enseignement de l'histoire en milieu autochtone et non autochtone.

Enfin, la réalisation d'un projet commun transatlantique exige également des soutiens logistiques importants. Nous tenons à remercier pour sa disponibilité et sa compétence Nancy Béliveau (UQO), et pour leur amitié à toute épreuve, Andrée Lévesque et Maïe Fortin-Tillard. Et, bien entendu, la patience et l'indulgence de Marie-Claude Perreault et de Rolf Sawala, à nos côtés respectifs, méritent d'être soulignées avec gratitude. Nos plus sincères remerciements vont également à l'Association internationale des Etudes québécoises pour soutenir son rayonnement dans les Centres d'études québécoises du monde entier.

Helga E. Bories-Sawala et Thibault Martin

Postscriptum : Ces remerciements sont ceux des deux auteurs. Or, au moment de paraître, cette publication est orpheline d'un d'entre eux, Thibault Martin, décédé quelques mois auparavant. A la tristesse d'avoir perdu un excellent collègue et un bon ami, s'ajoute une énorme gratitude. Thibault a été à l'initiative de ce projet de recherche commun. Il a su, par sa compétence, convaincre le Conseil des Arts du Canada. L'année passée à ces côtés à l'UQO a été marquée par un travail en commun dans une confiance sans borne, impliquant des jeunes chercheurs du domaine, à l'occasion d'une section organisée en commun à l'ACFAS de Trois-Rivières en 2015, p.ex.. La lutte courageuse contre la maladie qui allait lui être fatale, avait déjà commencé, mais il tenait à tout prix de voir aboutir le projet commun.

Merci, Thibault

Helga

En exergue:

Au couvent, j'avais appris l'histoire du Canada avec Jacques Cartier, de Maisonneuve, Jeanne Mance etc., et les bons autochtones étaient les Hurons et les Algonquins, et les méchants étaient les Iroquois. Mais à l'école anglaise, les bons étaient les Iroquois et les méchants, les Hurons et les Algonquins ! J'ai trouvé ça bouleversant. [...] Enfin, j'ai compris que les uns avaient servi un maître colonial et les autres avaient servi d'autres maîtres coloniaux [...] C'était la différence la plus importante, celle qui les catégorisait aux yeux des Blancs.

(Madeleine Parent, 2005, dans Nicole Lacelle : *Entretiens avec Madeleine Parent et Léa Roback*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, p. 22)

1. Préface

La place des Autochtones – Amérindiens, Inuits, Métis – dans l’enseignement de l’histoire au Québec, et par conséquent dans la conscience historique des jeunes scolarisés de la province, demeure un sujet de préoccupation autant que de dissension. En tendant l’oreille aux discours publics et aux remarques privées, on entend toutes sortes de choses sur la question, vraies ou fausses, justes ou surprenantes, fondées ou forgées. Par exemple : l’histoire des peuples autochtones est peu enseignée dans les classes du Québec, si bien que les jeunes ne savent à peu près rien du passé et du présent des premiers habitants du continent ; lorsque l’histoire des Premières nations est intégrée au cursus, les Amérindiens sont mentionnés dans les chapitres initiaux de l’histoire nationale, des premiers contacts à la révolte de Pontiac (1763-1766), pour ensuite disparaître et ne revenir dans le décor narratif qu’au moment de la signature de la Convention de la Baie James et du Nord québécois (1975), de la crise d’Oka (1990) et de la Paix des Braves (2002) ; on insiste trop sur l’histoire autochtone (la plupart du temps réduite à celle des Amérindiens), qui finit par ennuyer les élèves et les étudiants, ceux-ci se désespérant d’être initiés à répétition aux différences notionnelles et culturelles entre nomades et sédentaires, maison longue et tipi, matriarcat et patriarcat, Iroquois et Algonquins ; nonobstant ce qui est transmis aux jeunes scolarisés, ces derniers demeurent – allez savoir pourquoi ? – prisonniers d’un ensemble d’images fortes mais simplistes, binaires le plus souvent, touchant la condition autochtone par rapport à celle des non-autochtones, images qui renforcent certains clichés habituels (l’indigène passif et sauvage par rapport à l’européen actif et civilisé) ou, le plus souvent maintenant, les inversent pour retomber dans de nouveaux stéréotypes (l’autochtone généreux et dépossédé par rapport à l’européen véreux et exploiteur).

Dans ce deuxième volume d’une trilogie portant sur la place des Autochtones dans l’enseignement de l’histoire au Québec, Helga Bories-Sawala et le regretté Thibault Martin s’intéressent à une question fondamentale : que retiennent les jeunes de ce qui leur est transmis en classe ? Ici, c’est le côté réception des savoirs plutôt que le côté dissémination des connaissances qui est abordé, ce qui est peu usuel mais ô combien opportun.

S’appuyant sur un corpus que nous avons constitué dans les années 2000 et qui reste valable pour saisir la situation actuelle, les auteurs analysent un échantillon représentatif de « récits » d’étudiants ayant répondu à la question « Raconte l’histoire du Québec comme tu la connais ». Pour éviter toute distorsion causée par des apprentissages récents en classe d’histoire, ils concentrent leur attention sur des jeunes ayant suivi le cours d’histoire nationale l’année précédant l’enquête. Dans près de 1000 récits d’étudiants de secondaire V, ils repèrent donc tout ce qui, de près ou de loin, touche les Autochtones. Ils analysent les énoncés (parfois les dessins) en long et en large, les classant, les

anatomisant, les soupesant et les interprétant. C'est ainsi qu'ils peuvent «radiographier» et «cartographier» la vision qu'ont les jeunes scolarisés de la réalité autochtone dans l'histoire du Québec. Ici, Helga Bories-Sawala et Thibault Martin font œuvre originale et pertinente.

Le lecteur prenant connaissance de leur ouvrage découvrira en effet cette vision (que nous ne dévoilerons évidemment pas !), qui n'est pas inexistante mais qui n'est pas non plus consistante, la chose étant tout à la fois prévisible (le stock de connaissances accumulées par un adolescent ne peut être, sauf pour les sujets qui le passionnent, abondant) et décevante (au sens où tout enseignant voudrait tellement que ce qu'il transmet à ses élèves ou étudiants soit assimilé par eux dans la complexité ou la subtilité de ce qu'il leur communique. Or, la réalité n'est pas exactement celle-là...).

Nourrie par des données empiriques significatives, l'étude menée par les collègues pourrait avoir des retombées importantes sur l'acte pédagogique : comment, en effet, enseigner l'histoire autochtone aux jeunes de manière à ce que ce soit l'essentiel, le signifiant et l'important, pour ne rien dire du subtil et du complexe, qui s'incrustent dans leur mémoire et leur conscience au lieu de l'anecdote, du schématisme simpliste et du cliché, comme c'est apparemment le cas lorsqu'on prend connaissance de ce que les jeunes racontent ou expriment à propos des peuples autochtones (sans prétendre évidemment que les répondants ont tout révélé de ce qu'ils savaient à propos du sujet) ? On dira que la question n'est pas nouvelle. Elle peut être désormais abordée à la lumière d'un matériel empirique crédible et abondant.

Au total, les données consignées et mobilisées dans cet ouvrage, de même que les analyses qui y sont effectuées, constituent un travail de fond que des études ultérieures ne pourront ignorer dans l'approfondissement des visions du monde autochtone au sein de la société québécoise, particulièrement chez les jeunes scolarisés, pas plus qu'elles ne pourront être délaissées dans la mise au point de stratégies pédagogiques susceptibles de parvenir à l'objectif visé par tout acte d'enseignement : transmettre des cadres et des éléments de compréhension permettant aux élèves et aux étudiants de sortir des préconceptions primaires qui les habitent, des schémas rudimentaires qui leur servent de béquilles d'intelligibilité et des faits souvent grossiers par lesquels ils se souviennent de quelque chose à propos de ce qui fut.

Jocelyn Létourneau

Fellow, Collegium de Lyon

juin 2018

2. Je me souviens... des Autochtones dans l'histoire du Québec

Durant une décennie, l'historien Jocelyn Létourneau et son équipe avaient demandé à des enseignants d'histoire de plusieurs établissements scolaires et universitaires à travers le Québec de demander à leurs élèves de répondre, de manière anonyme, pendant 45 minutes, à la question suivante :

Raconte-moi l'histoire du Québec » Décrivez, présentez ou racontez, comme vous la percevez, la savez ou vous vous en souvenez, l'histoire du Québec depuis le début. Vous pouvez structurer votre propos comme bon vous semble en insistant sur les éléments du passé que VOUS jugez importants et ce, peu importe la façon dont on présente, décrit ou raconte habituellement ou autrement l'histoire du Québec.

A la fin du questionnaire qui recense aussi des indications sur l'âge, le sexe, le lieu de naissance, l'ascendance culturelle (origine ethnique ou nationale) et la langue maternelle, parlée à la maison et en dehors, ainsi qu'une question sur l'origine et la fiabilité des sources de leur perception de l'histoire, selon l'appréciation des élèves, se trouve l'invitation suivante : « Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écririez-vous personnellement? »

Le dépouillement des quelques milliers de ces phrases de résumé a donné lieu à une publication très remarquée au Québec et à l'échelle internationale ; à savoir : Jocelyn Létourneau, *Je me souviens ? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse*, Montréal, Fides, 2014.

(www.tonhistoireduquebec.ca), Une des perles relevées parmi ces petites phrases indique déjà l'intérêt qu'il y aurait à questionner ce corpus à propos de la perception des Autochtones dans l'histoire québécoise : « Jadis, il y avait des Amérindiens, ensuite des bûcherons, maintenant des indécis. »

Or, ce qui a intéressé l'historien de l'université Laval, ce n'est nullement l'histoire des Autochtones en particulier, ni, surtout, un jugement de l'état des connaissances en matière d'histoire des jeunes Québécois. Ceux qui, au Québec comme ailleurs, déplorent volontiers les lacunes, les inexactitudes, voire l'orthographe lamentable des jeunes d'aujourd'hui trouveraient, certes, ici, une manne à exploiter, mais ce n'est point pour fournir des flèches à leur arc que Létourneau se penche sur ces énoncés.

Ce qu'il cherche à faire ressortir, c'est plutôt la conscience subjective des jeunes par rapport à l'histoire du Québec dans son ensemble. Se montrent-ils, dans leurs bilans, plutôt optimistes, pessimistes, neutres ou indifférents ? Il ressort de son analyse que le sexe ou la résidence métropolitaine ou régionale n'influencent pas plus les résultats que la réforme de l'enseignement de l'histoire introduite en 2006 („Histoire et éducation à la citoyenneté“, cf. vol. 1, 4.) En revanche, le

profil des jeunes Anglophones entre, pour ce qui est de leur perception de l'histoire du Québec, en opposition nette sur certains points, avec celui de la majorité francophone. Les perceptions de l'histoire correspondent ainsi à des courants sociétaux profonds, liées à l'appartenance à une des deux „nations fondatrices“ européennes que cette histoire met en scène. Elles sont soumises à une évolution lente plutôt qu'aux soubresauts de l'actualité et elles ne seraient pas non plus modifiables du jour au lendemain par des réformes de l'enseignement, si ceux-ci ne correspondent pas à un changement profond des attitudes au niveau de la société.

Pour connaître le bilan sur la trame historique du Québec dans son ensemble, le livre de Létourneau prend en compte les quelques milliers de formules de résumé de la collection entière. Sur l'ensemble des copies analysées seules 4,4% d'entre elles contiennent une mention sur les Premiers habitants. Se limitant à cet accès partiel, l'étude de Létourneau constate que l'élève moyen virtuel les verrait à peu près comme ceci:

« Vivant paisiblement et harmonieusement sur une terre splendide et fertile qu'ils occupaient depuis des lustres et qui leur appartenait, les Amérindiens ont été volés, envahis, abusés, colonisés, exploités et brisés, voire tués ou exterminés par les Européens qui ont été particulièrement injustes à leur égard en les chassant de leur territoire et en les effaçant de l'histoire québécoise » (p. 164)

Dans notre échantillon, il y a 17 phrases de résumé qui se réfèrent, d'une manière ou d'une autre, aux Autochtones, ce qui correspond à seulement 1,8 % de l'ensemble.

Outre la mention des Amérindiens suivis des bucherons, puis des Indécis (cf. supra, QUE1-15) d'autres copies provenant d'élèves francophones mentionnent également leur pure existence, à côté d'autres éléments : « La langue française, la religion, la nature, les Amérindiens » (MGIE-71), « Résultat de l'influence de tout un entourage (Anglais, Français, Amérindiens) » (MTL7-12). Une autre contient une véritable conclusion portant un jugement sur l'ensemble de l'histoire du Québec : « Ne négligeons pas les actes de Cartier et des colons car ils ont agi d'une manière similaire aux Anglais face aux Français (avec les Amérindiens). » (MTL7-97) Voici un argument qui établit une relation entre les actes et le sort des trois groupes : Autochtones, Français et Anglais dont les interactions étaient au cœur de cette histoire, que nous allons rencontrer dans différentes versions dans l'analyse des contenus des copies (cf. 2.8). Les luttes sont aussi ce qu'ont retenu les élèves anglophones : « Quebec history was a big fight between Indians and Europeans » (MTL8-6 F). Une histoire ayant connu un renversement des rôles très présent dans la logique de ces élèves : « Indians got screwed over by the French, the French got screwed over by the English, French screwed over the English. » (MTL1b-46 F); « The Indians got screwed over by the French. The French and the

English screwed each other over. » (MTL1b-55 F); « Les Français sont venus au Canada et ont battu les Indiens et les Anglais ont battu les Français et les Canadiens ce sont qui restent. » (MTL1b-58 M, anglophone s'exprimant en français). Pour trois élèves, anglophones et francophones confondus, toute l'histoire du Québec se résume en la défaite des Autochtones : « The history of men taking over native lands. » (MTL1a-25 F); « Les hommes blancs volent des Amérindiens. » (MTL1b-24 M, anglophone s'exprimant en français), « Les Amérindiens se sont fait avoir. » (SGLSJ-131 M)

Enfin, le fait le plus remarquable est sans doute que sur les seulement 17 phrases de résumé qui mentionnent les Autochtones, 6 ont été rédigées par des élèves autochtones, représentant pourtant une partie infime (2,9%) de l'ensemble des copies. Une d'entre elles se contente d'une mention parmi les trois groupes « Le Québec fut, anglais et autochtone » (CTNO1-10 F asc. montagnaise), une autre évoque une situation enviable des Autochtones avant l'arrivée des Européens : « Les Amérindiens vivaient en harmonie jusqu'à l'arrivée des Blancs sur leur terre. » (CTNO1-3 F asc. montagnaise), une quatrième porte une accusation plus explicite, assortie d'un point d'interrogation : « Que les Blancs à une époque étaient très injustes envers les Autochtones ? » (CTNO1-8 F asc. montagnaise). Celle-ci tire un bilan globalement négatif : « Aventure ayant en quelque sorte détruit des peuples autochtones. » (QUE1-45 F asc. wendate). Enfin, deux élèves autochtones saisissent l'occasion de cette phrase de résumé pour affirmer fièrement leur appartenance : « Vive les Innus » (CTNO2-15 M asc. innue) et « Fier d'être canadien surtout montagnais » (CTNO2-12 M asc. montagnaise).

Ces phrases de résumé ne sauraient pourtant pas suffire pour connaître la perception des Autochtones par les jeunes Québécois. Pour connaître ces représentations plus en détail, pour analyser la part quantitative que prend l'histoire des Autochtones dans la conscience historique des élèves et également analyser les éléments de connaissance qui la constituent et la façon dont ils s'organisent ou non pour créer du sens voire de la cohérence, enfin, pour rendre compte, comment est construit le NOUS respectif, du côté des élèves francophones, anglophones et autochtones, il faut dépasser le niveau des phrases de résumé et accéder aux textes entiers.

2.1. Constitution et caractéristiques de l'échantillon choisi

De l'ensemble des textes écrits par des jeunes Québécois aux différents stades de leur formation scolaire ou universitaire, un échantillon de 943 copies a été choisie, qui correspond à la totalité des réponses recueillis parmi les élèves du niveau secondaire 5 dans différents établissements scolaires à travers le Québec entre septembre 2003 et septembre 2006. Dans le but d'avoir une image sur

l'ensemble d'une cohorte, il fallait que le choix se situe dans le cadre de l'enseignement obligatoire de la matière (et non au Cégep ou l'université). En même temps, il fallait éviter de choisir un moment où les Premiers habitants étaient juste au programme. La secondaire 5 est à la fois ni trop éloignée ni trop proche du sujet, étant donné que le sujet avait été abordé lors des cours d'histoire des années précédentes. Les élèves ont 16 ans en moyenne et disposent déjà d'une certaine maturité du jugement et, dans le meilleur des cas, d'une attitude réfléchie et critique. Les enseignant-e-s qui ont accepté à réaliser l'enquête dans leur classe ont été trouvé-e-s par un procédé de « boule-de-neige », ce qui signifie aussi que l'échantillon n'est pas représentatif au sens très étroit du terme et la représentation des sexes, des communautés linguistiques et ethniques, ainsi que la répartition géographique pourraient ne pas correspondre exactement différent aux moyennes générales. Mais la simple taille de l'échantillon ainsi que sa composition comprenant une grande diversité des établissements et des origines des élèves permettent tout à fait d'aboutir à des conclusions chiffrables. En plus des analyses qualitatives plus poussées sur certains sujets et une étude de certaines copies particulièrement intéressantes seront abordées à la suite et en complément des observations sur l'ensemble de ce corpus des 940 et permettront de dégager comment se constitue la conscience historique des jeunes Québécois par rapport à la perception des Autochtones.

Voici un aperçu de la provenance des copies du corpus qui montre sa variété géographique:

Région	sigle	Langue/ composition	Nombre de copies	Pourcentage de copies mentionnant les Autochtones
Montréal	MTL1a	anglophones	39	61,5%
	MTL1b		63	74,6%
Montréal	MTL7	francophones	132	58,3%
Montréal	MTL8	anglophones	41, dont 3 autochtones	87,8%
Laval	LAV	francophones	4	75,0%
Québec	QUE1	francophones	74, dont 1 autochtone	74,3%
Québec	QUE2	francophones	41	68,3%

Chaudière-Appalaches	CHAP	francophones	38	36,8%
Outaouais	OUT	francophones	117, dont 2 autochtones	34,2%
Montréal	MGIE	francophones	139, dont 2 autochtones	55,4%
Centre-du-Québec	CTRQ	francophones	39	41,0%
Saguenay-Lac-Saint-Jean	SGLSJ	francophones	147, dont 2 autochtones	73,5%
Côte-Nord	CTNO1	autochtones	10	80,0%
Côte-Nord	CTNO2	francophones	21, dont 9 autochtones	95,2%
Gaspésie	GASP	francophones	38	55,3%

Dans l'ensemble, les copies se répartissent entre 776 (82,3%) Francophones, 140 (14,9%) Anglophones et 27 (2,9%) Autochtones. Dans le groupe MTL1, les élèves anglophones ont reçu le questionnaire en anglais (MTL1a) ou en français (MTL1b) ce qui a incité une partie de ces derniers, pourtant anglophones d'origine, d'y répondre en français. Tous les élèves n'ont pas répondu de façon univoque à la question sur leur appartenance linguistique et/ou ethnique. A la question : «ascendance culturelle (ethnique ou nationale) », certains répondent par « nationale » ou par « oui/non », par « blanc » ou encore par « C'est-à-dire? »; « aucune idée » et sous « lieu de naissance », il y en a qui répondent : « à l'hôpital ». Les élèves qui ne mentionnent pas expressément une appartenance autre, ont donc été classés parmi la majorité de leur groupe, puisqu'à part CTNO2, il s'agit de groupes très homogènes. Nous avons cependant pu identifier quelques élèves autochtones présents dans des groupes anglophones ou francophones grâce à leurs propres indications sur leur fiche. Nous n'avons pour aucune dimension constaté des différences liées au genre des élèves. Dans la mesure où cela ressort des questionnaires individuels, les sigles se terminent par un « M » pour les garçons et d'un « F » pour les filles.

Ce qui frappe d'emblée quand on regarde les copies des élèves dans leur ensemble, c'est leur grande diversité, toutes origines confondues, et même au sein d'un même établissement. Quasiment tous semblent prendre leur tâche au sérieux. Un seul se permet ce clin d'œil de mentionner, à la fin de sa chronologie des événements importants de l'histoire du Québec : « ma naissance » (MTL7-53). Les

résultats varient cependant entre quelques lignes de notions, pêle-mêle et sans lien apparent entre elles et de véritables essais de 4 pages, bien construits et raisonnés. Les niveaux de langue connaissent également des écarts importants. Il y a des exemples d'une façon de s'exprimer quasiment universitaire : « La dualité entre Premières Nations et colonisateurs est omniprésente ». (MTL7-99 M) ou d'envolées presque philosophiques rédigées dans un langage soigné : « Enfin bref, comme dans la vie des imprévus cognent à nos portes, Jacques Cartier ne trouva pas de route vers l'Asie, mais plutôt un peuple à l'allure chasseur et débrouillards, il fit connaissance avec les Amérindiens. » (SGLSJ-44 F). A l'opposé, plusieurs copies sont plus proches de l'oral que de l'écrit, comme celle-ci, provenant cependant du même établissement, probablement même de la même classe : « Je crois que cela a commencé il y a très longtemps, surement que quelqu'un a trouvé le continent, a trouvé ça beau, puis a décidé de planter un poteau, puis d'appeler ça le Québec. Après ça bien là je pense qu'il y avait déjà les Amérindiens, puis là y a dû y avoir une guerre parce que les Indiens étaient fiers, parce que c'était leur terre, puis là bien je pense que ça a fini, qu'ils se sont entendus sur plein de choses, puis ils ont réussi à vivre ensemble. Mais là plus tard bien les Indiens étaient fiers, parce qu'ils disaient que les premiers arrivants leur avaient volé leurs terres, alors c'est pour qui payent pas de taxes. » (SGLSJ-56 F texte entier) Ou encore : « Au début, il y avait les Indiens, par la suite après ça une autre tribu est arrivée, par la suite il y a eu des échanges d'alcool et d'outils plus révolutionnaires. » (SGLSJ-55 F).

Or, porter un jugement sur l'exactitude des informations ou la qualité de la langue n'est pas du tout l'objectif de notre analyse. Si les erreurs de contenu peuvent éventuellement nous renseigner pour distinguer, par exemple, ce qui relève de faits seulement appris par cœur de ceux investis d'un sens, les erreurs de langue, parfois nombreux, seront tacitement corrigés, pour la plupart, dans la transcription. Ainsi, pour faciliter la lecture, pour mettre au centre de l'attention le contenu et pour éviter les « sic » trop fréquents, nous avons opté pour une correction des signes de ponctuation et des erreurs d'orthographe non ou peu perceptibles à l'oral. Ainsi, « On sait faite avoir et battu par les Anglais. » (GASP- 37 M), sera transcrit comme « On s'est fait avoir et battu (sic) par les Anglais. » Les dénominations d'appartenance comme Amérindiens, Autochtones (on trouve aussi « hotoctone »), Anglais, Français, Européens ont été systématiquement transcrites à la majuscule.

Au-delà du niveau de correction linguistique, la forme et le style adoptés dans la rédaction des textes montre un grand éventail de variantes. L'invitation expresse de « décrire, de présenter ou de raconter » et de structurer le propos « comme bon vous semble » a trouvé un accueil très favorable auprès des élèves et a été largement suivie. Dans certains groupes même (MTL 1, MTL7, QUE2) – et on y devine facilement un effet de « contagion » - des élèves se sont mis à dessiner la trame de

l'histoire québécoise sous forme de bandes dessinées, avec ou sans paroles. Là encore, si la plupart des dessins ressemblent à ceci :



d'autres traduisent le souci d'une iconographie soignée (en contraste remarquable avec la vulgarité des paroles):



MTL1a-39 M

En règle générale cependant, c'est sous forme de texte écrit et en paroles que les élèves répondent, parfois en énumérant des notions et aspects dont ils se souviennent, en adoptant, en général, un ordre chronologique, souvent même en organisant les faits évoqués selon un tableau chronologique proprement dit. Dans quelques cas, à la fin de l'exercice, on se souvient d'un oubli, et l'on ajoute après-coup. De tels ajouts concernent presque toujours les Premiers habitants, dont on note la présence avant l'arrivée de Jacques Cartier par laquelle la copie avait débuté. Une copie retrace toute l'histoire à l'aide de croquis de cartes assortis de brefs commentaires (MTL7-9). Outre les listes de faits et les chronologies, de nombreuses copies adoptent le mode du récit suivi, lui aussi la plupart du temps en suivant une trame chronologique.

La reproduction des savoirs appris prédomine dans toutes ces formes de présentations, mais le récit cherche parfois également d'argumenter, d'établir des relations de cause à effets, de procéder à des comparaisons, des conclusions, bref, d'investir les faits cités d'un sens, d'une logique. Plus loin encore dans cette direction, il y a des copies, beaucoup plus rares qui prennent personnellement position et qui répondent à l'invitation d'insister « sur les éléments du passé que VOUS jugez importants ».

Notons, pour compléter cette vue d'ensemble des formes que peuvent prendre les réponses, quelques copies qui adoptent le style d'un conte des fées commençant par « Il était une fois » (MTL7-1, MTL7-35, SGLSJ-130).

Enfin, une copie qui débute comme de nombreuses autres bandes dessinées



se termine par une fin digne d'une histoire de science fiction et qui ne doit visiblement rien au cours d'histoire mais tout à une imagination laissée courir librement : « Aujourd'hui Master Chief vit paisiblement dans un condo avec Jésus et se la coule douce. » Malgré cette fin farfelue, l'exemple de cette copie montre qu'il est possible d'isoler les éléments de contenu clairement identifiables, soit dans le texte, mais aussi dans les dessins : la plantation de la croix de Gaspé, la présence d'« Amérindiens occupant déjà le territoire », l'inégalité des échanges commerciaux aux dépens des Amérindiens, la vente d'alcool, mais aussi une attitude historiographique critique, identifiant l'origine européenne des appellations : « Le Québec ne s'est pas toujours appelé 'le Québec' / Découvert par les Français, ceux-ci l'ont appelé Nouvelle France (...) ».

2.2 La place accordée aux Autochtones dans l'histoire du Québec

Le temps et l'espace limités dont disposaient les élèves pour cet exercice qui les a obligés à opérer un choix assez rigoureux entre les aspects qu'ils souhaitaient mentionner ainsi que le fait que l'énoncé de la question ne contienne aucune invitation à réfléchir plus spécifiquement sur ce qu'ils avaient retenu sur l'histoire autochtone, font de l'ensemble de ce corpus un objet idéal pour déterminer la place qu'ils accordent spontanément à cette partie de l'histoire du Québec. Or, il n'est pas très aisé d'en rendre compte, puisque la quantité des informations données par chacune de ces copies et intéressante en soi, mais en même temps, elle devra aussi être mise en relation avec la longueur du texte (ou de la taille / du nombre des dessins), pour avoir une idée de la part relative que les phrases mentionnant les Autochtones prennent par rapport au reste de cette copie. Ces deux données seraient plus proches si la taille des énoncés, dans tous les groupes d'ailleurs, ne variait pas du simple au quintuple, dans quelques cas. Un élève ayant beaucoup à dire sur l'histoire des Premiers occupants en sait souvent autant sur les autres aspects de l'histoire québécoise – la copie rangerait donc parmi les premières pour la quantité de l'information, mais ne serait pas particulièrement remarquable quant à l'importance relative des Autochtones. Il convient donc de distinguer la part relative des passages consacrés aux Autochtones dans les énoncés d'une part de la quantité des aspects cités de l'autre. Comme les exemples qui suivent le montrent – ils reproduisent l'ensemble des phrases qui ont trait aux Autochtones de chacune des copies - c'est aussi une question de la densité de l'information fournie. Normalement, plus il y a d'éléments sur les Premiers habitants, plus la part qu'ils prennent dans l'ensemble de la copie est importante, comme dans le cas suivant (encore une fois, relever les erreurs n'est pas le but de cette analyse, sauf si elles invitent à des conclusions pertinentes pour la perception de l'histoire):

Je me rappelle qu'il y avait des Iroquois puis des Algonquiens, l'un était sédentaire, l'autre était nomade, l'un vivait de la culture des champs et l'autre vivait de la chasse. Après ça, Samuel de Champlain est arrivé, puis il échangeait des affaires avec eux autres comme de l'alcool, puis des fourrures. Il y avait plein de guerres entre les 2 colonies (algonquien et iroquois), des fois on s'en mêlait, d'autres fois on s'en mêlait pas, et puis après ça, ils ont trouvé une nouvelle route, puis Cristoph Colomb a découvert l'Amérique, puis là, les Amérindiens nous ont sauvés (...) (SGLSJ-101)

Cependant, il est possible de mentionner autant de détails dans un texte beaucoup plus court, qui, comme dans l'exemple suivant couvre moins d'un quart de la copie : « Le territoire était majoritairement peuplé d'Amérindiens à ce moment-là et ils n'appréciaient pas le fait d'avoir des étrangers qui venaient prendre possession de leurs terres, donc les colons français ont appris le mode de vie des Amérindiens et ont commencé à faire des échanges. »(SGLSJ-89)

En revanche, un texte peut se limiter à évoquer à peine les Autochtones dans une phrase qui toutefois représente la moitié de l'espace total de la copie : « Le Québec est un endroit qui a appartenu à plusieurs peuples (amérindiens, français, anglais). » (QUE1-5)

Globalement, sur les 943 copies, 369 (39,1%) ne contiennent aucune mention des Autochtones, d'autres 403 (42,7%) en parlent sur moins d'un quart de la copie. Celles qui y consacrent des proportions plus considérables, se répartissent ainsi : 58 copies (6,2%) réservent environ un quart du volume aux Autochtones, 47 copies (5,0%) un tiers et d'autres 23 (2,4%) environ la moitié. Enfin, 25 copies (2,7%) mentionnent surtout les Autochtones, la partie leur étant consacrée dépassant la moitié et tout de même 18 (1,9%) parlent exclusivement d'eux, ou presque. Il sera question plus loin, de la répartition de ces résultats globaux en fonction des groupes d'appartenance linguistique et ethnique (cf.2.8), mais disons d'emblée que sur ces dernières 18 copies 6 proviennent d'élèves autochtones (sur 27 = 22,2%), 7 de francophones (sur 776= 0,9%) et 5 d'anglophones (sur 140= 3,6%).

Pour ce qui est du nombre des aspects évoqués, dont nous analyserons ensuite la signification que les élèves leur attribuent et leur pertinence pour ce qui concerne la conscience historique des jeunes Québécois des différents horizons, nous avons intégré, dans une première approche quantitative, dans le groupe des copies qui parlent peu ou pas des Autochtones, en plus des 369 (39,1%) qui ne les mentionnent pas du tout, d'autres 15 où leur mention n'est accompagné d'aucun indice significatif, comme dans les exemples suivants, où l'unique allusion aux Premiers habitants se limite à ceci : « Il (Jaques Cartier) a fait 3 voyages et a ramené plein de choses amérindiennes en France. » (LAV-1) / « Il y a eu les Algonquins, les Iroquois, les loyalistes, les filles du roi. » (SGLSJ-8) / « Il y avait des Indiens. » (SGLSJ-18 ; asc. amérindienne) / « Redskins / native persons » (MTL1a-1)

Ainsi, 40,7% des copies ne contiennent aucun élément porteur de sens à propos des Autochtones, 27,9 % mentionnent un aspect, 17,2% en contiennent deux, 5,8 % trois et enfin 8,1% présentent plus de quatre aspects différents concernant les Autochtones. Plus du quart (26,0%) des réponses des élèves autochtones font d'ailleurs parti de cette dernière catégorie.

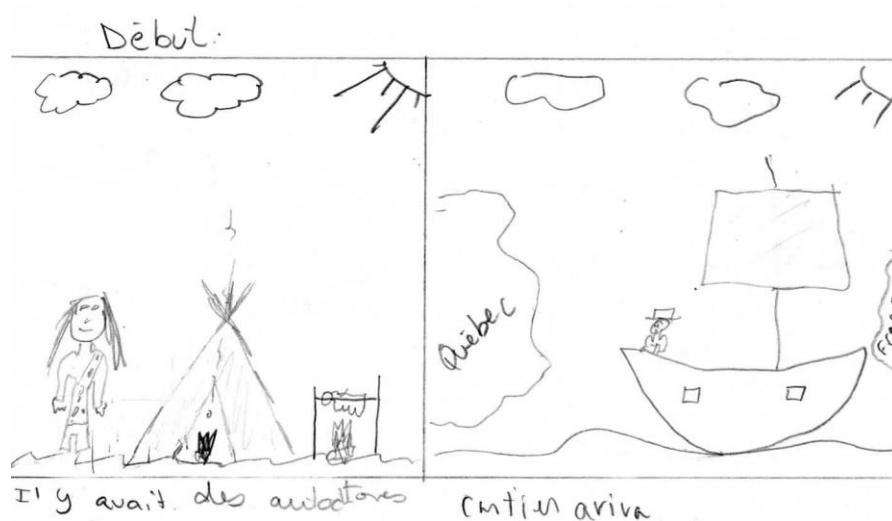
Il est intéressant de noter que parmi les aspects qui font « cavalier seul » dans les copies, figurent avant tout : la mention de la présence des Autochtones préalable à l'arrivée des Européens, la mention des Algonquiens et des Iroquoiens (sans autres précisions), le fait que les Européens prennent contact avec les Amérindiens, l'évangélisation, les échanges commerciaux et les conflits. Si 27 % des copies qui mentionnent les Autochtones en disent explicitement qu'ils occupaient le territoire avant les Européens, 12,3 % des copies qui évoquent ce fait, ne disent ensuite rien d'autre à propos des Autochtones. Ce dernier pourcentage est encore plus élevé quand il s'agit de la mention

expresse de la rencontre (sans autre spécification) entre les arrivants européens et les Autochtones. 5,6% seulement des copies contiennent une telle phrase, mais pour 68,8% de celles-ci, c'est toute l'information qu'elles délivrent sur les Autochtones. Or, plus que ces considérations statistiques, il sera pertinent de cerner l'information contenue dans les différents aspects et sa signification dans la conscience historique des élèves qui les expriment, par une approche qualitative.

2.3 Tout commence par Jacques Cartier?...

La plupart des copies mentionnant les Autochtones commencent leur récit soit par une remarque sur la présence des Premiers habitants en général ou des Iroquoiens / Algonquiens en particulier, soit par l'arrivée des Européens : « A début, ce n'étaient que des Amérindiens. Ils vivaient paisiblement, chassant, pêchant, cultivant. Un jour, par une belle journée de l'an 1534, débarqua Jacques Cartier. » (MTL7-47 F) : De même, dans ce dessin :

MTL7-25 F



L'ordre peut varier – la mention de l'arrivée peut être suivie de l'évocation des ceux qu'ils rencontrèrent sur place.

Quelques copies prennent explicitement position par où il convient de débiter l'histoire du Québec. Pour celles-ci les choses sont simples : « Tout a débuté avec Jacques Cartier. » (QUE1-41 F) / « Le Québec a commencé à exister en 1534 lorsque Jacques Cartier est arrivé dans le Saint-Laurent avec ses bateaux. » (MTL7-120 M)

Pour certains, l'histoire des Autochtones se résume d'ailleurs à l'arrivée des Européens et le commerce des fourrures qui va suivre et ceci représente déjà le quart de l'histoire du Québec: » L'histoire du Québec a commencé avec l'arrivée des Européens. Les Français avaient développé la traite de fourrure avec les Amérindiens. » (1/4 du texte ; OUT-65 M)

Reconnaître que les Autochtones étaient déjà présents, n'empêche pas que « tout » commence par Jacques Cartier : « Tout a commencé quand Cartier est venu au Québec et a rencontré les Amérindiens déjà ici. » (MTL7-112 M)

C'est que leur existence peut sembler trop peu significative pour faire commencer l'histoire du Québec par eux : « Début. Il n'y avait pas grand-chose. Seulement des Indiens vivaient ici. » (QUE2-11 M). Un autre est tout à fait d'accord : « Au commencement sur les territoires du Québec, il n'y avait ni Français ni Anglais, il y avait seulement cette population plutôt étrange : les Amérindiens. Ensuite Jacques Cartier découvrit le Québec. C'est là que l'histoire commença véritablement. » (CHAP-11)

La faire débiter avant ce serait exagérer : « Sans remonter trop loin, l'histoire du Québec commence vraiment avec les voyages de Jacques Cartier. » (MTL7-98 M)

D'autres s'inscrivent explicitement en faux contre le choix de l'arrivée des Européens comme point de départ : « Pour moi, l'histoire du Québec commence avant la découverte de Cartier en 1492, ça commence avec nos vrais ancêtres, les Amérindiens. » (QUE1-50 F) / « Pour moi, l'histoire du Québec commence au temps des Amérindiens avec les Autochtones et les Algonquins. » (QUE1-47 F) / « History of Québec all began way before Cartier came to Québec. There was an existing life here who did things very differently than we do today. They were called native people. » (MTL1a-13 F) / « History began with the native Indian. » (MTL1b-54 F) / « History of Québec all started with the Indians. » (MTL8-28 F).

Curieusement, dans trois cas ceux-ci sont situés « chez nous », bien que le NOUS européen n'a pas encore commencé d'exister – nous reviendrons plus tard sur la construction du NOUS, par rapport à l'AUTRE autochtone (cf. 2.8) : « L'histoire du Québec a commencé quand les Algonquiens et les Iroquois sont arrivés chez nous. » (SGLSJ-102 F) / « Le Québec a été découvert par les indiens qui ont traversé de nombreux kilomètres suivant leur souper. Quand ils ont finalement découvert notre terre riche et bonne. » (OUT-72) / « It started with the Indians living in our lovely homeland. » (MTL8-31 F)

Pour d'autres encore, l'histoire commence bel et bien avant les Européens, mais le récit n'en tiendra pas compte, par un choix délibéré : « L'histoire du Québec ne commence pas, d'après moi, en 1534, car il y avait déjà des hommes sur le territoire avant cela, mais je raconterai l'histoire du Québec à partir de cette date. » (GASP-2 F)

Ou encore faute de connaissances : « Je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé au Québec avant que Jacques Cartier arrive, donc je vais partir de ce point. » (MGIE-90 F)

Pour cet autre élève, retenir comme début l'exploration européenne (d'ailleurs plutôt la fondation de Québec que l'arrivée de Champlain) et non la présence des Amérindiens, comme le veulent certains, découle d'une distinction explicite entre « leur » histoire et celle des Québécois. (cf. aussi 2.8) :

Malgré les quelques explorateurs ayant mis bien au nouveau monde avant cette date, j'estime que le début de notre société comme on la connaît aujourd'hui est la fondation de Québec en 1608 par Champlain. Certains peuvent dire que notre histoire est plus ancienne que ça à cause des Amérindiens, mais d'après moi, c'est leur histoire et non la nôtre. (L'une n'est pas meilleure que l'autre) (QUE1-46)

Une copie se distingue par une narration particulièrement littéraire de l'arrivée des Français :

Il y a longtemps de cela, dans ce paradis terrestre qu'était cet endroit, vivaient paisiblement des communautés de gens qu'on appelle maintenant les Amérindiens. Ils vivaient quotidiennement à leurs occupations jusqu'au jour où... ils accostèrent à Gaspé, majestueux avec leurs habits et leurs armes, sans se douter qu'ils profanaient des terres longuement respectées par tous les êtres vivants. (GASP-27)

A la différence de la plupart des autres, ce récit ne cite aucun nom d'un arrivant européen. Une autre copie, provenant d'un élève autochtone, renonce également à donner des noms aux acteurs :

Un jour, un homme est arrivé dans le golfe du Saint-Laurent puis a découvert qu'il y avait déjà du monde, les Amérindiens. Après l'homme qui a découvert le Québec est venu exploiter les richesses des terres amérindiennes avec plein d'autres hommes ils ont aussi fait du troc avec les Amérindiens amenant ainsi l'alcool, les couteaux de métal, les fusils, etc. Ensuite les hommes sont revenus avec d'autres hommes pour s'établir sur les terres ne leur appartenant pas. Plusieurs conflits ont eu lieu entre les hommes et les Amérindiens, mais aussi entre hommes et d'autres hommes d'une autre origine. (MGIE-117 M asc. québécoise / amérindienne)

Avant de n'y voir qu'une preuve d'ignorance, il conviendrait de rappeler que l'histoire telle quelle est racontée par l'école, ne mentionne pratiquement aucun nom autochtone lors du début de la rencontre avec les Européens. D'ailleurs, aucune des copies d'élèves analysées ne retient le nom d'une personnalité autochtone (à part Louis Riel) dans toute l'histoire du Québec, sauf une mention de Donnacona (SGLSJ-19 M).

Sinon, c'est bien entendu, le nom de Jacques Cartier qui est omniprésent dans les copies. Dans plusieurs cas, une confusion s'installe entre lui et Christophe Colomb : « Jacques Cartier découvre l'Amérique. / Christophe Colomb rentre dans le golfe du Saint-Laurent. / Ils mettent pied sur le Canada/Etats-Unis, rencontrent des Amérindiens. » (OUT-44 M) et, plus rarement, Samuel de Champlain, voire même Trudeau (CTRQ 10 M).

Dans une copie, les arrivants européens sont attendus : « Des Amérindiens les attendaient, lui et son équipage. Colomb, sans se soucier des Amérindiens, prit possession du territoire au nom du Roi de France. » (SGLSJ-107 M)

Les noms des explorateurs ainsi que les gestes associés à leurs exploits – que ce soit la Croix de Gaspé, les trois voyages (s'apparentant à la structure narrative d'un conte de fées) ou l'erreur de navigation à la recherche d'une voie vers l'Inde – font ainsi l'objet de confusion : « Tombé en Gaspésie, il (Jacques Cartier) découvre le golfe du Saint-Laurent puis il découvre la présence d'Indiens dans ces régions. » (MGIE-119 M)

Pour ce qui est de l'origine de l'appellation « Indien », puisque Colomb (ou parfois Cartier) pensait se trouver en Inde, elle est citée par plusieurs copies, par exemple : « Il (Jacques Cartier) se croyait en Inde, alors il nomma les gens qui y habitaient des Indiens. » (QUE1-71 F) / « Celui-ci (Jacques Cartier) pensait avec certitude qu'il était en Inde, d'où le surnom d'Indien au futur Québécois sauvages qui habitaient ces terres. » (SGLSJ-57 F)



Or, ce que certains élèves semblent ne pas saisir, dans cette affaire de malentendus, c'est que l'appellation d' « Amérindiens » n'est pas moins erronée et remonte à la même méprise que celle d' « Indiens » : « Le Québec a été découvert par erreur (...) A leur arrivée sur la terre ferme ils (les Européens) y ont découvert des êtres humains qu'ils ont appelé Indiens, toujours parce qu'ils croyaient être en Inde, sinon ils les auraient probablement appelé Amérindiens. » (SGLSJ-41 F) / « Il y avait des Amérindiens mais il (Colomb) pensait que c'était des Indiens. » (SGLSJ-141 M) / « Ils (les explorateurs) rencontreront des Amérindiens qu'ils nommeront Indiens. » (MGIE-92 M) / « Christophe Colomb arrive en Amérique et trouve des Amérindiens (qu'il appelle Indiens, car il se

croyait en Inde). » (QUE2-1 M) / « En débarquant sur cette nouvelle terre, ils découvrirent les Amérindiens qu'ils ont appelé les « Indiens » à cause qu'ils se croyaient en Inde. » (SGLSJ-61 M).

Il y a des élèves pour qui les Indiens d'Amérique étaient réellement des Indiens originaires de l'Inde : « Peuples de l'Asie (Indiens) viennent peupler l'Amérique (incluant le Québec) par le détroit de Béring. » (MTL7-31 M)

Ou bien qui prêtent cette idée à Jacques Cartier : « Jacques Cartier ayant cru que les Montagnais étaient des Indiens venant de l'Inde. » (CTNO1-10 F asc. Montagnaise)

Enfin, il y a aussi un élève qui renverse la logique du malentendu : « Les Amérindiens vivaient déjà au Québec lorsque JACQUES CARTIER est venu en 1534 (...) se disant qu'il débarquait en Inde parce qu'il y avait des Amérindiens. » (CTNO2-18 F asc. Montagnaise).

Certains autres y voient une évolution : « Des Indiens viennent s'installera au Québec, ils deviennent Amérindiens. » (MTL7-6 M, de même dans OUT-81 et QUE1-31)

Bref, la confusion initiale de Christophe Colomb ne manque pas de créer des confusions encore plus compliquées chez les élèves quatre siècles plus tard.

Si, pour désigner l'ensemble des Premiers habitants, le terme d' « Amérindien » est le plus courant dans les copies francophones et autochtones - pour des raisons particulières cependant, on trouve plus souvent encore cités les deux grandes familles algonquienne et iroquoienne (cf. vol.1, 4.1.3). Or, la signification du terme d' « Amérindien » est loin d'être claire pour tout le monde. Une copie nous apprend que « le Québec était déjà habité par des Indiens et quelques Amérindiens. » (CHAP-18 F), pour une autre, « l'histoire du Québec commence au temps des Amérindiens avec les Autochtones et les Algonquins. » (QUE1-47 F)

Dans quelques copies seulement, un peu plus chez les Autochtones que dans l'ensemble, on utilise le terme d' « Indien » (avec ou sans guillemets). Celui d' « Autochtone » est encore plus rare, suivi par « Indigène ». Notons toutefois que les copies provenant des élèves autochtones pourtant très minoritaires dans l'ensemble comptent pour un tiers des cas où apparaît le terme « autochtone ». Quelques rares fois, les élèves se montrent conscients de l'origine européenne de ces désignations pour les « communautés de gens qu'on appelle maintenant des Amérindiens » (cf. aussi MTL7-37 et MTL-7 68).

De telles remarques sont beaucoup plus rares chez les Anglophones. Dans ces copies, c'est le terme de « Native » seul, ou, plus rarement, en tant que terme composé « native American », « native

Indian » qui prédomine, talonné cependant de près par celui d' »Indian » ou encore « Amerindian ». Or, ces termes sont vus comme synonymes ce qui permet d'en employer plusieurs différents dans le même texte. Plus rarement apparaissent « Redskins », « savages » ou, avec un effort de précision plutôt rare : « First Nations (indigenous or natives) » (MTL8-23 F). Fait intéressant, les remarques sur la méprise de Colomb et ses conséquences pour la dénomination des peuples trouvés sur le nouveau continent, sont totalement absentes des copies anglophones, comme s'ils ignoraient cette histoire.

Les élèves n'utilisent que rarement des termes génériques pour parler des communautés. En anglais, les termes de « people » apparaissent, mais rarement, sinon on parle de « tribe » ou « group », ou des trois, indifféremment : « They were called native people; there were different groups or tribes » (MTL1a-13). En français, y compris les copies autochtones, les termes génériques sont également rares, on trouve : « tribu », suivi, ex aequo de « nation » et de « peuple » et le fait qu'il y ait des copies autochtones contribuant aux trois cas, pourtant exceptionnels, les surreprésente par rapport à l'ensemble.

Toujours à propos des explorateurs et de leur arrivée en Amérique, si la plupart des élèves leur reconnaissent le mérite d'avoir « découvert » ce nouveau continent, et que les termes découvrir/discover, découverte/discovery sont de loin les expressions les plus courantes employées par les élèves pour qualifier leur arrivée, quelques-uns (dans les groupes autochtone et francophone uniquement) prennent une distance critique expresse vis-à-vis de cette vision euro-centriste : « Le premier qui a supposément découvert l'Amérique, parce que les Amérindiens étaient déjà là, est Christophe Colomb en 1492. » (SGLSJ-26 M)

Christophe Colomb est second seulement dans cette course : « Christophe Colomb fut le premier à découvrir l'Amérique à l'exception des Amérindiens qui y résidaient déjà. » (MTL7-122) / « L'histoire débute avec les 1ers occupants, c'est-à-dire les Amérindiens. Christophe Colomb est le premier à avoir découvert l'Amérique après les Amérindiens. » (MGIE-95 M).

Certains prennent leur distance avec l'idée d'une « découverte » européenne en mettant les guillemets : « Jacques Cartier, qui dit avoir « découvert » l'Amérique » (MTL7-53 F), cf. aussi MLT 7-4, CTNO2-20) ou encore en parlant de « re-découverte » : « Le Québec a été redécouvert par les Européens. Je dis redécouvert car les Indiens y habitaient avant. » (MGIE-139 M ; cf. aussi CTNO2-16, MTL7-9)

Comme ce dernier exemple le montre, même les élèves faisant preuve d'un emploi critique de certaines expressions n'évitent pas toujours l'anachronisme quand il s'agit de la dénomination des territoires. Ainsi, les références à un « Québec éternel » (cf. vol. 1, 4.1.2) sont légion, comme par exemple : « Les Algonquins et les Iroquoiens furent les 2 premières tribus qui ont été admises au Québec. » (SGLSJ-128 F)

Or, comment reprocher aux élèves un manque d'attention linguistique que même quelques manuels pratiquent? Il est, au contraire, plutôt étonnant que plusieurs tentent, justement, d'être précis. Nous en avons déjà vu un exemple (cf. supra). D'autres mettent des guillemets à Québec etc. (SGLSJ-94)

Les élèves se montrent plus ou moins conscients de l'origine européenne des personnes ou des lieux. Qu'en est-il des noms de lieux d'origine amérindienne?

Quelques-unes des copies francophones citent des noms de lieux comme : « Stadaconé et Hochelaga, communément appelé Québec et Montréal » (MGIE-69 F), ou « Hochelaga, connu mieux sous le nom Montréal ». (MTL7-64 M); « Hochelaga, territoire qui appartient aux Amérindiens. Maintenant cette ville se nomme Montréal. » (MGIE-76 M); « Québec qui s'appelait Stadaconé (...) la ville actuellement appelé Montréal qui était Hochelaga » (SGLSJ-134 M). Bien sûr, ce sont surtout des élèves de la ville de Québec qui se souviennent de son ancien nom : « la ville de Québec, autrefois appelée Stadaconé » (QUE1-15 F); « Au commencement, la ville de Québec était nommé Stadaconé. » (QUE1-16 M); « Les Amérindiens vivaient paisiblement sur leur territoire nommé Stadaconé » (QUE1-23 F.) ou, un peu confus : « Ancien territoire des Amérindiens, le Québec se nommait Stadaconé » (QUE1-25 F); confusion partagé par un élève montréalais : « Le Québec fut découvert par les Amérindiens qui nommèrent la région Stadacona. » (MTL7-123 M). En Gaspésie, on se souvient plus de Gespeg : « Jacques Cartier est arrivé en 1534 à Gaspé. Ça s'appelait Gespeg. Il y avait des Amérindiens » (GASP-7 M.) La référence aux Amérindiens est souvent implicite, mais il arrive aussi qu'elle soit clairement exprimé, par exemple : « Cartier repart et colonise Hochelaga et plusieurs autres villages amérindiens. » (MTL7-132 M); « Samuel de Champlain fonda le poste de Québec, signifiant en amérindien là où la rivière rétrécie. » (GASP-33 M); « Montréal possédait un autre nom, avant qu'on fonde cette ville, fut appelé par les indiens Hochelaga. » (MGIE-10 F); « Au début, le Québec fut appelle province of Kébec par les Amérindiens. » (CHAP-14 M).

Un autre élève insiste sur le fait que le Canada, lui aussi, doit son nom aux Autochtones : « L'histoire du Canada a commencé lorsque Jacques Cartier a rencontré les Indiens à Percé. En fait c'est à cause d'eux si notre pays s'appelle Canada, car lorsque les Indiens ont dit aux Européens « bienvenue chez nous » dans leur langage, Jacques Cartier a compris Canada (Canata). » (CTNO2-11 M)

Les copies provenant d'élèves autochtones rappellent dans une proportion plus élevée que celles des Francophones des noms d'origine amérindienne comme : Stadaconé et Québec (cf. aussi CTNO2-3, CTNO2-14) : « Tout a débuté en 1534, l'arrivée des premiers Européens qui sont venus s'installer à «KEBAK » c'est-à-dire Québec. Le mot Québec est d'origine amérindienne qui veut dire «débarquer ». » (CTNO1-4 asc. montagnaise)

Chez les élèves anglophones, ces considérations sont absentes, et on ne trouve qu'une fois le nom de Hochelaga cité (MTL8 -38), sans référence à son origine amérindienne.

2.4 Que retenir des Autochtones avant l'arrivée des Européens?

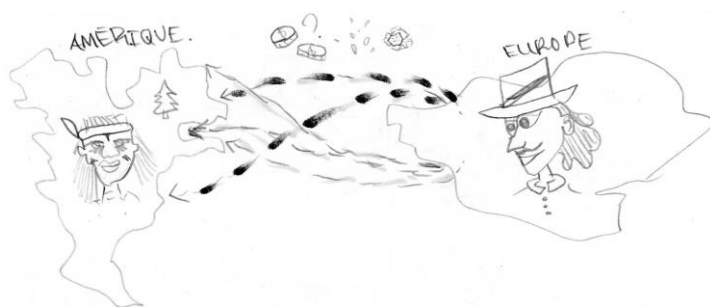
Parmi les élèves qui mentionnent un ou plusieurs aspects concernant les Autochtones dans l'ensemble de l'histoire du Québec, l'évocation du fait qu'ils étaient déjà présents sur le territoire est de loin l'élément de contenu le plus fréquent.

Si pour une copie, il s'agit néanmoins d'un détail presque négligeable : « Jacques Cartier trouve un territoire non peuplé ou sinon peuplé d'Amérindiens. » (MGIE-58 F), la plupart mentionnent le fait, sans plus, comme ceux-ci : « L'histoire du Québec comme je la connais, commence par l'arrivée des colons. Toutefois, il y avait déjà des habitants qui vivaient sur ce territoire, on les nomme les Amérindiens. » (MTL7-37 M) / « The first habitants of Quebec were native Americans. » (MTL1b-19 F) / « Les Amérindiens, ils ont foulé le sol du Québec bien avant tous les autres grands empires. » (MTL7-48 F)

Certains soulignent expressément qu'il s'agit là d'un constat allant de soi, indéniable et digne d'être rappelé : « Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. » QUE1-17 F / « Autant que je me rappelle, les premiers habitants de ce continent nord-américain sont bien sûr les Amérindiens. » (CTNO2-3 F ; asc. innue) / «

Si on revient un instant dans le passé, il est facile de se remémorer le fait que les Amérindiens étaient les premiers à occuper le territoire québécois et une bonne partie de l'Amérique. » (MTL7-56 M).

Or, selon certains, la surprise était grande pour les nouveaux arrivants : « Mais ce qu'ils (les colons) ne savaient pas, c'est qu'ils n'étaient pas seuls sur ce territoire, il y avait des Amérindiens qui étaient là avant eux. » (QUE2-35 M) / « Jacques Cartier (...) Le roi de France a envoyé les immigrants pour vivre dans la Nouvelle France. Mais les immigrants ne savaient pas qu'il y avait les Indiens dans leur nouveau pays. » (MTL1b-50 F ; asc. anglophone).



Nous verrons plus tard comment les élèves envisageaient les réactions, de part et d'autre devant cette rencontre – opportunité pour le commerce ou hostilité – mais le fait que la surprise n'était pas qu'agréable transparait dans certaines copies : » Jacques Cartier a découvert l'Amérique, mais il y avait déjà les Amérindiens » (SGLSJ-83 F), voire : « Malheureusement, les Amérindiens occupent déjà le territoire. » (cf. supra)

Dans quelques cas, l'association de l'idée de « notre territoire » au verbe « occuper » pourrait également, du moins inconsciemment, exprimer une réticence devant leur présence : « Au tout début, c'étaient les Amérindiens qui occupaient notre territoire. » (MTL7-60 M cf. aussi CTNO2-7)

Mais à part leur simple présence, que retenir de ces premiers habitants? Rares sont les exemples d'une description aussi détaillée que celle-ci :

En 1534, Jacques Cartier, un Français, découvre le Québec. Ils aperçoivent alors un peuple installé là depuis de nombreuses années, les Amérindiens. Ce peuple, vivant de façon nomade ou sédentaire, a depuis longtemps trouvé de multiples façons de survivre à hiver long et rigoureux du Québec. Ce peuple est aussi maître de la chasse utilisant la fourrure de leurs proies afin de se vêtir. Lorsque Jacques Cartier débarque au Québec, il est tout de suite approché par ces Amérindiens. Ceux-ci sont d'abord sur leurs gardes face à ces nouveaux explorateurs, mais deviennent rapidement apeurés par les armes qu'ils ont en leur possession, je pense entre autres aux fusils. Le premier hiver est très difficile pour nos nouveaux explorateurs, le scorbut fait des ravages, ils doivent donc demander de l'aide aux Amérindiens. (1/3 du texte ; MTL7-126 F)

A part le mode de vie (nomade ou sédentaire) sur lequel nous reviendrons, quelques rares autres copies nous apprennent que les Amérindiens étaient de bons chasseurs et débrouillards (cf. vol.1, 4.1.8) et « avaient la technique et l'habileté pour les chasser (les castors) » (SGLSJ-26 M) :

[arrivée de Jacques Cartier] Le Québec était déjà habité par des Indiens et quelques Amérindiens. Ceux-ci avaient un mode de vie différent des Européens, mais se débrouillaient très bien. Ils avaient trouvé de bons moyens de vivre au Québec et utilisaient du mieux qu'ils pouvaient les ressources de ce pays. Les fourrures, le bois et la chasse d'animaux les faisaient vivre. (CHAP-18 F)

D'autres, aussi rares, mentionnent, en revanche, qu'ils n'étaient pas très évolués, « ne connaissaient pas la technologie » (MTL7-28 M) :

Nous sommes bien avant l'arrivée des immigrants, alors que les seuls habitants étaient les Amérindiens tels que les Iroquois et les Algonquiens. Ces deux tribus bien distinguées par leurs caractéristiques, leur mode de vie, propre à chacune d'elle. Elles étaient loin de la modernisation, car leurs seuls commerces étaient la fourrure et l'agriculture. (MGIE-77 F)

Paradoxalement, la qualification des Amérindiens comme « pas évolués » peut coexister, dans la même copie, avec la reconnaissance de techniques et savoirs utiles à la survie des Européens : Il y avait des Amérindiens qui étaient présents avant lui (Jacques Cartier) sur le territoire et ils n'étaient pas évolués et vivaient de la chasse et de la pêche. Cartier et ses compagnons français ont donc pu faire des bonnes affaires avec eux et ils ont aussi pu s'inspirer de certaines de leurs techniques, pour se protéger du froid et combattre des maladies, par exemple. (MTL7-120 M)

C'est d'ailleurs seulement par rapport à l'aide apportée aux Amérindiens par les Autochtones que leurs connaissances en médecine se trouvent reconnues, par toute une série de copies. Une élève autochtone le rappelle (encore que le terme de « maladie inconnue » s'appliquerait mieux aux épidémies à l'origine européenne qu'elle ne cite cependant pas, cf. vol. 1, 4.3.2) : « Il y a d'abord eu l'arrivée de Jacques Cartier en 1534. C'est là qu'il rencontra les Amérindiens qui leur prodiguèrent différents soins pour aider à guérir les hommes blancs de différentes maladies inconnues à cette époque-là. » (CTNO1-8 F asc. montagnaise)

De même, la copie QUE2- 4 mentionne un « remède contre le scorbut », qui sauve Jacques Cartier et son équipage de cette maladie (MGIE-5 M) et grâce auquel « les Indiens (Montagnais ou et Iroquois) leur permettent de survivre au scorbut en leur enseignant la façon de bouillir l'écorce pour les soigner. (SGLSJ-50 M) Selon un élève de tels « potions (remèdes) pour passer l'hiver froid et des amis amérindiens qui sont restés dans sa tête » sont »malheureusement la seule chose qu'il (Jacques Cartier) a apporté avec lui à son retour » en France (SGLSJ-45 F). MGIE-71 F précise que « ceux-ci (les Amérindiens) avaient sauvé les colons français du scorbut en leur donnant des boissons à base d' »aneda » (une sorte d'arbre). » qui devient une décoction d'écorces d'érable dans ce dessin : QUE2-37 M



Bref, force est de reconnaître qu' »Ils (les Français) ont passé l'hiver avec l'aide des Amérindiens. » (MGIE-112 M, cf. aussi CTNO2-10 M), que « les Amérindiens nous ont sauvés » (SGLSJ-101 M) et

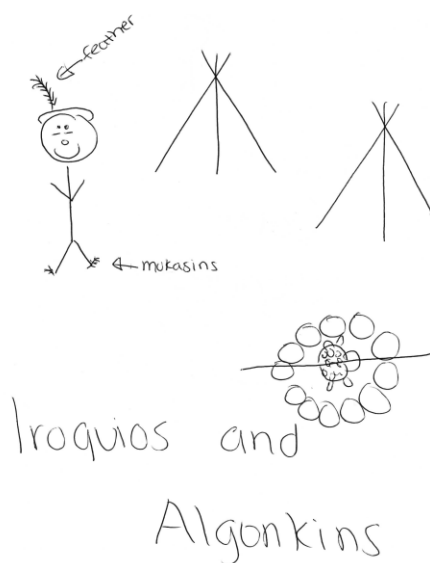
que : « Si le Québec a réussi à être peuplé, c'est grâce aux Amérindiens qui ont développé des trucs pour passer l'hiver sans en mourir ou être très malade. » (SGLSJ-111 F ; ¼ du texte)

Une copie parmi tant mentionne les savoirs autochtones sans les relier à son utilité aux Européens : « Indians : canoes (Boat), transportation methods, vitamin C to cure diseases. » (MTL8-26 F).

Pour compléter le tableau, un savoir autre que médical a pu être utile aux explorateurs pour cette élève : « Avec l'aide des Amérindiens, il (Jacques Cartier) réussit à franchir les rapides de Lachine. » (MTL7-70 F)

Les échanges entre les nations autochtones (sans impliquer les Européens) sont mentionnés par une seule copie (CHAP-4 F). Une autre sait qu'ils vivaient dans des agglomérations d'une certaine taille : « Le territoire était occupé par des Amérindiens depuis je ne sais trop combien de temps mais des villages assez importants en population. » (SGLSJ-134 M). Cependant, de tous ces traits de civilisation et de savoirs, les dessins, eux, ne gardent pas de traces, retenant comme attributs des Amérindiens avant tout les plumes, les mocassins, l'arc à flèches et le calumet.

MTL1a-29 M



(feather, mukasins)

Une seule copie mentionne que l'oralité prend la place de l'écriture (qui leur fait défaut) chez les Amérindiens et c'est également une des trois seules qui mentionnent le chamane : «

The two groups both had a shaman- which was a priest, healer and dream interpreter. They also had snowshoes, sleds. They did not have writing – instead they had orality. The Iroquois were sedentary

and the Algonquins were nomadic.” (MTL8-23 F) Une élève autochtone du même groupe le dit en termes presque identiques: « The Iroquois are sedentary, matriarchal people who live in longhouses. They farm squash, beans and corn. The Algonquian are nomadic, patriarchal people and they hunt and gather. They both use snowshoes, sleds for transport. They believe in the shaman. They were the first settlers. » (2/3 du texte ; MTL8-18 F, Indian)

C’est à la loupe qu’il faut chercher d’autres indices sur les croyances amérindiennes. « The women were charge of the whole tribe and they believed strongly in their religion. » nous dit un élève (MTL1a-11 M), un autre parle de « religion de nature » (SGLSJ-69 M), une copie en dit ceci : « Au tout début, il y avait les Amérindiens. Chaque nation amérindienne avait ses croyances, mœurs et modes de vie. » (QUE1-11 F)

Certains élèves mentionnent aussi qu’ « ils ont vécu dans le respect de la nature », (GASP-5 M), « en harmonie avec la nature avant l’arrivée des premiers Européens ». (CTNO1-5 M asc. montagnaise), ce qui rend leur culture attrayante aux yeux de cette élève: « Amérindiens, plusieurs groupes (Iroquoiens...) nomades et sédentaires (...) cultures très intéressantes. Ils savent comment utiliser la nature sans l’endommager. Ex : médicaments faits avec plantes, arbres etc. Croient aux esprits plutôt que Dieu. » (OUT-12 F)

Ce qu’un certain nombre de copies fait ressortir à propos de l’état d’esprit régnant parmi les Amérindiens avant l’arrivée des explorateurs – et souvent en soulignant que celle-ci en marqua la fin – c’est l’idée d’harmonie et de paix.

Trois copies francophones provenant du même établissement l’expriment dans leurs copies : « Avant la conquête des Amériques par les Européens, les Indiens vivaient paisiblement séparés entre eux, en quelques groupes, Algonquin, Iroquois, Hurons, Inuits. » (MTL7-17 F) / « A début, ce n’étaient que des Amérindiens. Ils vivaient paisiblement, chassant, pêchant, cultivant. Un jour, par une belle journée de l’an 1534, débarqua Jacques Cartier. » (MTL7-47 F) / « L’histoire du Québec débute, selon moi, à l’ère glaciaire lorsque les aborigènes ont traversé le détroit de Béring pour suivre leurs proies. Ils ont ensuite traversé tout le Canada pour venir s’installer dans la vallée du Saint-Laurent et vivre de chasse, pêche et de l’agriculture. Jusqu’à l’arrivée de Jacques Cartier, ils vivaient paisiblement. » (MTL7-72 M)

C’est bien entendu aussi le point de vue autochtone – voici une copie qui retient ce fait même comme le plus important à être mentionné de toute l’histoire du Québec, dans sa phrase de conclusion : « Les Amérindiens vivaient en harmonie jusqu’à ce qu’arrivent les Anglais et Français pour prendre

possession de quelques terres. » R : « Les Amérindiens vivaient en harmonie jusqu'à l'arrivée des Blancs sur leur terre. » (CTNO1-3 F asc. montagnaise)

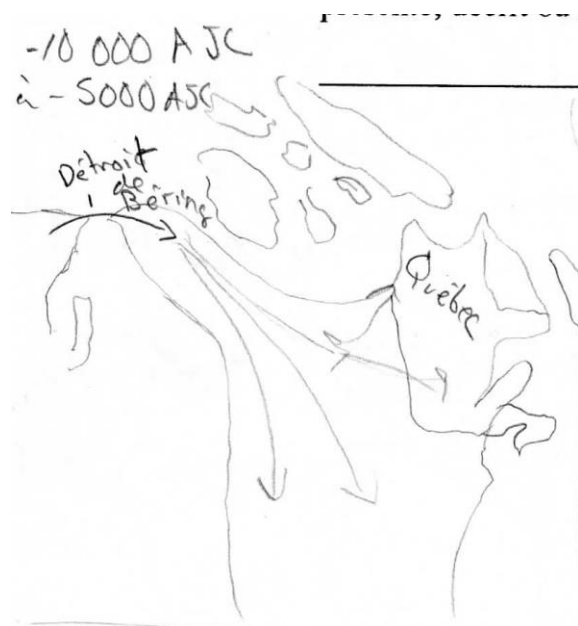
Et c'est un point de vue partagé jusque dans sa grande importance relative par deux copies anglophones : « Before the Europeans arrived in America, native Indians lived across America. The Indians lived peacefully until Europeans came and invaded the land. » (1/4 du texte ; MTL1b-12 M) / « History of Québec all began way before Cartier came to Québec. There was an existing life here who did things very differently than we do today. They were called native people; there was different groups or tribes who had different life styles and ways of life. They were living their lives in peace and got their home intruded. It was really horrible how they treated them but that's how it went. The French took over and it became New France. » (2/3 du texte ; MTL1a-13 F)

Nous reviendrons plus amplement, dans un passage à part, sur la façon de présenter les conflits et les rôles attribués aux uns et aux autres, selon l'appartenance communautaire (cf. 2.8). Ce qu'il convient de retenir, pour ce qui est des éléments de connaissances au sujet des Autochtones d'avant l'arrivée des Européens, que tous les aspects ce que nous venons de citer, à ce propos, provient d'une proportion très petite et largement minoritaire du corpus. Deux ensembles de connaissances, en revanche, sont plus largement partagés, à ce propos : l'immigration des Autochtones sur le continent américain par la Béringie et, plus encore, la mention des Algonquiens et des Iroquoiens et leurs modes de vie :

The First Nations (indigenous or natives) came to Canada 30 000 years ago over the Bering strait which was 80 km long and made of ice. They crossed into Canada and slowly made their way into southern Québec 10 000 years ago. There were 2 main groups of Natives: nomadic and sedentary. The nomadic people's social status was patriarchal which meant that the men chose the chief. They had bands and travelled constantly –hence the name nomadic. The women mostly gathered berries and the men hunted game: deer, bear, etc. They lived in tent-like wigwams. The sedentary people stayed in one palace and lived in longhouses – they were matriarchal which meant that the mother chose the chief. Also when a man married a woman, he moved into her longhouse and took on her clan name. The two groups both had a shaman- which was a priest, healer and dream interpreter. They also had snowshoes, sleds. They did not have writing – instead they had orality. The Iroquois were sedentary and the Algonquins were nomadic. (MTL8-23 F)

Voici une des rares copies anglophones qui évoquent cette arrivée des Autochtones par l'étroit de Béring, qui se trouve beaucoup plus souvent cité chez les Francophones, toute proportion gardée. On apprend ainsi que « Des Asiatiques sont passés par le détroit de Béring pour venir s'installer ici et sont devenus des Amérindiens. » (QUE1-31 M). Deux copies vouent à cette seule information des proportions considérables de leur texte sur l'histoire du Québec : « Les Amérindiens étaient là depuis des milliers d'années par le détroit de Béring. » (MTL7-12, ¼ du texte) et : « Les premiers sur les terres du Québec ont été les Amérindiens qui venaient du nord et ils ont pu se rendre dans le Québec à cause de la fonte des glaciers. (Ceci n'est qu'une théorie décrite par des scientifiques) » (OUT-111

M ; 1/3 du texte). C'est la seule copie entre toutes à s'entourer d'une telle précaution oratoire. Une autre y associe une carte :



MTL7-9

Le passage par la Béringie est plus fréquemment encore mentionné chez les quelques élèves autochtones, comme dans cette copie, par exemple : « Tout a commencé par les super Amérindiens qui ont réussi à pénétrer au Canada par le Yukon lors de la glaciation. » (CTNO2-15 M asc. innue).

Or, si le passage par la Béringie est un élément de savoir partagé par un nombre plus considérable de copies que les autres aspects évoqués par les élèves, à propos des Premiers occupants avant l'arrivée des colons, il est largement dépassé par le nombre des occurrences (cf. 2.1) de la mention des deux familles d'Amérindiens, à savoir les Iroquoiens et les Algonquiens associé ou non au fait qu'ils soient sédentaires ou nomades. C'est assez souvent d'ailleurs la seule chose qui vient à l'esprit des élèves, à propos des Autochtones (cf.2.1).

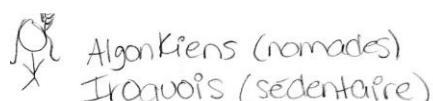
En lisant ces copies on a l'impression d'assister à une chorale exécutant toujours la même rengaine, avec des variations dans la perfection, certes. L'exemple cité (cf. supra) est certes un modèle très élaboré et qui, à la différence de la grande majorité des copies, contient des éléments d'explication des termes « nomade/sédentaire » et « matriarcal/patriarcal » et s'efforce de présenter les choses de manière cohérente et intelligible. De même, cette copie établit un lien entre mode de vie et mode de production :

Aussi, il y avait 2 clans, les Algonquiens et les Iroquoiens : Les Algonquiens, eux, ils étaient patriarcal (sic), ils faisaient de la chasse et de la pêche et ils vivaient dans les tipi, car voyageaient plus. Les Iroquoiens, eux, ils vivaient d'agriculture, ils étaient matriarcal (sic) et ils étaient aussi sédentaires : Ils vivaient dans des maisons longues car ils restaient beaucoup plus longtemps à la même place (1/2 du texte SGLSJ-88 F)

Les informations, bien que très schématiques et rudimentaires, peuvent prendre une proportion considérable d'informations données sur toute l'histoire du Québec. Cette phrase en représente $\frac{1}{4}$: « La nouvelle France contient deux sociétés : société matriarcat : Amérindiens, société patriarcat : Iroquois » CHAP-3 F et ces quelques notions même les $\frac{3}{4}$: « Algonkiens : patriarcal, gibier, nomade / Iroquoiens : matriarcal, agriculture, sédentaire. » (SGLSJ-90 F) Il arrive même que la présentation des ces deux groupes soit, à elle seule, tout ce qui en est retenu : « It all started with the Algonkian and the Iroquois. The two true Amerindian tribes. The Algonkian are nomadic and use canoes and hunted. They moved along with the animals. The Iroquois stayed near the water and were very much like savages. » (texte intégral MTL1a-33 M))

Très souvent, les informations sont livrées sous forme de notions en vrac, sans formuler des phrases qui permettraient d'exprimer des rapports de cohérence :

MTL1b-43 F



Algonkiens (nomades)
Iroquois (sédentaire)

« Amérindiens: Algonquiens: chasse, société patriarcale, nomade / Iroquoiens : agriculture, matriarcale, sédentaire » (OUT-21 M) / « Iroquois : matriarcat, agriculture, maison longue Algonquien : patriarcat, chasse, pêche, cueillette, tipi » (CTRQ-33 M) / « Ça commence par la société iroquoise et algonquienne. Les Iroquois : matriarcat, agriculture, sédentaire. Tandis que les Algonquiens : patriarcat, nomade, cueillette de fruits. » (SGLSJ-15 F) / « Iroquois and Algonkians. Some of them had wigwams, snow shoes. One of them were patriarchal. I think it was the Algonkian and matriarchal are Iroquois. » (MTL1a-6 M) / « Algonkian and Iroquois. Algonkians were patriarchal, Iroquois were matriarchal. » (MTL1a-15 M) /

MTL1a-20 M



Le caractère schématique de ces connaissances s'exprime aussi dans le fait qu'ils prennent assez souvent la forme de diagrammes plus ou moins élaborés :

Algonquiens	Iroquois
patriarcat	matriarcat

(CTRQ-24 F)

Algonquien	Bouclier canadien	nomade	Chasse cueillette pêche	tente	patriarcal
Iroquois	Basses-terres du Saint-Laurent et des Grand Lacs	sédentaire	Chasse cueillette pêche agriculture	Maison longue	matriarcal

(SGLSJ-68F)

Natives	
Algonkian	Iroquois
Nomadic, hunters, wigwams	Sedentary, farmers, longhouses

(MTL1a-9 M)

Une copie ajoute un tel tableau, à la suite et sans rapport avec le reste de sa présentation, qui consiste en des dates importantes de l'histoire du Québec, dont aucune ne concerne les Autochtones, comme si ces aspects se trouvaient en dehors de la trame historique. (MGIE-54 F)

Il s'agit de toute évidence, pour la très grande majorité des élèves, de connaissances appris par cœur dont la reproduction fait appel beaucoup plus à la mnémotechnique qu'aux capacités de compréhension voire de jugement. Il y a quelques copies qui nous en livrent d'ailleurs le secret :

Ce que je me rappelle le plus de mes cours d'histoire se situe surtout au niveau des Amérindiens et des grandes explorations. Pour ce qui en est des Amérindiens, je me rappelle de maïs . « M » pour matriarcat, « A » pour agriculture,

du contexte des guerres ultérieures, p.ex. entre Iroquois et Hurons que celui des modes de vie des Premiers habitants avant 1600. C'est aussi le cas dans cette autre copie : « Ils (les colons) doivent défricher les forêts, bâtir leurs maisons, faire attention aux Iroquoiens qui sont menaçants pour leurs vies. » (SGLSJ-145 F)

Force est de constater qu'aucune des copies n'établit la différence entre Algonquiens/Algonquins d'une part, Iroquoiens/Iroquois, de l'autre. Toutes les combinaisons et variantes orthographiques possibles sont présentes, même si la confusion est loin d'atteindre un niveau comme dans l'exemple suivant : « Avant qu'il (Jacques Cartier) arrive, le Québec était peuplé par des Amérindiens. Les Iroquoiens et les Autochtones. Les Iroquoiens étaient sédentaires, matriarcat et avaient développé la patrie. Les Autochtones étaient nomades et patriarcat. » (MGIE-5 M).

Cette copie n'est d'ailleurs pas la seule, loin de là, à faire transparaître que « matriarcat » et « patriarcat » sont des vocables nouvellement appris, à cette occasion et qu'ils sont employés sans en maîtriser tout à fait la signification.

Un autre phénomène linguistique attire l'attention, dans notre contexte, à savoir l'emploi du verbe « se nourrir » :

Je me souviens que les premiers habitants du Canada étaient des Amérindiens et il y avait plusieurs clans différents dont les Algonquiens, eux, ils étaient nomades et vivaient de chasse, pêche et de cueillette de petits fruits. Il y avait aussi les Iroquoiens et les Inuits : Les Iroquoiens se nourrissaient principalement d'agriculture et ils étaient sédentaires. Quant aux Inuits, eux, vivaient dans le nord et y vivent encore et se nourrissent principalement de chasse. (MGIE-10 F)

Employé ainsi, ce verbe semble plus approprié au monde animal que pour décrire une activité d'humains civilisé. La tournure revient plus d'une fois dans les copies francophones (cf. aussi MGIE-24, CTRQ-39, SGLSJ-62, SGLSJ-98, SGLSJ-188), mais est absente de celles anglophones (to feed on) eu autochtones. Il n'y a d'ailleurs, pour ce qui est de l'évocation des Algonquiens et des Iroquoiens et des traits qui les caractérisent, aucune différence. Le même schématisme, sauf exception, prévaut, nous l'avons vu, chez les élèves anglophones et francophones. Il en est de même chez les Autochtones. Une copie est assez explicite et combine une présentation sous forme de texte à un schéma :

Autant que je me rappelle, les premiers habitants de ce continent nord-américain sont bien sûr les Amérindiens. Il y avait deux groupes d'Amérindiens, c'est-à-dire les Algonquiens et les Iroquoiens. Les Algonquiens étaient nomades. Ils voyageaient souvent en suivant le gibier. Les Iroquoiens étaient sédentaires. Ils pouvaient rester sur une même terre autant qu'ils le pouvaient. Voici quelques différences entre ces deux groupes.

	Algonquiens ex : Montagnais	Iroquoiens ex. Hurons
Mode de vie	nomade	sédentaire
Moyen de transport	Canot raquettes	canot
nourriture	Gibier cueillette fruits sauvages	Gibier, mais (agriculture)
famille	patriarcale	matriarcale
habitation	teinte	Maison longue

(CTNO2-3 F asc. innue)

Une autre en revanche, ajoute ceci au pied d'une longue liste de dates importantes dans l'histoire du Québec, et qui ne mentionnent pas les Autochtones : « Premiers occupants: Amérindiens: Iroquois, sédentaires, maisons longues, matriarcale (sic), récolte / Algonquins, nomades, patriarcale (sic), chasse et pêche. » (OUT-9 F asc. amérindienne)

Les copies autochtones se distinguent cependant des autres par leur perception plus différenciée des nations autochtones. Parmi eux, il y en a qui sont capables de citer les nations appartenant aux deux grands groupes: « Iroquois (Mohawk, Cayuga, Seneca, Oneida, Onondaga): hunter's, sedentary, longhouses, matriarchal / Algonquin (MicMac, Ojibwa, Abenaki): nomadic, patriarchal » (2/3 du texte ; MTL8-30 F ; asc. Native American Mohawk)

Dans l'ensemble des copies, la mention de noms de nations autochtones autres que les Algonquiens/Algonquins et les Iroquoiens/Iroquois, est plutôt rare : « Au Québec, il y avait dans les basses terres du Saint-Laurent les Iroquois ; plus à l'Est vivaient les Algonquins. Ce sont les deux principaux peuples qui vivaient au Québec, mais il y avait de nombreuses autres tribus notamment les Micmacs, les Hurons, les Cris, etc. » (GASP- 25 M)

Le troisième groupe à être mentionné est souvent celui des Hurons : « Le Canada était habité par des tribus amérindiennes, Iroquois (sédentaires), Algonquiens (nomades) et les Hurons (sédentaires). » (CHAP-2 M) / « Ils (Jacques Cartier et ses hommes) baptisèrent ce petit coin de pays la Nouvelle-France. Seuls Français, Hurons et Algonquins y vivaient. » (QUE1-74 M) / « Il y eut de grandes familles d'Amérindiens, les Hurons, les Iroquois. » (SGLSJ-130 F)

Encore plus rarement, on trouve les Mi'kmacs, seuls ou avec d'autres : « Avant la venue des Français, le Québec était habité par des Amérindiens, plus précisément des Micmacs. » (MGIE-28 F) / « Les Amérindiens : Iroquois, Algonquins, mimaks (sic) » (MGIE-61)

Les Innus ne sont mentionnés que dans une copie autochtone (CTNO2-17), enfin deux élèves, un anglophone (MTL1a-9) et un francophone (OUT 25) citent les Métis.

Les Inuits, eux, sont pratiquement absents de l'horizon des élèves invités à rendre compte de l'histoire du Québec dans son ensemble. Deux parmi les quatre copies (toutes francophones) qui les mentionnent en précisent leur mode de vie: « Avant la conquête des Amériques par les Européens, les Indiens vivaient paisiblement séparés entre eux, en quelques groupes, Algonquin, Iroquois, Hurons, Inuits. » (MTL7-17 F, cf. aussi MGIE 10), les deux autres se contentent de les nommer: « Venant du détroit de Béring, il y avait des Inuits et des Amérindiens séparés en deux groupes : les Algonquins et les Iroquois. » (MGIE-96 F) / « Avant 1534 les terres du Québec étaient peuplées par des autochtones, les Iroquois, les Algonkiens et les Inuits. » (GASP-1 F)

Ni pour eux, ni pour aucune des autres nations autochtones ne trouve-t-on un commentaire sur leur appellation et l'origine européenne ou autochtone de leur nom, à part la méprise de Colomb ayant mené au terme d'« Indiens » (cf. vol. 1, 4.3.1) Et, bien entendu, il ne vient à l'esprit d'aucun des élèves de poser la question de l'origine des savoirs qu'on leur enseigne, sur les Premiers habitants avant l'arrivée des Européens. A l'instar des manuels, leur provenance des sources européennes et donc forcément imbues des perceptions des colonisateurs, reste entièrement dans l'ombre (cf. vol.1, 4.1.12).

2.5 « Ils plantèrent une croix quand-même ». La rencontre des deux mondes.

Ensemble, la pure mention de la présence des Autochtones au moment de l'arrivée des Européens, la référence aux Algonkiens et Iroquois et de leurs modes de vie respectifs et le fait que les explorateurs prennent contact avec les Premiers habitants compte pour la majeure partie de tout ce qui est dit des Autochtones dans l'ensemble des copies. La plupart ne vont pas au-delà de ce point, comme cette copie sous forme de chronologie : « 300000 A.V. Des Indiens viennent s'installer au Québec, ils deviennent Amérindiens. /1534 AP Les Français au nom de Jacques Cartier prennent possession du nouveau monde sans savoir qu'il est habité. » (MTL7-6 M)

De nombreuses copies abordent ensuite des sujets importants de l'économie de la Nouvelle France, sans plus jamais reparler des Amérindiens. Ainsi, le commerce des fourrures est souvent abordé, dans 71 copies, toutes origines confondues, sans la moindre allusion aux Autochtones. C'est encore le cas pour la prise de possession du territoire, dont 47 copies, également réparties, parlent sans

mention de la présence ou d'une éventuelle réaction des Autochtones, et ceci même par des copies qui leur reconnaissent un rôle dans les échanges qui suivent : « Cette personne (Jacques Cartier) est débarquée ici. Ensuite, ils ont pris possession du territoire au nom de la France et ont commencé à commercer avec les Amérindiens. » (SGLSJ-70 F)

De même, la plantation de la Croix de Gaspé est un acte qui, pour 33 élèves francophones et 2 autochtones (aucun élève anglophone ne la mentionne du tout) regarde seulement les Français : « C'est aussi à ce moment que Jacques Cartier érigea une croix et ce, en signe de la possession du territoire par la reine (sic) de France. » (MGIE-14 F) / « Les Européens ont donc eu un premier contact avec les Amérindiens et M. Cartier posa donc la croix et sur celle-ci c'était écrit « Vive le Roy de France » » (MGIE-36 F) / « Vers 1534, Jacques Cartier arrive au Québec et plante une croix à Gaspé. Il baptise ce lieu la Nouvelle France. » (MGIE-82 M)

Comme ces exemples le montrent, la fiabilité des détails peut être variable. Une copie provenant de la Gaspésie précise que cette croix fut plantée sur la pointe de Penouille (GASP-37), pour d'autres, il s'agit plutôt d'un drapeau (QUE2-10, QUE2-12 et MGIE-9) et parfois Jacques Cartier plante sa croix à Trois Rivières (CTNO2-19).

Pour certains élèves, les Européens ignoraient la présence des Amérindiens sur ces territoires même si ceux-ci s'y considéraient comme les rois : « Tout a commencé avec les Amérindiens, le Québec était peuplé d'Amérindiens qui croyaient être les rois de cette terre. (...) Alors il (Champlain) dit « nous prenons possession de cette terre », mais ce qu'il ne savait pas c'est que cette terre était déjà habitée. » (SGLSJ-114)



Et même si les Européens savaient qu'ils se trouvaient en territoire habité, ceci ne les empêcha point d'en prendre possession, comme le soulignent trois copies : « Colomb, sans se soucier des Amérindiens, prit possession du territoire au nom du Roi de France. » (SGLSJ-107 M) / « Mais il y avait déjà des occupants. Ils plantèrent une croix quand même. » (CHAP-24 F ; cf. aussi SGLSJ-103 M)

Ce qui importe, c'est l'absence de réactions autochtones. Ils semblent laisser passer le geste tout à fait inaperçu : « 1534 : Jacques Cartier découvre le fleuve Saint-Laurent et y met une croix. Des échanges avec les Amérindiens commencent. » (OUT-31 M)

A la différence de la plupart des copies qui soulignent la signification de l'acte comme prise de possession des territoires par les Français, pour cet élève, il s'agit d'un geste apparemment peu important : « Au début, le territoire qu'est aujourd'hui le Québec était occupé par des Amérindiens. (...) Il (Jacques Cartier) ne fera que planter une croix à Gaspé. » (QUE1-60 M)

Pour cet autre, le choix des termes fait ressentir qu'il s'agit, de la part de Jacques Cartier, d'un acte qui aurait pu provoquer les Amérindiens, mais il n'en est rien : « Jacques Cartier arrive en conquérant et s'approprie certaines terres amérindiennes. » (MTL7-19 M)

Certaines copies prétendent explicitement que les Amérindiens n'auraient pas réagi à cette prise de possession : « Les Français ont débarqué et se sont appropriés les terres des Amérindiens ce qui ne les dérangea pas trop. » (QUE1-42 F)

Comme il est peu probable que cette explication provienne du cours d'histoire, nous sommes ici en présence d'un véritable ajout personnel de l'élève à la recherche d'une cohérence de l'histoire et comblant, à sa façon, une lacune d'information. Pourquoi les Amérindiens ne s'opposent-ils pas? C'est qu'ils ne se sentent pas trop dérangés.

Une autre imagine même que la réaction des Amérindiens aurait été amicale, ne les voit-on pas apporter des cadeaux à celui qui vient de planter son drapeau?



« Lorsque Jacques Cartier débarqua au Québec et un Amérindien de Stadaconé, anciennement Québec, ou bien dans la Baie des Chaleurs, ou encore à Hochelaga, lui dit, d'après ce qu'on a appris : « Bienvenue chez toi » La, les Français s'installèrent. » (CTNO2-14 M asc. montagnaise-innue)

Une seule copie évoque la réponse trompeuse de Cartier faite à des Amérindiens sceptiques :

« Lorsque Jacques (sic) arriva, il posa sa croix, dit aux Amérindiens qui n'étaient pas au courant qu'on installe cette grosse chose sur leur territoire, que cette croix leur servait seulement de point de repère pour les bateaux lorsqu'il va revenir. » (MGIE-5 M)

Les Autochtones plutôt hésitants sont représentés ici :

QUE2-12



Une copie l'exprime en paroles : « Il (Jacques Cartier) a planté une croix devant des centaines d'Amérindiens intrigués. » (QUE2-30 M)

Et pour ce jeune dessinateur de BD, tout se passe très bien avant l'arrivée des Européens. Même l'accueil a été amical, dans un premier temps. C'est la plantation présomptueuse de la croix qui gâche tout : « Il était une fois une terre tranquille avec des Amérindiens. Tout à coup, des Français viennent s'installer. Ils deviennent amis avec les Amérindiens, ils fument le « peace pipe » et

chantent. Le lendemain : croix en bois construit par Français. »



(MTL7-63 M)

C'est assez important, aux yeux de cet élève, pour retenir cet épisode comme unique contenu de la copie tout entière.

L'évocation de conflits à la suite de cette prise de possession du territoire unilatérale par les Européens a également retenu l'attention d'autres élèves qui y consacrent des parties considérables de leurs copies : « Mais ils ont eu d'autres problèmes car c'était le territoire des Indiens et les Indiens ne voulaient pas leur céder et il y a eu des massacres. » (1/3 du texte ; SGLSJ-51 M) / « En 1608, Champlain découvre le Québec et en fait une propriété pour la France. Après cette date, le Québec commence à se peupler de Français. Et les Amérindiens ne sont pas d'accord de cette décision, car ils se font voler leur territoire. » (1/4 du texte ; QUE2-34 F)

Il est question de l'opposition des Autochtones dans plusieurs autres copies qui mentionnent des « affrontements entre Cartier et les Indiens. » (QUE2-11 M) et que l'établissement des colons n'allait pas de soi : « C'était très dur, le territoire appartenait déjà aux Amérindiens » (QUE2-21 F) et que ceux-ci n'ont pas été faciles à conquérir (CHAP-10 F). Il y a eu « chicane pour le territoire. »

(CTRQ-3 M)

Un combat apparemment perdu depuis le tout début par les Autochtones : « Les Indiens ont voulu se battre avec les Français, mais ils n'étaient pas de taille, car les Français avaient des armes à feu. Les

Indiens étaient impressionnés et n'ont su résister avec leurs petites armes. C'est ainsi que Christoph Colomb a pris possession du territoire au nom de la France. » (SGLSJ-41 F)

Or, pour les élèves qui sont conscients qu'une période d'échanges et d'alliances a suivi ces premiers contacts quelque peu conflictuels, il faut en quelque sorte trouver une transition, et introduire dans le récit une réconciliation entre Autochtones et colons. Voici quelques-unes de ces constructions qui, encore une fois, s'efforcent d'arranger logiquement une histoire non suffisamment intelligible depuis le manuel utilisé et/ou le cours suivi : « En 1534, Jacques Cartier a planté une croix à Gaspé pour indiquer que ce territoire appartenait maintenant à la France. Il y a eu de la chicane avec les Amérindiens qui ne voulaient pas se faire voler leurs territoires et les ressources naturelles. Ils se sont finalement entendus et ont fait du troc. » (CHAP-16 F) / « La vie était paisible, mais (...) La France s'empara du territoire et avait comme projet de le coloniser. Ils firent des ententes avec les Amérindiens déjà présents. » (MGIE-80 F)

On se sait pourtant pas trop comment cet accord a pu être trouvé : « Au tout début, nous avions de la misère à s'entendre avec les Amérindiens, ceux-ci nous voyaient comme des envahisseurs, nous occupions leurs terres et (ils n') étaient guère à l'aise avec cette idée, au moins, des arrangements ont été mis au point. (1/2 du texte ; QUE2-29 F)

D'autres, poussant plus loin leur imagination, ressentent le besoin de l'expliquer. Pour cet élève, l'humour des Amérindiens et le charme des arrivants rigolos ont fini par arranger les choses :

Au début des colonies, les Français ont débarqué sur la pointe de Gaspé : Jacques Cartier, en colonisateur accompli, planta une croix symbolisant la prise de possession du territoire aujourd'hui connu sous le nom de province de Québec. Les Amérindiens n'étaient pas trop contents de se faire envahir leurs terres par une centaine de Français, mais ils les trouvaient bien sympathiques avec leur eau-de-vie et leur apparence ridicule. Tout allait bien quand le peu de Français faisaient la traite de fourrure et même quand ils ont commencé à s'installer, malgré quelques guerres avec les Iroquois, tout allait bien. Les choses ont commencé à se gâter lorsqu'un autre peuple a voulu avoir de la fourrure (les Anglais). (1/2 du texte ; MTL7-34 M)

Et ici encore, c'est la bonne humeur qui a fini par l'emporter sur les animosités du début :

A leur plus grande surprise, ils (les arrivants) se sont retrouvés encerclés bien plus vite qu'ils pensaient, par une troupe d'Amérindiens prêts à se défendre contre toute invasion barbare ! Ils ont donc socialisé assez rapidement avec les Amérindiens car lorsque les Indiens ont sorti le calumet de la paix, tout le monde a commencé à rire en cœur après une couple de « puff ». Ensuite ce fut le troc, les Canadiens français échangeaient des miroirs, des ustensiles, des couteaux ainsi que des armes à feu contre la seule vraie richesse du pays : la fourrure (1/2 du texte ; MGIE-63 M)

Où alors, c'est en s'adaptant aux Amérindiens que les Français ont fini par mieux se faire accepter : « Le territoire était majoritairement peuplé d'Amérindiens à ce moment-là et ils n'appréciaient pas le fait d'avoir des étrangers qui venaient prendre possession de leurs terres, donc les colons français ont appris le mode de vie des Amérindiens et ont commencé à faire des échanges. » (SGLSJ-89 F)

Un autre suppose que des moyens moins pacifiques soient parvenus à amener une entente : « Mais ce pays était, à cette époque, habité par les Autochtones qui n'entendaient pas à laisser leur terre. Mais avec le temps, les armes aussi, les deux parties vinrent à s'entendre et développaient même un commerce de fourrures qui avantageait surtout les Européens. » (SGLSJ-143 M)

Ce commerce rendu possible par la paix pour les uns, a pu être le motif de celle-ci pour une autre : « Jacques Cartier est arrivé avec ses colons et a essayé de coloniser le Québec mais il y avait les Amérindiens qui ne voulaient pas céder leurs (sic). Un jour, les Français leur proposèrent un marché, ils faisaient du troc d'alcool, d'armes, de vêtements, de moyens de transport. » (MGIE-90 F)

Bref, « la colonisation allait bien malgré quelques accrochages » (CHAP-18 F) et « Les Européens se feront majoritairement amis avec les Amérindiens vivant au Québec. » (MGIE-52 M)

Certains élèves enfin y voient plutôt une continuité de conflits, depuis les premiers différents aux guerres intercoloniales : « Il y a un jour des Blancs ont mis les pieds sur des terres indiennes. Il y a eu une guerre et ils ont gagné. Les Indiens étaient divisés, deux clans, un était avec les Anglais et l'autre avec des Français. » (1/4 du texte SGLSJ-6 F) / « Ce continent était peuplé de tribus amérindiennes. Ils (les Européens) ont envahi le territoire. (...) S'en suivit un tas de complications, de disputes avec les Amérindiens et les Anglais. » (QUE1-15 F) / « Au commencement, la ville de Québec était nommé Stadaconé. Il y vivait des tribus amérindiennes depuis fort longtemps (...) Dont plusieurs disputes avec les Anglais et les Amérindiens. » (QUE1-16 M)

Pour cet autre, si les Anglais n'avaient pas joué les trouble-fête, les choses se seraient bien passées entre Français et Autochtones : « Et immédiatement les Amérindiens se sont fait entendre mais les Français ont trouvé un terrain d'entente avec eux, mais les Anglais, eux, ont commencé à déplacer beaucoup d'air. » (1/4 du texte ; QUE2-9 M)

Enfin, selon certains, les problèmes n'ont commencé que par l'enlèvement des fils de Donnacona par Cartier (qui, comme nous l'avons vu déjà, peut être échangé contre Colomb, sans rien changer à l'épisode) :

Il (Christoph Colomb) prit possession du territoire au nom du roi et décida de l'appeler Amérique. Il y sympathisa avec les Indiens, mais lors de son départ il kidnappa les 2 fils du chef Donnacona et les ramena en France. Ils apprirent le français et quelques années plus tard ils y retournèrent. Maintenant ils pouvaient se comprendre grâce aux 2 fils du chef. (1/3 du texte ; SGLSJ-19 M)

Or, l'histoire plutôt bien terminée, il n'est pas question d'une quelconque opposition amérindienne. Quelques autres copies évoquent également cet épisode, sans apparemment y trouver à redire : « Il (Jacques Cartier) y prit quelques Amérindiens avec lui pour revenir quelques années plus tard. » (1/4

du texte GASP-35 F) / « Il (Jacques Cartier) repart donc en France avec quelques Amérindiens qu'il amène avec lui. » (MTL7-132 M)

Plutôt, les formules des élèves semblent adopter la perspective qui a dû être celle de Cartier : ces Amérindiens sont des curiosités exotiques parmi d'autres : « Il (Jacques Cartier) ne rapporta que quelques Amérindiens, de la bauxite et du quartz. » (QUE1-62 F) / « En premier, Jacques Cartier arrive à Gaspé en 1534. Il plante une croix et rapporte un peu d'Indiens. » (1/3 du texte ; GASP-34 M)

Tout compte fait, les élèves aussi bien francophones qu'autochtones sont beaucoup plus nombreux à évoquer la prise de possession des territoires sans même parler des Autochtones. Parmi ceux qui évoquent leurs réactions : indifférence, scepticisme ou opposition (suivie éventuellement par une réconciliation), plusieurs font appel à leur imagination pour combler des lacunes d'information qui renvoient à un manque de clarté et de cohésion des manuels et du cours.

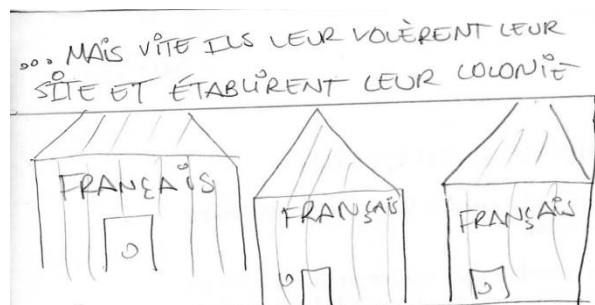
Enfin, quelques élèves seulement posent la question de la légitimité de la prise de possession des territoires par Jacques Cartier. Cette copie s'essaie dans un début de justification (en se référant à un NOUS précolombien hypothétique, cf. vol.1, 4.1.2) sans pour autant donner l'impression d'en être convaincue jusqu'au bout du bien-fondé des prétentions françaises, et passant rapidement sur d'éventuels conflits résolus apparemment, puisque la colonie a réussi à s'implanter durablement :

Notre Québec fut découvert par la France et le navigateur Jacques Cartier. (...) Etant découvert par la France tout portait à dire que nous étions une terre française, mais sur cette terre des hommes y vivaient déjà. Les Amérindiens, peuple occupant déjà les terres, et les nouveaux venus firent bien des échanges ce qui mit en route les colonies-comptoir pendant un long moment. (MGIE-124 F)

Une autre élève est catégorique dans son refus de trouver une légitimité à cette prise de possession : « Les autochtones étaient sur le territoire québécois. Jacques Cartier est venu prendre possession du territoire au nom du roi de France. Pour qui se prenait-il ? Je crois que tu ne peux prendre possession d'un territoire. Et tu ne peux encore moins en prendre possession quand des gens y résident. » (GASP-18 F)

Elle est rejointe, dans ce jugement, par quelques autres copies qui abondent dans le même sens. Une partie d'entre elles en fait même un argument prenant une place considérable dans leur histoire du Québec: « Ancien territoire des Amérindiens, le Québec se nommait Stadaconé. Les Français leur ont volé leurs territoires. » (1/3 du texte ; QUE1-25 F) / « Mais le territoire appartenait déjà à quelqu'un, les Indiens. Après quelques guerres les Européens prirent possession du territoire. » (1/4 du texte ; MGIE-137 M) / « Les Amérindiens vivaient paisiblement sur leur territoire nommé

Stadaconé. Les Français arrivèrent leur prenant leur territoire. » QUE1-23 F / « Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. On leur a volé leur terre. (QUE1-17 F) / « La France est venue voler le territoire du Québec aux Indiens. » (MGIE-53 M) /



« mais vite ils leur volèrent leur site et établirent leur colonie. » (MTL7-1 F)

Un élève, cependant, tente une comparaison quelque peu consolante pour le nord : « Puis un jour les Blancs sont arrivés. (...) Au nord la rencontre entre les Amérindiens et les Blancs se passa bien si l'on compare au sud où les Espagnols firent un génocide. » (GASP- 25 M)

Notons le silence remarquable des élèves anglophones à propos de ces premiers gestes de Jacques Cartier en Gaspésie, auxquels les copies francophones citées accordent tant d'importance. Les Anglophones ne mentionnent ni la prise de possession au nom de roi de France ni la croix de Gaspé. Est-ce puisqu'il s'agit, à leurs yeux, d'une affaire entre Français et Amérindiens uniquement qui ne les concerne pas?

Ils rejoignent cependant leurs homologues francophones et autochtones pour porter des jugements plus abstraits et synthétiques sur cette première période des contacts. Quelques-uns reconnaissent l'entente qui a pu régner au début entre Français et Autochtones : « He (Jacques Cartier) stayed for the winter and befriended some of the native Indians. » (MTL8-15 F) / „In 1535 he (Jacques Cartier) stayed the winter and became friendly with the natives.“ (MTL8-23 F) / „The French Canadians were friends with the Amerindians.“ (MTL8-20 F)

L'idée d'un âge d'or amérindien détruit par l'arrivée des Européens déjà évoqué plus haut, (cf. vol.1, 4.3.5), est également présente dans l'ensemble des groupes : « Les Amérindiens, ils ont foulé le sol du Québec bien avant tous les autres grands empires. Ils y vivaient de chasse, de cueillette et aussi d'agriculture. Mais un jour l'arrivée d'un explorateur français, Christoph Colomb, leur routine fut perturbée. » (MTL7-48 F) / « Ils (les Autochtones) vivaient paisiblement dans la nature jusqu'à ce qu'un jour, un Français nommé Jacques Cartier prit possession de la terre en plantant une croix à

Gaspé. Ce fut pendant plusieurs mois l'essai d'assimilation des Amérindiens. (MTL7-55 F) / « En 1534, Jacques Cartier mit un pied au Québec, l'aire amérindienne allait être révolue. » (MTL7-56 M)

Dans un jugement cité plus haut, une élève anglophone déplore, dans des termes très durs, l'invasion des Français dans la vie paisible des Autochtones, qui semble avoir sonné, le glas de la civilisation amérindienne, et ceci dès le début, sans passer par une période d'entente intermédiaire. C'est aussi l'avis de plusieurs autres, toutes origines confondues : « When the white men came they kicked the natives out. » (MTL1a-31 F) / « French came and claimed the land: MINE! » (MTL1a-39 M(anglophone s'exprimant en français) / « Les Français sont venus au Québec et établi (sic) des colonies et tué des Indiens. » (1/4 du texte ; MTL1b-33 M) / « Ces tribus ont gardé le même mode de vie jusqu'à ce que les Français arrivent en Amérique du Nord en 1535. Ils furent dépouillés de leurs terres et de leurs richesses, furent exploités et massacrés. » (MTL7-14 M) / « Many native Indians lived here before, but the European people from France fought against them and killed them. » (MTL8-6 F)

A la suite des premiers contacts et tout au long de l'histoire de la colonisation, les fauteurs de trouble, aux yeux de ces élèves anglophones, ce sont les Français, ce qui établit une symétrie peu étonnante avec le reproche analogue du côté des francophones (cf. supra) : « Quebec was then founded and there was a constant battle between the French and Natives. » (MTL8-7 F) / « When French explorers settled in Québec, they brought on conflict between the native groups, the Iroquois and Algonquins. » (MTL8-19 F)

Nous aurons l'occasion de revenir sur le bilan tiré par les élèves une fois que l'ensemble des interactions entre Européens et Autochtones, y compris les échanges commerciaux et culturels aura été pris en compte. (cf. 2.6) Or, ce que certains raccourcis dans les versions de l'histoire proposées par des élèves permettent déjà d'entrevoir, c'est la nécessité d'expliquer comment le rapport de force entre Européens et Autochtones a pu aboutir à l'état actuel des choses, i.e. la marginalisation de ces derniers que les élèves n'ignorent certes pas, même s'ils sont très peu nombreux à la mentionner. Comment a-t-on pu arriver là? Comme nous le verrons (cf. 2.7), le processus de spoliation économique, de discrimination juridique et politique et de l'assimilation forcée du 19^e siècle est largement ignoré dans la conscience historique telle qu'elle s'exprime dans les copies d'élèves. Ainsi, devant un manque flagrant d'explication plausible, l'anéantissement des Amérindiens dès le début de la colonisation, par une conquête guerrière est une des hypothèses inventées pour donner une cohérence à cette histoire :

« Il y eut une guerre entre eux, mais les Amérindiens ont dû lâcher prise. Ce fut alors la fin des

Amérindiens que l'ont connu (sic). Après voir éloigné les Amérindiens, les Français de France prirent « Le Québec ». » (CTRQ-16 F)

2.6 Echanges et conflits

Comme nous l'avons vu (cf. 2.1) beaucoup de copies évoquent le commerce des fourrures, principale activité économique des colonies européennes nouvellement installées, sans mentionner les Autochtones. En même temps, les échanges de biens, de culture et de savoirs, les emprunts et les influences réciproques sur les modes de vie entre Amérindiens et Européens forment, de loin, le centre de l'intérêt de ceux pour qui les Autochtones ont survécu à la première période de la colonisation et sont toujours présents en Nouvelle France.

Le commerce est un sujet présent dans de nombreuses copies et constitue parfois le seul élément qui contient une mention des Autochtones (cf. 2.1). De plus, une très grande partie des copies se limite à la seule mention de l'existence de ce commerce, sans donner d'autres détails, comme celle-ci : « Les Français dilaient (sic) avec les Amérindiens. » (CTRQ-7 F)

C'est plus encore le cas chez les Anglophones. Ainsi, cet élève cite le commerce comme un des deux points qu'il mentionne à propos des Autochtones : « Trade between white people and native Indians » (MTL1b-17 F)

Parmi les copies plus explicites, francophones et autochtones pour la plupart, certaines relient entre eux les différents aspects des relations entre Amérindiens et Européens, des emprunts à la culture amérindienne aux alliances militaires dans les conflits inter-coloniaux en passant par les efforts d'évangélisation, les épidémies et les autres influences néfastes subies par les Amérindiens et dont les Européens (nous) sont responsables.

Ils (les colons) ont tôt fait de développer de nouvelles habitudes de vie en prenant exemple sur les Amérindiens. (...) Des prêtres viennent pour évangéliser les Amérindiens sans grand succès. Les maladies qui leur étaient encore inconnues leur sont fatales et notre supériorité technique commence à changer leur rythme de vie et les rend dépendants de la technologie européenne. Les Anglais comme les Français ont des affinités avec certaines tribus amérindiennes avec qui ils font du troc et du commerce de fourrures. Quand la guerre éclate, certaines tribus amérindiennes se rallient aux Français. (2/3 du texte ; QUE1-34 F)

Pour ce qui est du commerce entre Amérindiens et Européens, deux nouveaux concepts sont introduits auprès des élèves francophones, le « troc » et le « mercantilisme » que les élèves ont parfois un peu de mal à employer : « La France et les Amérindiens ont décidé de faire du mercantilisme entre eux. » (MTL7-119 M)

Le « troc » est considéré comme une forme d'échanges spécifique à cette période et à ces échanges et comme particulièrement curieux: « Un échange culturel eut lieu entre les paysans et les visiteurs et en même temps ce fut le début du « marché » avec la forme d'échange surnommé : le troc !! Les Français échangent leurs boissons alcooliques et leurs armes en échange de raquette et un élément très important, le moteur de l'économie : la fourrure. »(MTL7-64 M) / « Ensuite ce fut le troc, les Canadiens français échangeaient des miroirs, des ustensiles, des couteaux ainsi que des armes à feu contre la seule vraie richesse du pays : la fourrure. » (MGIE-63 M) / « Les Français ont commencé à faire du « troc » et ils ont « fourré » les Amérindiens. » (MGIE-112 M) / « A son arrivée il (Jacques Cartier) instruit aux Amérindiens ce qu'il savait, donc le « truck » qui lui servi beaucoup. » (SGLSJ-80 M) / « Jacques Cartier a découvert l'Amérique. Il a vu des Amérindiens pis là y a fait du truc (sic) avec eux. » (SGLSJ-86 M)

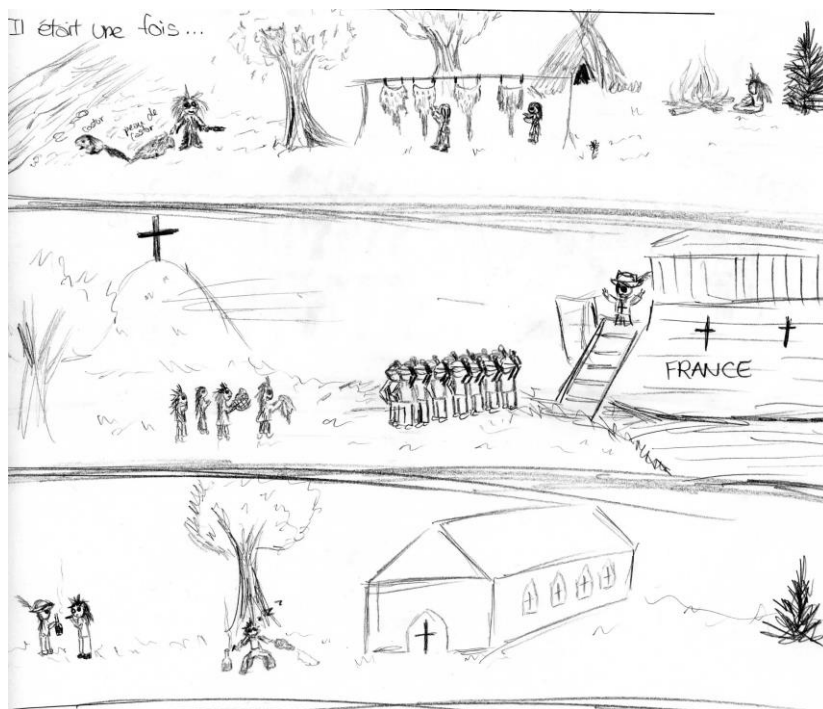
Cette idée de duperie n'est souvent pas loin (cf. vol.1, 4.3.5) ainsi que la présence d'alcool parmi les marchandises européennes : « Les Amérindiens : Iroquois, Algonquins, mikmaks ... font des échanges de fourrure avec nous contre bijoux, eau-de-vie. » (MGIE-61) / « Les hommes de la France étaient venus pour installer des compagnies de fourrures. Ils faisaient des échanges avec les Amérindiens (exemple : 4 peaux de castor pour un miroir) puis leur fournissaient des produits comme l'alcool ce qui les a rendus dépendants aux produits français. » (MGIE-64) / « Pendant plusieurs années, ils se firent des échanges comme de l'eau de vie, des ustensiles ou des armes contre des peaux, des canots, etc. » (MGIE-95 M)

Dans un dessin, deux personnages, un Amérindien et un Européen échangent de l'alcool « qui rendra mon peuple (sic) alcoolique et les feront (sic) mourir du cancer du foie » contre du tabac « qui rendre mon peuple (sic) dépendant et qui les feront (sic) mourir du cancer du poumon », ce qui établit un équilibre entre ces deux substances l'une aussi nocive que l'autre - seul l'organe atteint par le cancer change - une sorte d'équité dans la toxicité et dans les dommages à long terme pour la santé publique...



« Ils rencontrèrent une nouvelle nation et devinrent leurs amis... firent du troc avec eux. » (MTL7-1 F)

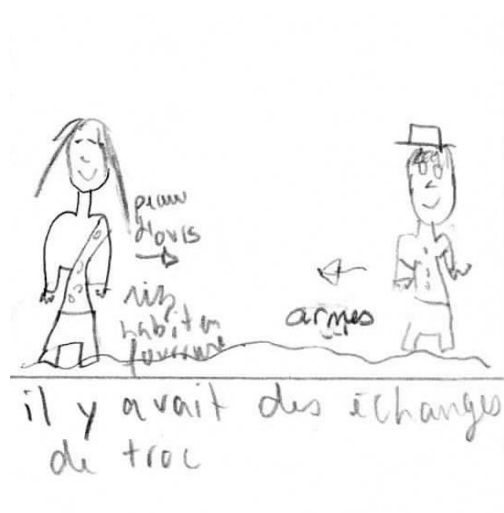
Un autre dessin, introduit comme un conte de fées (« Il était une fois ») dépeint en 3 images (sur 5 au total) les Autochtones avant l'arrivée des Européens qui chassent le castor et suspendent les peaux à sécher, le débarquement des Français à l'allure militaire et accueillis par des Amérindiens avec des cadeaux de bienvenue (la croix est déjà plantée au-dessus d'une montagne) et enfin un paysage dominée par une église, mettant en scène un Amérindien recevant de l'alcool par un Français et un autre, ivre mort, cuvant son eau-de-vie au pied d'un arbre.



(MTL7-35 F)

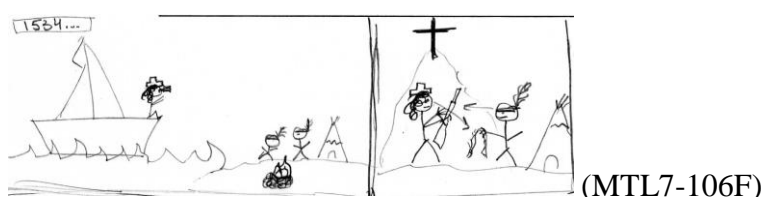
L'introduction de l'alcool par les Européens est parfois citée en même temps que celle des armes :
 « En arrivant les Européens rencontrent les Amérindiens / Les Européens font de l'échange avec les Amérindiens, la fourrure pour des fusils, alcool » (1/3 du texte ; OUT-62 F)

Sur ce dessin, un Amérindien portant « habit en fourrure » échange une « peau d'ours » contre des armes. MTL7-26 F



Dans cette copie, les fusils sont même la seule marchandise échangée (notez, en passant, que le nouveau terme de « troc » n'est pas disponible) : « Il y a eu du de fourrure (sic) entre les Indiens et les colons, des fusils contre des fourrures. » (MGIE-88)

Et un dessin montre également l'échange d'une peau contre un fusil, avec, au fond, un mont surmonté d'une croix. Les Indiens sont caractérisés par une plume tandis que les Européens sont reconnaissables par un chapeau.



Les objets de ce marché sont cités : « Echange entre les Français et les Amérindiens

Amérindiens : toboggan, raquette, tipi ; Français : fusil, ustensiles, chaudron » (CTRQ-24 F) et cet échange de marchandises est, comme le soulignent d'autres, lié à l'apprentissage de leur utilisation :
 « Ils ont fait des échanges culturels. Les Français ont appris aux Amérindiens comment utiliser les

couvertures de laine, les armes à feu et les Amérindiens ont montré aux Français à chasser. » (GASP-37 M)

Plusieurs copies insistent sur les influences culturelles des Amérindiens sur les Européens : « Il y a eu aussi les Amérindiens avec qui nous avons fait des échanges et qui nous ont un peu influencés. » (MGIE-106 F)

C'est aussi l'avis d'un des rares élèves autochtones : « C'est à ce moment-là que les Amérindiens faisaient des échanges contre des produits européens. Les Amérindiens eurent beaucoup d'influence sur les blancs. » (CTNO2-12 M asc. montagnaise)

Dans quelques copies, cela reste un peu vague : « Ils mettent pied sur le Canada/EU, rencontrent des Amérindiens, apprennent leur culture » (OUT-44 M). Dans d'autres, l'apprentissage des Européens s'étend sur les modes de subsistance : chasse et agriculture : « L'Europe avait en tête de coloniser le Québec. Ceux-ci apprirent à faire comme les Indiens, chasser et cultiver. » (CHAP-18 F)

Il concerne surtout les techniques de survie dans un climat hostile auquel les Européens n'étaient pas habitués : « Cartier et ses compagnons français ont donc pu faire des bonnes affaires avec eux et ils ont aussi pu s'inspirer de certaines de leurs techniques, pour se protéger du froid et combattre des maladies, par exemple. » (MTL7-120 M) / « Durant de nombreuses années, ils ont dû cohabiter avec les Amérindiens et apprendre leur technique pour survivre en nature sauvage. » (QUE1-73 F)

Quelquefois, il est même question de connaissances médicales (cf. vol.1, 4.1.8) : « Une fois arrivés au Québec, les colons découvraient plusieurs cultures qu'ils ne savaient pas l'existence. Ils sont appris à commercialiser avec les Amérindiens, à découvrir des remèdes, à découvrir des méthodes de vie. » (MTL7-37 M)

Pour cet élève, c'est avant tout la curiosité et l'envie de connaître leurs cultures (au pluriel !) qui poussa Jacques Cartier à entreprendre ses voyages auprès des Autochtones et il y consacre ¼ de sa copie : « Jacques Cartier (...) pour ensuite faire deux autres voyages pour mieux comprendre les cultures amérindiennes » (MGIE-129 M)

Par contre, cet autre juge qu'il importait avant tout, pour « nous », les Européens, le leur apporter « notre » civilisation : « Il fallait aussi montrer aux Amérindiens notre culture et il fallait aussi leur montrer notre religion. » (MGIE-120 F)

Pour quelques élèves venant de différents groupes, c'est surtout la réciprocité des échanges qui prévaut : « Bon, au début au Québec il y a les Amérindiens qui vivent ici, ensuite l'époque des grands

explorateurs. Jacques Cartier arriva au « Québec ». Il rencontra les Indiens et ils apprirent beaucoup l'un de l'autre et vice versa. » (SGLSJ-94 M) / « Pendant des siècles seuls les Amérindiens vivaient ici (...) Ils ont échangé des coutumes avec les Amérindiens : fumer, boire, habit en peau, canot... » (SGLSJ-109 M) / « The Indians and the French acquired different traditions from each other (food, clothing, religion, etc.) » (MTL8-23 F)

Pour ces deux autres, cette réciprocité avait des désavantages surtout pour les Amérindiens : l'abus d'alcool introduit par les Français : « Les Français vivaient près des Amérindiens et les 2 cultures se mélangeaient, les Amérindiens devenaient alcooliques perdaient leur culture devenant catholiques et instruisant. Les Français adoptèrent le toboggan, les raquettes et des tisanes pour survivre aux durs hivers québécois. (CTNO2-6M) / « The French had a huge impact on the natives and the natives had a huge impact on the French. French taught them use and make of weapons, silk, clothing, iron pans, etc., but also alcohol which ruined the native lives or a majority of them since they were all very easily addicted. The natives taught French how to survive, use of spears, food like peas, make clothing etc. (2/3 du texte ; MTL1a-15 M)

Une seule copie pense que la cohabitation et l'interdépendance entre Autochtones et Européens allait jusqu'au métissage des populations : « Des colonies françaises vinrent s'installer définitivement sur le territoire nouveau, les hommes se mariant à des Amérindiennes ou des filles du roi pour fonder des familles. » (MTL7-85 F)

Les échanges économiques, eux, étaient surtout bénéfiques aux Européens, comme le soulignent plusieurs élèves : « Cartier et ses compagnons français ont donc pu faire des bonnes affaires avec eux. » (MTL7-120 M) Les prix demandés par les Amérindiens étaient avantageux pour les acheteurs de fourrures : « Les Français s'aperçoivent qu'il y a beaucoup de fourrures. Ils se mettent donc à créer des colonies afin d'acheter à prix modique des fourrures aux Amérindiens. » (QUE2-1 M) C'est aussi l'avis d'un des rares élèves anglophones qui ne se contente pas de simplement mentionner l'existence de ce commerce : « Jacques Cartier met the natives and discovered that France could trade items of little value for expensive beaver pelts. (MTL1b-6 F)

Les échanges étaient donc propices pour créer des richesses : »On échangeait des fourrures avec les Amérindiens et on vise l'enrichissement de la France. » (MTL7-88 M) Or, cet enrichissement des uns désavantageait les autres, comme certaines copies le soulignent : « Après s'être installés ici, les Français qui étaient plus développés que les Amérindiens commencèrent à faire du troc, mais les Français n'échangeaient la plupart du temps que de mauvaises choses contre des peaux d'animaux ce qui était le gros du marché dans ces années-là. » (MGIE-130 M) Les marchandises européennes ne

valaient pas celles offertes par les autochtones en échange : « Les Européens et les Amérindiens s'entendaient bien. Ils échangeaient des objets. Les Européens pouvaient vendre très cher les fourrures ces Amérindiens alors qu'ils les échangeaient contre presque rien (miroir, etc.) » (QUE1-58 M) / « Avec les Amérindiens, on échange des peaux et des fourrures contre des breloques européennes (miroir, peigne, ustensiles). » (QUE1-40 F)

C'est grâce à l'ingénuité des Amérindiens que les Européens parviennent à les duper, nous apprend cet élève en y consacrant le ¼ de son texte : « Ils font du troc de fourrures. Les Européens profitent de leur naïveté. » (QUE2-4 M) Les profits pouvaient atteindre des dimensions gigantesques dont la mention équivaut à 1/3 de son texte : « Les Européens ont débarqué en Amérique il y a quelques centaines d'années et dès la découverte des Amérindiens, ils ont trouvé le moyen de les manipuler, de les escroquer. Les Amérindiens travaillaient pour quasiment des pinottes et les Européens se faisaient des profits de plus de 1000% » (CTNO2-5 M)

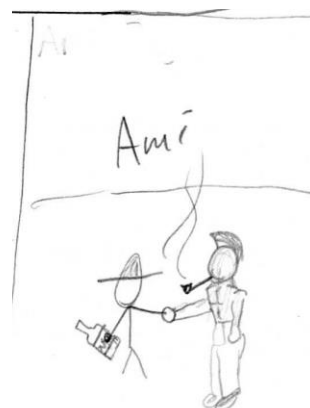
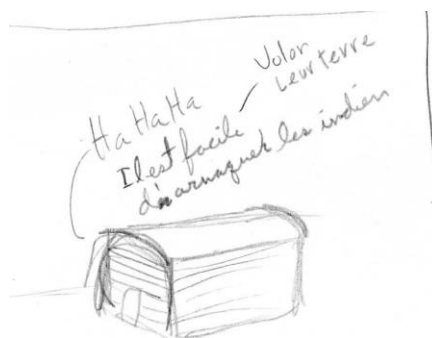
Cet autre rapproche directement les échanges commerciaux inévitables aux ravages que faisaient les épidémies : « Les échanges avec les Amérindiens les laissent mal placés et les (sic) nuisent. Les nouvelles maladies arrivent avec les colonisateurs qui ravagent des tribus amérindiennes. » (MTL7-51 F) Enfin, certains n'hésitent pas de qualifier d'exploitation ces relations commerciales inégales : « Les Amérindiens se faisaient exploiter par les Canadiens français. » (MGIE-56 M) / « Deux voyages plus tard, le commerce des fourrures est à son maximum. Les Français exploitent les Algonquiens et les Iroquois. » (MGIE-58 F) / « Il n'y avait que certains colons qui faisaient du troc avec les Amérindiens, principalement pour la fourrure. Donc pendant un bon nombre d'années, la colonie était une colonie de comptoir et on y exploita les Amérindiens. » (CTRQ-39 M) / « Ils exploitaient les Amérindiens dont les Iroquois et toutes les autres races amérindiennes. » (MGIE-132 M)

L'expression se trouve aussi dans une copie autochtone : « C'est en 4e secondaire que j'ai eu plus de connaissances sur les premiers arrivants, les batailles qu'ils ont fait, la conquête des Anglais, les formes de marché qu'ils faisaient, l'exploitation sur les Autochtones. » (CTNO1-6 M asc. autochtone-montagnaise)

Ce commerce est tellement profitable que les Européens finissent par laisser tomber les efforts d'assimilation pour s'y vouer entièrement, selon cet élève : « Cette fois-ci le but était de rendre les Amérindiens catholiques et de les assimiler. Mais lorsqu'ils ont découvert la fourrure, leur but était plutôt d'avoir une colonie-comptoir ! Ils ont énormément exploité les Amérindiens ! » (MGIE-36 F)

Dans ce dessin, nous ne trouvons pas seulement cette idée d'échange de deux marchandises également nocives, l'alcool et le tabac, entre les deux communautés,

mais l'élève rapproche les échanges commerciaux à la spoliation des Amérindiens de leurs terres : «



Hahaha il est facile d'arnaquer les Indiens... voler leur terre ». (QUE2-37 M)

De même, cet élève anglophone s'exprimant en français établit une liaison entre l'arnaque pratiquée dans le commerce et la dépossession des terres : « La France vole le territoire des Indiens leur donnant des choses inutiles. » (1 point sur 4 MTL1b-32 F)

Le caractère injuste des échanges est souvent montré du doigt par les copies qui le placent au centre d'un jugement critique plus général de l'attitude colonisatrice des Français dépeints avec ironie :

La Nouvelle-France est devenue une colonie française après peu de temps, sachant qu'ils pourraient profiter des Amérindiens en échangeant des petits objets métalliques contre des peaux d'animaux qui, elles, étaient très en demande en Europe, la mode des grands chapeaux. La France, les génies, se sont rendu compte qu'ils devaient peupler le territoire, il fallait d'abord mettre les « Amérindiens sauvages » à leur image. (OUT-36 M)

Les Européens qu'ils soient anglais ou français apparaissent comme ceux qui tirent profit de tout : des conflits préexistants et de la naïveté des Autochtones, aussi bien dans les guerres que dans le commerce pour les priver de leurs droits ancestraux et les tromper :

Pour commencer, les Amérindiens étaient les premiers sur nos terres ; ils étaient souvent en conflits : hurons, iroquois, et les colons français et anglais ont donc profité de cette situation pour se faire des alliés. Ils ont souvent profité du manque de connaissances des Amérindiens pour leur vendre en échange des choses. Exemples des fourrures qui avaient de la valeur contre des miroirs. (LAV-2 M)

Ainsi, les échanges culturels semblent plus utiles aux nouveaux venus qui adoptent les techniques amérindiennes et dont les « inventions » nuisent aux Premiers habitants : »Les navigateurs ont alors découvert la chasse et les canots et ont montré au peuple de ce territoire leurs inventions, y compris les armes à feu, l'alcool, ce qui les a rendus des alcooliques, et plusieurs autres. » (MGIE-93 F)

Même la situation misérable des Autochtones d'aujourd'hui, évoquée par très peu de copies d'élèves semble découler, pour un élève, directement de l'arnaque pratiquée par les premiers colonisateurs, le principal responsable en est l'alcool, écrit en caractères très gras, dans le manuscrit :

On troque des produits européens (miroirs ; ustensiles ; armes ; **ALCOOL**) en échange de fourrure de castor, recherchée pour le commerce de chapeaux en Europe. Je crois que si les Amérindiens se retrouvent maintenant dans des réserves avec une multitude de problèmes sociaux, eh bien, c'est la faute des colonisateurs français qui les ont arnaqués étant donné leur naïveté. Les Français, avec l'alcool qu'ils ont amené, ont rendu les Premières Nations presque fainéantes. (MTL7-99 M)

Cet argument se trouve également souvent chez les élèves des autres groupes est son importance est soulignée par la proportion qu'il prend par rapport aux autres aspects de l'histoire du Québec :

« Indians had an influence on the Europeans but the Europeans had a bad effect as they brought alcohol which was not good for the Indian. » (1/4 du texte ; MTL8-39 F)

Pour la copie suivante l'escroquerie pratiquée sur les Amérindiens constitue même l'essentiel de cette histoire et il en fait le sujet de sa phrase de résumé, non sans avoir consacré une grande partie du texte à la naïveté et l'alcoolisme des Indiens : « Les Indiens furent victimes de nombreuses arnaques par les Français, car les Indiens aimaient prendre un coup et ils étaient un peuple naïf, alors les Français prirent la possession assez rapidement du territoire. » (1/4 du texte) / R : « Les Amérindiens se sont fait avoir. » (SGLSJ-131 M)

De même pour cet élève qui consacre également ¼ de son texte au commerce et ses suites néfastes pour les Autochtones : « Alors les colons décidèrent d'échanger par exemple des miroirs pour des fourrures. Ils profitèrent de la naïveté des Amérindiens pendant quelque temps. (...) Ils échangèrent de l'alcool aux Amérindiens qui devinrent fous. » (QUE2-35 M)

Pour sa voisine du même groupe, les changements culturels liés au commerce avec les Français et auxquels elle consacre, elle aussi, un quart de sa réponse entière, n'ont pas forcément des conséquences négatives auprès des Amérindiens, mais débouchent plutôt dans une bonne entente :

Au début, le Québec n'était qu'un poste de traite. On envoyait des bateaux français avec des armes, de l'alcool et des miroirs pour aller les troquer contre des peaux principalement celles de castor. Ensuite des coureurs des bois (blancs) vinrent pour chasser avec les Amérindiens. La culture de ceux-ci changea, ils en vinrent même à être acculturés (par exemple, ils achetaient du maïs aux colons français.) et les peuples sédentaires devinrent nomades, pour chasser plus de castors pour troquer plus avec les « blancs » (QUE1-36 F)

Deux autres voient également dans le commerce une solution qui permet de résoudre des conflits préexistants : « Jacques Cartier est arrivé avec ses colons et a essayé de coloniser le Québec mais il y avait les Amérindiens qui ne voulaient pas céder leurs (sic). Un jour, les Français leur proposèrent un marché, ils faisaient du troc d'alcool, d'armes, de vêtements, de moyens de transport. » (MGIE-90 F) / « Au début, c'était difficile pour Jacques Cartier et ses hommes de s'intégrer sur ce nouveau

continent à cause des habitants qui étaient là bien longtemps avant eux. Les indiens avec leur mode de vie tout à fait différent de ceux des Français. Après plusieurs tentatives d'approche, ils ont fini par cesser les batailles et échanger quelques coutumes, accessoires de toute sorte, etc. » (MGIE-9)

Cette façon de voir les choses peut aller de pair avec le constat que les avantages étaient inégalement répartis : « Mais ce pays était, à cette époque, habité par les Autochtones (Original : hotoctones) qui n'entendaient pas à laisser leur terre. Mais avec le temps, les armes aussi, les deux parties vinrent à s'entendre et développaient même un commerce de fourrures qui avantageait surtout les Européens. » (SGLSJ-143 M)

Un autre constate un bouleversement total de la civilisation autochtone sans pour autant porter de jugement : « Les Français changent complètement les modes de vie et les outils des Amérindiens. » (MGIE-82 M)

Cette copie fait état de problèmes découlant du changement des modes de vies, sans pour autant identifier pour qui : « Avec le débarquement des immigrants, ces tribus amérindiennes ont dû modifier leur mode de vie et l'adapter de façon à ressembler aux nouveaux habitants. Ces changements n'ont pas toujours été favorables au développement de la colonie, car il y a plusieurs problèmes qui se sont créés. » (MGIE-77 F)

La réponse suivante, tout en portant un jugement neutre sur les influences culturelles réciproques conclut sur un désavantage pour les Autochtones, en fin de compte : « On fera le troc avec les Amérindiens. L'échange de biens entre Européens et Amérindiens exercera une influence au niveau de la culture et du mode de vie de chaque peuple. Mais c'est surtout les Amérindiens qui vivront le plus de changements avec l'abandon de leur mode de vie et la dépendance aux produits européens. » (MGIE-67 F)

Cet élève autochtone est le seul à faire remarquer les conséquences profondes du commerce des fourrures sur l'économie autochtone et les rapports de ceux-ci avec le gibier, qui, auparavant, avait été tué seulement pour satisfaire à leur propres besoins vitaux : « Ces Autochtones qui vivaient en harmonie avec la nature avant l'arrivée des premiers Européens. Après, ils chassaient les animaux juste pour leur fourrure qu'ils donnaient aux Européens pour échanger avec des outils. » (CTNO1-5 M asc. montagnaise) Une autre élève autochtone porte une critique sévère sur l'ensemble du processus : « Il y a eu les Amérindiens qui ont souffert des arnaques des Européens. Ils nous ont d'une façon détruits avec leur manigance atroce avec leur matériel. (MGIE-104 F asc. amérindienne)

etc. Plus tard, les Amérindiens bien saouls ; les prêtres sont venus les convertir en échange de l'immortalité et la gloire de Dieu. » (QUE2-30 M)

A propos de l'évangélisation, de nombreux élèves, surtout francophones, l'évoquent, mais peu parmi eux seulement (et encore moins d'Anglophones) se prononcent plus en détail.

ÉVANGÉLISATION
DES AMÉRINDIENS



MTL7-4

A la différence de l'élève qui pense que le commerce avait fini par supplanter les efforts d'évangélisation, puisque ceux-ci avaient eu peu d'effet (cf. vol.1, 4.3.5), cet autre présente, dans un dessin qui prend 1/3 de la copie, la mission comme activité qui prend la suite d'une recherche infructueuse de trésors : « Les Français viennent en Amérique espérant y retrouver de l'or et des épices. Ceci se termine en échec, donc ils catholicisent les Amérindiens » (MTL7-18 F).



Sinon, c'est considéré comme un des motifs importants de la colonisation, sinon le principal : « Il (Champlain) était venu principalement pour convertir les Amérindiens au christianisme. » (MTL7-43) Des villes comme Ville-Marie lui doivent leur fondation : « Québec qui s'appelait Stadaconé (...) la ville actuellement appelé Montréal qui était Hochelaga. La ville était destinée à l'évangélisation des Amérindiens. Les Français avaient comme but d'évangéliser les Amérindiens. » (SGLSJ-134 M)

Aucun jugement positif n'est porté sur les intentions des missionnaires ou sur le contenu de ces efforts, la neutralité prévaut. Tout au plus, pour cet élève, il s'agit d'un savoir qu'on enseigne : « Des camps de Jésuites francophones et d'Amérindiens font des échanges et les Jésuites montrent aux Amérindiens comment prier. » (MTL7-89 F) Comme elle, quelques autres copies, toutes francophones également, identifient les acteurs de l'évangélisation : « La France avait envoyé Samuel de Champlain, Marguerite Bourgeois et Jeanne d'Arc pour aller convertir les Amérindiens en catholiques. » (MGIE-96 F) / « Après, l'église a essayé de convertir les Amérindiens en envoyant des Jésuites et les Recollets. » (GASP- 36 M) Même le roi s'y serait essayé, mais en vain : « Il (le roi) essaya aussi de convertir les Amérindiens. Mais ce ne fut pas un grand succès. » (QUE1-70 M)

Sur ce point, les avis sont partagés. Certains élèves sont d'accord pour constater la difficulté voire l'échec de ces tentatives : « Bien avant l'arrivée des Anglais, il y a eu l'arrivée des Français et le début du convertissement (sic) des Amérindiens. Ce fut une tâche bien difficile pour les missionnaires français. » (1/4 du texte ; QUE1-68 M) / « Des prêtres viennent pour évangéliser les Amérindiens sans grand succès. » (QUE1-34 F) / « Les Français essaient de convertir les Amérindiens à leur religion, souvent sans succès. » (QUE1-43 M)

Une copie cherche même les raisons des réticences amérindiennes : « Les Français voulaient les convertir à la religion catholique, les Amérindiens refusaient car ils étaient spirituels et athéistes. » (MTL7-64 M)

Un des rares anglophones à s'exprimer plus en détail sur le sujet, nous fait voir un Amérindien malmenant un prêtre catholique et établit un lien entre l'extermination violente des Amérindiens, par les armes et l'alcool qui aurait suivi.



MTL1b-2M

Pour d'autres, les efforts des missionnaires étaient couronnés d'un succès du moins partiel : « Les colons convertissent les peuples autochtones à leur religion comme à leurs habitudes de vies. » (MTL7-117 M) / « Some (Amerindians) converted to Christianity. » (MTL8-4 F)

La conversion des Amérindiens faisait partie du projet de colonisation réussi par une prise de pouvoir plutôt que par la persuasion, pour cet élève : « Alors les Français plantèrent leur croix dans ce qu'ils croyaient un nouveau monde. Alors ils ont évangélisé tous les Amérindiens (iroquois, algonkiens) Après avoir installé et leurs forces et leurs régimes, ils commencèrent le commerce des fourrures. » (MTL7-84 M)

Et ce fut même, avec le commerce des fourrures, une des deux seules réussites de ce projet : « Jacques Cartier. Ses objectifs : assimiler les Amérindiens, trouver de la fourrure, des épices. Seulement 2 objectifs de Cartier sont atteints. Les Amérindiens croient maintenant en Dieu et il trouve de la fourrure en abondance. » (1/3 du texte ; CTRQ- 11 F)

Quant aux conséquences des efforts de mission sur les Autochtones, quelques copies se montrent critiques : « Les missionnaires se sont donné comme mission d'évangéliser les Indiens qui à la longue fut un des éléments de leur déclin. » (OUT-86 M) En particulier, un lien est établi entre l'évangélisation et les épidémies qui ont été néfastes pour certaines nations : « Il y a eu des religieux qui ont essayé de convertir les Amérindiens. Mais un des seuls résultats a été l'extermination des Algonquins avec des maladies et plusieurs autres affaires. » (QUE1-37 M)

Et la seule élève autochtone qui s'exprime à propos de l'évangélisation, la relie également au projet colonial dans son ensemble ayant pour but d'anéantir la culture autochtone : « Enfin, les Français et les Anglais ont voulu coloniser les Canada. En plus de vouloir assimiler les Autochtones à la religion

catholique. Les Français leur ont enlevé leur culture spirituelle. » (CTNO2-13 F asc.amérindienne langue maternelle: montagnais)

Elle est rejointe dans ce jugement par d'une élève francophone qui compare la mission chrétienne auprès des Autochtones aux tentatives d'assimilation des Canadiens francophones par les Anglais et aboutit à une critique de fond de l'impérialisme culturel en général:

Les tentatives d'évangélisation sont, d'un certain point, comparables aux tentatives anglaises d'assimilation. On noie une culture dans une autre sans penser le moindrement aux effets que cela aura sur la société future, mais sans penser non plus, que pour développer une culture intéressante, il est aussi bien de fouiller dans celles de la population et, ainsi diversifier une culture stagnante. (MTL7-97 F)

L'assimilation culturelle des Autochtones se trouve, pour la fréquence des mentions, sur le même plan que l'hécatombe créée par les maladies européennes importées. Celle-ci est, comme nous l'avons vu, souvent rapprochée à l'évangélisation et aux relations commerciales (cf.supra). Et compte tenu de l'importance tout à fait secondaire que les manuels, eux, accordent à ces maladies et à leurs conséquences pour la démographie autochtone, sans lesquelles – faut-il le rappeler ? la colonisation européenne de l'Amérique du Nord aurait été impossible (cf. vol.1, 4.3.2), il est remarquable que des élèves les citent tout de même souvent. Est-ce parce que le fait, même évoqué marginalement a retenu leur attention ? Est-ce que les enseignants, eux, y ont attaché plus d'importance que les manuels ? Il est vrai que les élèves ne fournissent pas, en général, d'explication scientifique, à savoir le manque d'anticorps protégeant contre ces nouvelles maladies. Un seul en dit du moins ceci : “White people came over, Indians weren't used to white diseases and died. » (MTL1b-25 F)

Aucun ne mentionne expressément que cette catastrophe n'était pas intentionnelle. Au contraire, la plupart des copies laissent entendre une certaine responsabilité européenne : « A cause d'eux (les Français), ces peuples se sont entre-tués, sont morts de maladies uniquement européennes. » (MGIE-21 F) / « Beaucoup d'Amérindiens furent tués par les maladies amenées par les Européens. » (GASP-10 M) / « Malheureusement, plusieurs maladies furent transmises aux Amérindiens. » (CHAP-4 F) / « Native Indians died of disease brought by white people. » (MTL1b-17 F) / « When the Europeans came over, they brought diseases and alcohol. » (MTL8-25 F)

Tandis que les élèves francophones ont plus tendance à relier les maladies aux autres conséquences du contact entre Blancs et Amérindiens, une élève anglophone les met sur le même plan que l'alcoolisme : « Also, the Amerindians started drinking too much European alcohol and got many European diseases. Many died. » (1/3 du texte ; MTL8-9 F)

Deux autres anglophones consacrent des parties importantes de leur texte sur l'histoire du Québec aux seules épidémies: « Ils ont tué l'indien avec des maladies. (1/4 du texte; MTL1b-60 F anglophone s'exprimant en français) / „Many of the Amerindians – who had been here long before – became sick and died. » (1/5 du texte ; MTL8-8 F)

Et bien entendu, la mention des épidémies est plus fréquente, toute proportion gardée, parmi les élèves autochtones : 2 copies sur 26 les évoquent en ces termes : « Il y avait plein de maladies dont plusieurs en mourraient. » (CTNO1-3 F asc. montagnaise) / « L'arrivée de Jacques Cartier sur les terres amérindiennes a eu un impact sur la vie des Autochtones, c'est-à-dire qu'il avait amené avec lui des maladies telles le scorbut, rougeole etc., ce qui a tué plusieurs personnes. » (CTNO1-4 asc. montagnaise)

Mais les condamnations les plus résolues proviennent de copies de jeunes Québécois francophones et anglophones. Cette copie établit un contraste moral clair entre l'attitude hospitalière des Autochtones et les apports néfastes des Européens : « The French and English explorers brought with them new diseases and weaponry. The Native Americans gave the explorers various food and a lot of hospitality. » (1/4 du texte ; MTL8-19 F)

La perte de population subie (même si elle n'est pas explicitement attribuée aux maladies est rapprochée de la spoliation territoriale : « Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. On leur a volé leur terre, et on a causé la mort de 2/3 de leur population. » (QUE1-17 F) Et pour cette élève, il s'agit d'un ensemble d'influences négatives subies par les Autochtones par le contact avec les Européens, dont les éléments s'imbriquent les uns aux autres et qui s'additionnent à un bilan accablant et qui, de plus, débouche sur une comparaison entre les Autochtones victimes des Français et les Français, victimes des Anglais ensuite:

Ce que j'ai retenu ? La persécution. Depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1534, des gens ont été persécutés. Les Amérindiens, premier peuple habitant cette terre, furent trompés. Les Français se sont joués d'eux. Ils n'étaient pas là pour faire des cartes, comme ils le prétendaient, mais pour s'incruster. A cause d'eux, ces peuples se sont entretués, sont morts de maladies uniquement européennes. Le pire de tout cela était la mort de leur âme, de leur religion, de leur mode de vie et de leurs croyances. Ces gens ont perdu leur identité propre. Puis vint la guerre. La guerre pour cette terre déjà pleine de sang d'innocents. La guerre de sept ans. Deux peuples, la France et l'Angleterre se sont battus pour une terre qui ne leur appartenait en aucune façon. (...) Après la conquête par les Anglais ; ce fut notre tour d'être persécuté : on a voulu nous faire perdre notre âme, notre religion, notre langue. Tout ce qui fait l'essence même d'un peuple. Tout ce qu'on a voulu enlever aux Amérindiens, on a dû se battre pour le garder. (3/4 du texte ; MGIE-21 F)

Parmi les guerres, celle de la conquête n'implique quasiment jamais expressément les Amérindiens, ceux-ci ayant quitté l'avant-scène avant, selon ce qu'ont retenu les élèves. Nous avons déjà évoqué les affrontements armés, « accrochages » et « chicanes » entre Amérindiens et Européens au moment du début de la colonisation – si certains élèves restent discret sur les réactions des Amérindiens

devant les prétentions européennes, d'autres parlent de résistance ou prétendent que les Européens les aient exterminés dès le début (cf. supra) Qui qu'il en soit, l'argument selon lequel l'arrivée des Européens sonnait le glas d'un âge d'or amérindien, pacifique et harmonieux, est prédominant, tous les groupes d'élèves confondus.

A part le caractère « guerrier » attribué aux Iroquois par un seul élève (cf.vol.1, 4.3.4), il n'est que rarement question des guerres que les nations autochtones auraient menées entre elles. Voici quelques unes de ces exceptions : « The native people were the original people that started living in Québec and Canada. There were always fights between the Algonquin and the Iroquois tribes. » (MTL1a-11M) / « Les quelques milliers d'années où les Amérindiens ont été loges seuls habitants de l'Amérique, des empires se sont battus, des guerres ont eu lieu, des alliances ont été formées puis rompues. Puis un jour les Blancs sont arrivés. » (GASP- 25 M) / « Ils rencontrent les "Indiens" et font des échanges. Il y a des guerres entre les races. » (OUT-92 F)

Une fois arrivés, les Européens auraient profité des conflits entre les nations pour les attirer chacun de leur côté : « Pour commencer, les Amérindiens étaient les premiers sur nos terres ; ils étaient souvent en conflits : hurons, iroquois, et les colons français et anglais ont donc profité de cette situation pour se faire des alliés. » (LAV-2 M) / « Jacques Cartier débarque en 1534 sur notre futur territoire. (...) Il fait la rencontre des Hurons qui sont en guerre avec les Iroquois. Le chef Huron lui demande de tuer un chef iroquois avec son fusil s'il veut pouvoir faire du commerce avec eux. » (1/3 du texte ; MGIE-100 M)

C'est la seule copie qui avance que les Français avaient prêté main forte à des nations amérindiennes contre d'autres pour arriver à des accords commerciaux favorables, avec celle-ci : « Tout de même, les Amérindiens ont fait des alliances avec l'Angleterre et la France. Ces alliances étaient favorables au commerce des fourrures car dans ce temps, il y avait des guerres pour le territoire de traite de fourrures. » (1/3 du texte ; MGIE-77 F)

Le commerce de fourrures va de pair avec les alliances, pour certains : « La traite des fourrures rapprocha les Français des Amérindiens et ils formèrent des alliances avec eux. » (QUE1-70 M) / « La seconde (répercussion de la traite des fourrures) fut l'alliance avec les Indiens du type Algonquins. » (OUT-86 M) C'est aussi l'avis de cet élève qui en fait l'élément principal de son histoire du Québec : « Les Anglais comme les Français ont des affinités avec certaines tribus amérindiennes avec qui ils font du troc et du commerce de fourrures. Quand la guerre éclate, certaines tribus amérindiennes se rallient aux Français (...) (2/3 du texte QUE1-34 F.)

Cependant, le lien entre commerce et alliances est ici moins étroit. Pour beaucoup, les deux sont simplement contemporains, comme dans les exemples suivants : « Il (Jacques Cartier) a fait du troc et rencontré des Amérindiens. Pendant ce temps, il y a plusieurs conflits avec les Amérindiens. » (MTL7-44 M) / « Il y a eu alors des confrontations entre Européens et Amérindiens. Il y eut aussi du troc. » (GASP-10 M)

Quelques copies établissent un lien plus net, de cause à effet entre le commerce de fourrure et les conflits armés, le contrôle de ce commerce et des territoires étant l'enjeu des affrontements : « Il y avait des problèmes entre les colons et les groupes autochtones dus au commerce des fourrures. » (GASP-1 F) / « Il y eut quelques guerres avec les Amérindiens pour le contrôle des fourrures et du territoire. » (MGIE-78 M) / « The fur trade was the reason people began exploring more Canadian territory and the Europeans formed relationships/alliances with the Natives. » (MTL1b-19 F) / « Dans ce temps, le Québec était la Nouvelle France, à cause de plusieurs conflits entre les Français, Algonquins vs. 13 colonies anglaises, Iroquois. Il y eut plusieurs massacres à cause de la fourrure du castor. » (QUE2-12 M) / « C'est la course pour posséder les territoires de fourrures et l'alliance entre les Anglais et Iroquois, Français et Algonquins. » (QUE1-43 M) / « Puis les Anglais arrivèrent sur le territoire et se battirent longtemps avec les Français pour avoir plus de territoire possible pour les fourrures. » (CHAP-4 F)

Or, pour ces derniers, la traite des fourrures est seulement l'enjeu et non la cause des affrontements dont les seuls Anglais sont responsables, comme pour son homologue, qui consacre à ces conflits la moitié de son histoire du Québec en soulignant surtout l'opposition entre Européens, les Amérindiens étant déjà défaits : « Avant la conquête des Amériques par les Européens, les Indiens vivaient paisiblement séparés entre eux, en quelques groupes, Algonquin iroquois, Hurons, Inuits. Après avoir pris le territoire aux Amérindiens, les Français doivent se défendre pour garder leur territoire, car les Anglais les entourent. (1/2 du texte ; MTL7-17 F)

De la même façon, et en y attachant la même importance pour l'histoire en son ensemble, cet élève anglophone retient surtout le conflit entre Français et Anglais, les terres des Amérindiens devenant l'enjeu : « History began with the native Indian. The "white" men began converting them and soon after they began conquering land which cause rivalry between the English and French. » (1/2 du texte) MTL1b-54 F

Et pour cet autre, la responsabilité des conflits entre nations autochtones incombe aux Français : « When French explorers settled in Québec, they brought on conflict between the native groups, the Iroquois and Algonquins. » (MTL8-19 F)

Le reproche inverse se lit dans des copies francophones pour qui les Anglais sont les fauteurs de trouble. Pour certains, tout se joue uniquement entre Anglais et Amérindiens sans impliquer les Français : « Les Amérindiens et les colonies anglaises se sont chicanés souvent à cause du commerce des fourrures. » (SGLSJ-87 F) / « Par la cause des Amérindiens et des Anglais il y a eu beaucoup de conflits qui n'ont pas toujours plu aux Québécois. » (OUT-24 M)

Pour cet autre, les Québécois assistaient en spectateurs – et parfois en acteurs – à des conflits qui regardaient seulement les Autochtones : « Il y avait plein de guerres entre les 2 colonies (algonquien et iroquois), des fois on s'en mêlait, d'autres fois on s'en mêlait pas. » (SGLSJ-101 M)

Ou encore, ces guerres étaient d'un bout à l'autre le résultat d'une stratégie perfide des Anglais pour venir à bout des Français en se servant des alliances avec les Amérindiens :

« Pendant 100 ans, nous fumes en guerre contre les Anglais. Nous avions des alliés chez les Amérindiens : Hurons, Montagnais, Algonquiens etc. Les Anglais avaient les Iroquois comme alliés. » (SGLSJ-115 M) / « moment clé et fatidique de notre histoire. L'arrivée des Anglais ! (...) Ils commencent par créer une alliance avec les Iroquois pour nous provoquer peu à peu comme ils savent si bien le faire. » (QUE2-6 M)

En fin de compte donc, les Français sont les victimes de ces affrontements : « Chacun s'alliait à des tribus indiennes pour faire le commerce de fourrures. Alors ils se battaient sans cesse les Indiens alliés, les Anglais attaquaient les Français et beaucoup moururent en quelques années. » (SGLSJ-19 M)

Identifiant la fourrure comme enjeu, cet élève donne des précisions sur les alliés autochtones des uns et des autres sans cependant décider qui avait l'initiative des hostilités, mais en ajoutant, un peu malhablement, qu'ils ne combattaient pas à l'europpéenne : « Une guerre pour la fourrure commença. Les Français ralliés aux Algonquins et les Anglais alliés avec Iroquois échangèrent des guerres peu habituelles. Ce n'était pas une guerre de tranchée. » (MTL7-83 M)

La technologie des guerres n'a ailleurs pas retenu l'intérêt des élèves, ni l'argument que les guerres seraient devenues plus meurtrières suite à l'introduction des armes à feu. Un seul évoque, en ces termes, l'impression que les nouvelles armes firent sur les Amérindiens : « Lorsque Jacques Cartier débarque au Québec, il est tout de suite approché par ces Amérindiens. Ceux-ci sont d'abord sur leurs gardes face à ces nouveaux explorateurs, mais deviennent rapidement apeurés par les armes qu'ils ont en leur possession, je pense entre autres aux fusils. » (MTL7-126 F) Un autre prête cet effet à l'apparition de Colomb : « Il (Christophe Colomb) débarque à terre et rencontre des hommes qu'il nomme « Indiens ». Ces hommes sont impressionnés par les armures et les fusils. » (MGIE-49)

Pour ce qui est des alliances, certains élèves se montrent soucieux de les déterminer clairement :

« Au cours du 18^e siècle, les Iroquois se sont alliés aux Britanniques (...) et les Algonquiens, eux, sont restés avec les Français. » (QUE1-29 F) / « Les Anglais sont amis avec les Iroquois et les Français avec les Algonquiens. » (MGIE-49) / „Algonquins were allied with French, Iroquois were allied with English. « (1/4 du texte; MTL8-36 F) / „Iroquois avec Anglais et Algonquins avec Français » (OUT-12 F) / « Les alliances étaient les suivantes : Les Français avec les Iroquois et les Anglais avec les Algonquins. » (MGIE-96 F) / « Quand les Français sont au Canada, ils ont fait des alliances avec les Algonquins, alors que les Anglais, eux, firent des alliances avec les Iroquois. » (OUT-64 M)

Dans un cas, les Français sont appelés « québécois » et les Anglais « américains » : « Des alliances ont été fait avec des tribus amérindiennes, colons québécois avec Algonkiens ; troupe américaine avec Iroquois. » (MGIE-105)

Parfois, la citation des alliances entre Européens et Amérindiens se limite à un seul côté: « Les Anglais se nouent avec les Iroquois (ils feront beaucoup de troc avec eux et se battront à leurs côtés). » (QUE1-72 F) / « Alliance avec algonquin » (OUT-52 M)

Dans ce dessin, mettant en scène un combat entre Anglais et Français, des Amérindiens se battent au second rang, aux côtés des Français :



QUE2-37 M

Or dans bon nombre de copies, le flou prévaut : « Les différentes tribus amérindiennes s’allient avec une des deux puissances et quelques peuples restèrent neutres ou entrèrent en guerre entre les deux. » (SGLSJ-24 M) / « Les relations avec les Amérindiens sont instables, tantôt en guerre, tantôt en train de marchander. » (MTL7-50 M) / R: « Quebec history was a big fight between Indians and Europeans. » (MTL8-6 F) / « Lots of controversy between the natives and the Europeans. » (MTL8-14 F) / « Les Anglais s’allient avec des Indiens et les Français s’allient aussi avec des Indiens. » (CTRQ-3 M) / « Les deux armées (fr et angl) s’étaient alliées avec des tribus indiennes. » (QUE1-10

M) / « Les Amérindiens se divisent en deux « régions » : ceux avec les Anglais et ceux avec les Français. » (QUE1-40 F) / «

Guerre entre Français/Anglais (+ Amérindiens) » (QUE2-14) / « Il y a des conflits entre la Nouvelle France, les Amérindiens et les Anglais. » (QUE2-36 M) / « des guerres entre Amérindiens et Français » (MGIE-47 M) / « alliances avec Amérindiens » (OUT-75 M). C'est aussi le cas dans des copies dont c'est un des arguments centraux de l'histoire du Québec tout entier : « Ce fût les Français et les Anglais qui ont ensuite pris ce territoire en s'alliant avec soit les Amérindiens ou les Iroquois. » (1/4 du texte ; MGIE-22 F) / « Des alliances sont faites d'Amérindiens à Anglais et Amérindiens et Français pour faire une grosse guerre. » (1/4 du texte ; MGIE-43) / « Il y a un jour des blancs ont mis les pieds sur des terres indiennes. Il y a eu une guerre et ils ont gagné. Les Indiens étaient divisés, deux clans, un était avec les Anglais et l'autre avec des Français. » (1/4 du texte ; SGLSJ-6 F.)

La confusion n'atteint pas toujours des sommets comme celui-ci dont les $\frac{3}{4}$ du texte décrivent comme ceci les conflits opposant Européens et Autochtones :

Il ne faut pas oublier aussi qu'il y avait guerre entre les Iroquoiens et les Algonquiens en raison de diverses choses comme le type de colonies et la possession du territoire. La Nouvelle France (Iroquoiens) était dirigée par la France et la Nouvelle Angleterre était dirigée par l'Angleterre. Malheureusement, malgré plusieurs guerres, les Algonquiens ont pris possession de la Nouvelle-France (3/4 du texte ; SGLSJ-108 M)

La participation des Amérindiens est parfois de faible importance : « conflits de territoire entre Anglais et Français. Parfois les Amérindiens étaient de la partie. » (CTRQ-5 M) / «

Puis surviennent des tonnes de guerres qui impliquaient les colons français contre Anglais, les Amérindien y participaient également. » (QUE1-41 F) Or, ils en faisaient néanmoins les frais :

« Entretemps ils (les Anglais et les Français en guerre) exterminaient peu à peu les Amérindiens. » (SGLSJ-139 M) / « Il eut une guerre entre Hurons et Iroquoiens, car les Hurons étaient les alliés des Français tandis que les Iroquoiens, eux, étaient les alliés des Anglais. Ce fut triste car les Hurons furent massacrés. » (SGLSJ-145 F)

Renouant avec la thèse selon laquelle les Amérindiens auraient été supprimés dès l'arrivée des premiers explorateurs (cf. supra) les guerres intercoloniales qui les décimaient par la suite, s'inscrivent dans une continuité historique qui en fait les victimes durant des siècles: « Avant l'arrivée des colons, il y avait les Amérindiens. Puis, lorsque les Européens arrivèrent, les Amérindiens furent massacrés ou impliqués dans les guerres anglo-françaises. » (GASP-19 F)

Si ces guerres ont donc retenu de l'intérêt de nombreux élèves francophones et anglophones, il n'en ressort pas de conception claire. Au niveau des faits, beaucoup d'élèves ont retenu la répartition des

alliances et sont capables de citer le nom des nations amérindiennes amies des uns et des autres, tandis que la confusion et l'imprécision règnent dans beaucoup d'autres. Comme on peut s'y attendre, quelques-unes des copies francophones et anglophones contiennent des reproches réciproques. Mais pour l'essentiel, les motifs pour ces conflits, de part et d'autre, les raisons économiques, le rôle des Autochtones et leurs intérêts propres, l'impact des nouvelles technologies restent autant dans l'ombre que les conséquences pour les nations amérindiennes, à part de l'idée qu'ils en firent les frais, en premier, mais cela reste flou. La destruction de la Huronie, par exemple, est à peine évoquée.

Qu'en disent les élèves autochtones ? Ils sont d'abord plus nombreux, proportionnellement, que leurs homologues non autochtones à évoquer les guerres. Une copie emploie des termes peu habituels pour désigner les belligérants, sans plus de précisions : « Après plusieurs années, beaucoup de guerres ont éclaté du côté « indiens-blancs » comme chez « américain-blancs ». » (CTNO1-4 asc. montagnaise)

Mais les trois autres, fait remarquable, s'accordent pour dénoncer le fait que les Amérindiens s'étaient fait entraîner dans les guerres des autres :

Les Amérindiens vivaient en harmonie jusqu'à ce qu'arrivent les Anglais et Français pour prendre possession de quelques terres (...) Certaines nations d'Amérindiens étaient du côté des Français et Anglais. C'est même arrivé que des nations amérindiennes s'entre-attaquent juste pour des Anglais et Français. (CTNO1-3 F asc. montagnaise)

Dans un autre groupe, une élève avance le même argument : « Ce qui est arrivé à la fin c'est que les Autochtones se sont fait une guerre entre eux. » (CTNO2-13 F asc. amérindienne langue maternelle: montagnais)

Et celle pour qui ce seul enjeu forme ¼ de son texte sur l'histoire du Québec, en conclut que les Amérindiens auraient mieux fait de ne pas s'impliquer dans ces guerres qui ne les regardaient pas : « Quelque temps après, quand les Européens sont venus habiter au Québec, les différentes nationalités demandèrent aux Autochtones de les aider dans leurs guerres. Cet événement a été une erreur faite par les Autochtones. » (CTNO1-5 M asc. montagnaise)

2.7 Le passage à la trappe des Autochtones dans la conscience historique des jeunes Québécois

L'essentiel des éléments que les élèves mentionnent à propos de l'histoire autochtone se situe très loin, depuis le début de leur arrivée jusqu'aux rapports avec les colons durant la Nouvelle France, comme dans cette copie qui y consacre les deux tiers de son histoire du Québec :

Il y a de cela plusieurs siècles, sont arrivées ici, au Québec, plusieurs tribus nomades venant du Nord-est de l'U.R.S.S. Ils ont traversé le détroit de Béring sur un pont de glace. Ils ont vécu en Amérique, en chassant les animaux et en se nourrissant de petits fruits. Par la suite, CC serait venu en Amérique et aurait découvert certaines de ces tribus. JC. (...) Pendant un bon nombre d'années, la Nouvelle France demeura presque inhabitée, il n'y avait que certains colons qui faisaient du troc avec les Amérindiens, principalement pour la fourrure. Donc pendant un bon nombre d'années, la colonie était une colonie de comptoir et on y exploita les Amérindiens. (2/3 du texte ; CTRQ-39 M)

Comme les manuels, les élèves perdent de vue presque entièrement l'histoire autochtone au moment où la Conquête anglaise du Canada et la Révolution américaine retiennent toute leur attention.

Deux copies contiennent des remarques qui se situent explicitement après 1773, l'un pour mentionner l'attribution de terres aux Amérindiens et l'autre pour parler des communautés du Canada, au 19^e siècle probablement : « Les Amérindiens mécontents depuis l'arrivée des Anglais ont eu, enfin, un territoire à eux (au sud des Grands Lacs). » (CTRQ-19 F) / « Le Canada était un pays peuple d'immigrants de toutes sortes ainsi que de ses anciens propriétaires, les Amérindiens. » (MTL7-40 F)

La seule exception de cette sortie de l'histoire est constituée par Louis Riel et les révoltes des Métis dans l'Ouest évoqués par une poignée de copies. Certaines d'entre elles se contentent d'ailleurs de la seule mention du nom du fameux protagoniste, dans une chronologie (« Riel », MTL8-10 F ; « Louis Riel » MGIE-40 M).

D'autres, tous francophones également, savent ajouter qu'il a été pendu : « 1885: pendaison de Louis Riel » (OUT-11 F ; OUT-42 ; MTL7-53 F). Dans une énumération de 13 points, un élève Anglophone mentionne, entre autres ceci : « French came and claimed the land: MINE! / They trades with Amerindians/.../and they hung Louis Reel (sic) » (MTL1a-39 M)

Ce dernier élément, qui laisse planer quelque ambiguïté sur l'identité des acteurs, est accompagné par ce dessin d'un personnage tenant des propos violents dont on peut présumer une appartenance autochtone:



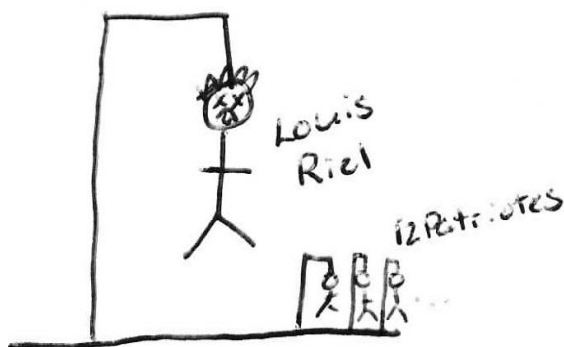
Une autre copie, provenant d'un groupe anglophone également, comporte, en tout, seulement deux dessins, dont voici le second qui met en scène la pendaison d'un Louis Riel grimaçant à l'allure clownesque. L'événement compte ainsi pour la moitié de l'histoire du Québec :



MTL1b-55 F

Une condamnation à mort qu'un autre élève anglophone trouve injuste et cruelle, sans pour autant nommer ni les crimes reprochés au personnage ni le contexte des révoltes : « The hanging of Louis Riel was unjust, and I think the people acted like animals. » (MTL1a-16 F)

Deux élèves francophones le qualifient de démocrate et de rebelle sans nommer les Métis : « Louis Riel fut pendu pour avoir essayé d'apporter la démocratie aux Français. » (1/2du texte ; CTRQ-16 F) / « Louis Riel se fait pendre car il était contre le gouvernement. » (MTL7-64 M) Et un autre le dessine à côté de 12 « patriotes », également pendus, dans son dessin :



MTL1b-61 F

Une élève sait de lui qu'il avait fondé le Manitoba : « Louis Riel was the founder of Manitoba. » (MTL8-6 F)

Seulement une minorité des copies mentionnant le personnage de Louis Riel établit un quelconque rapport avec les Métis, en les mentionnant côte à côte, par exemple, comme cette copie en 31 points,

dont : « Métis, Louis Riel » (MTL1b-5 F) Dans d'autres énumérations figure également la notion de rébellions : « 1885 Rébellion des Métis avec Louis Riel » (OUT-23 F) / « Hanging of Louis Riel/Rebellions » (MTL1a-17 M). Une copie précise : « En 1884, Louis Riel se fait pendre après avoir causé la révolte des Métis. » (OUT-31 M) Et pour un élève du même groupe, les rébellions des Métis passent même au premier plan, devant le personnage : « Il y a eu les soulèvements des Métis en 1869 et 1884 qui se terminèrent par la pendaison de Louis Riel en 1885. » (OUT-28 M). De même, on lit dans une autre copie francophone : « Les Amérindiens ont été poussés dans les prairies (Manitoba, Saskatchewan, Alberta) : Il y a eu Louis Riel (Métis). » (CTRQ-18 F)

Un élève anglophone est le seul à citer l'extermination des bisons, dans le contexte des révoltes de Métis, qu'il évoque sans mentionner Riel : "Buffalo wiped out (Metis rebellion)" (MTL1a-7 M) Enfin, une voix amérindienne se passe également du fameux personnage pour parler de la révolte de Métis dont il souligne plutôt la réussite : « Les Métis se révoltent. Le fédéral accorde une province au Métis, Manitoba. » (CTNO2-8 M asc. amérindienne langue maternelle: montagnais)

Sans généraliser outre mesure, nous pouvons conclure de l'analyse de ces quelques copies que le seul personnage de Riel sort les Autochtones de l'oubli presque total dans lequel ils sombrent dans la conscience historique des jeunes Québécois depuis le 18^{ième} siècle. Et encore, dans la plupart des cas, aussi bien chez les Francophones que chez les Anglophones, le personnage est plus connu pour sa fin tragique que pour son rôle dans la rébellion des Métis. Enfin, de très rares copies seulement (une anglophone et une autochtone) évoquent les Métis indépendamment du personnage de leur leader.

Le processus de marginalisation économique, culturelle et politique des Autochtones, la Loi sur les Indiens, la création des pensionnats restent autant dans l'ombre que la spoliation des terres et la mise en réserves.

Pour ce qui est des terres, deux copies d'élèves du même groupe anglophone évoquent la perte subie par les Autochtones dans les mêmes termes, sans préciser le moment ou le contexte historique : « Indians lost their land." (MTL1b-21 M) / "Indians lose land." (MTL1b-23 M).

Deux autres voisins d'un même groupe, l'un anglophone et l'autre autochtone expliquent la perte des terres par un commerce avec les Européens, dans le contexte des rapports commerciaux avant la Conquête. Les Amérindiens auraient échangé des terres contre des marchandises : « They (the Amerindians) traded land for goods." (MTL8-4 F) / "The Europeans trade with the North Americans. They trades goods like fur, food, weapons and even converted some of the North American to their religion. They traded goods for goods and goods for land. » (MTL8-5 F; langue maternelle Mohawk)

Et comme nous l'avons vu précédemment, quand les copies parlent de la perte des territoires, soit on n'en précise pas le moment soit on la situe dès le début de la colonisation. La spoliation, la perte d'influence et de pouvoir économique, militaire et politique, tout se joue dès l'arrivée des Européens ou dans les décennies suivantes. Jacques Cartier plantant sa croix à Gaspé s'approprie du même coup toutes les terres au nom du roi de France. L'âge d'or amérindien est détruit pour toujours par les influences néfastes des Blancs et c'est à peine que les Premiers occupants échappent au génocide : « Amérindiens occupant le territoire (Iroquoien, Algonkiens), Français arrivent. Génocide amérindien. » (OUT-16 M) / « En 1492, Christophe Colomb a redécouvert l'Amérique : Et pendant plusieurs années a fait du troc avec des Amérindiens. Mais ensuite, ils ont envahi l'Amérique en se débarrassant des Amérindiens de plusieurs façons. » (MTL7-114 M) / « Peuplé par des Amérindiens, à cette époque le Québec était envahi de forêts (...) La technologie avançait, les Amérindiens quittèrent le sud pour le Nord, l'homme blanc avait pris totalement possession du territoire n'ayant aucune pitié. » (MGIE-136 M)

Aucun élève n'évoque le terme de « réserve » dans le contexte historique précis du 19^{ième} siècle. La copie qui s'en rapproche le plus est celle-ci. Si l'on ne tient pas compte des confusions qu'elle contient par ailleurs, elle a au moins le mérite de parler de la migration forcée des Autochtones et leur consignation dans des réserves, postérieure à la Conquête.

Le Québec (ou la Nouvelle-France) était avant habitée par des Amérindiens. Mais le Français Christophe Colomb en 1608 prit la charge de ce territoire. Les Amérindiens n'ont pas dit un mot jusqu'en 1760, quand les Américains ont conquis le Québec. Ils déplacèrent alors des Amérindiens dans des réserves (plus tard) et renommèrent le Québec « province of Quebec ». (QUE1-61 F)

Plus ambigu, la présentation suivante de l'histoire du Québec situe implicitement la mise en réserves des Autochtones dans le contexte de la fondation de la Confédération canadienne, mais leur évocation appartient surtout au présent :

Par un beau jour une gang d'Indiens était sur la plage et ont vu des vaisseaux arriver, des hommes blancs ont débarqué et ont commencé à dire qu'ils venaient de très loin. Les Indiens croyant que les Blancs venaient d'un autre monde ont tout de suite cru ce que les Blancs ont dit et ont échangé leur terre contre des objets aussi stupides que des miroirs, des armes et de l'alcool. Après plusieurs années d'évolution, le Québec est devenu un état attaché et dépendant du Canada où les Indiens sont dans des réserves. Où l'alcool coule à flot. (texte quasiment intégral ; SGLSJ-126)

Dans les récits suivants, les réserves sont également un élément du temps présent, mais ils sont un résultat de la politique coloniale des Français depuis les débuts, qui avait pour but de les exterminer purement ou simplement pour l'un, de les ayant exploités, abusés et corrompus, pour l'autre :

L'histoire du Québec débute, selon moi, à l'ère glaciaire lorsque les aborigènes ont traversé le détroit de Béring pour suivre leurs proies. Ils sont ensuite traversé tout le Canada pour venir s'installer dans la vallée du Saint-Laurent et vivre de chasse, pêcher et de l'agriculture. Jusqu'à l'arrivée de Jacques Cartier, ils vivaient paisiblement (...) Les Français ont installé des colonies et ont nommé le territoire la Nouvelle France, ensuite il y a eu un froid entre les Amérindiens puis

les Français ont exterminé une bonne partie des populations autochtones, c'est pour cela qu'ils vivent maintenant dans des réserves et qu'ils ont presque tout de payé par les gouvernements (1/3 du texte ; MTL7-72 M)

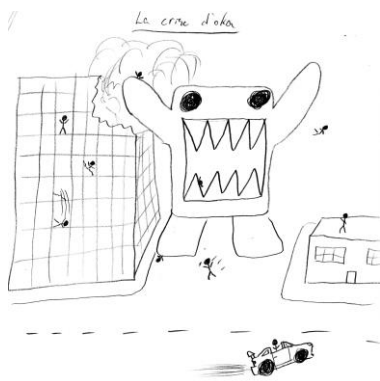
Le Nouveau monde, découvert en 1491 par Christophe Colomb (...) était tout d'abord occupé par des Amérindiens étant arrivés par le détroit de Béring. Jacques Cartier (...) la dualité entre Premières Nations et colonisateurs est omniprésente. Les Amérindiens se demandent pourquoi les Français sont toujours armés. L'échange de divers produits débute (...) On troque des produits européens (miroir ; ustensiles ; armes ; ALCOOL) en échange de fourrure de castor, recherchée pour le commerce de chapeaux en Europe. Je crois que si les Amérindiens se retrouvent maintenant dans des réserves avec une multitude de problèmes sociaux, eh bien, c'est la faute des colonisateurs français qui les ont arnaqués étant donné leur naïveté. Les Français, avec l'alcool qu'ils ont amené, ont rendu les Premières Nations presque fainéantes. Les Anglais arrivent, prennent le contrôle de la côte est de ce qui deviendra les USA. Les Français s'allient avec les Algonquins, les Anglais avec les Iroquoiens. (1/4 du texte ; MTL7-99 M).

Enfin, des conflits entre des peuples, sans préciser lesquels, survenus lors d'époques non spécifiés, ont abouti à ce que les Amérindiens aient été « presque » forcés à vivre dans des réserves, selon un élève autochtone :

Un jour, un homme est arrivé dans le golfe du Saint-Laurent puis a découvert qu'il y avait déjà du monde, les Amérindiens. Après l'homme qui a découvert le Québec est venu exploiter les richesses des terres amérindiennes avec plein d'autres hommes ils ont aussi fait du troc avec les Amérindiens amenant ainsi l'alcool, les couteaux de métal, les fusils, etc. Ensuite les hommes sont revenus avec d'autres hommes pour s'établir sur les terres ne leur appartenant pas. Plusieurs conflits ont eu lieu entre les hommes et les Amérindiens, mais aussi entre hommes et d'autres hommes d'une autre origine. (...) Avec le temps des gouvernements se sont imposés créant de la rivalité entre des peuples et forçant presque les Amérindiens à aller vivre dans des réserves. (MGIE-117 M asc. québécoise-amérindienne)

Le silence sur l'évolution pourtant cruciale de l'histoire autochtone du 19^{ième} siècle se poursuit pour le 20^{ième} et nos jours. Un seul élément est mentionné par quelques copies provenant d'ailleurs d'élèves toutes les origines : la crise d'Oka. La plupart se contentent de la mentionner, sans plus, sauf (parfois) l'année : « crise d'Oka » (MTL1b-47 M ; QUE2-10 F ; OUT-19 F), « 1990 : crise d'Oka » (QUE1-29 F). Trois autres ajoutent des éléments supplémentaires comme les noms de protagonistes mohawks et québécois et des « élections » pour souligner l'importance de l'évènement : « crise d'Oka avec Lasagna (OUT-42) / « Pour finir avec la crise autochtone de 1990 et Jean Chrétien ! Quelle histoire ! » (OUT-54 F) / « Il y avait la crise d'Oka en 1990 et beaucoup d'élections. » (CTNO2-18 F asc. montagnaise)

Un élève d'un groupe anglophone s'exprimant en français y consacre cependant une page entière, à savoir ce dessin, difficile à interpréter. Une espèce de robot immense aux dents impressionnantes menace de détruire des humains dans un paysage urbain avec de grands immeubles...



MTL1b-52 M

Une seule copie consacre quelques lignes aux origines de la crise et aux revendications autochtones : « Je me rappelle qu'on avait parlé durant le cours de la crise d'Oka en 1990, durant cette crise, les Indiens étaient révoltés car ils voulaient avoir une plus grande possession de territoire et davantage de réserves faites pour eux. » (MGIE-10 F)

Oka mis à part, les Autochtones sont absents du temps présent. Deux copies parlent, pour le 20^{ème} siècle, de « conflits », sans préciser : « Conflits avec les peuples autochtones » (OUT-16 M / « Finalement, de 1980 à nos jours, la constitution est renommée l'A.A.N., des conflits entre Amérindiens et Blancs surviennent et le Québec tente d'obtenir la souveraineté mais en vain. » (CTNO2-20 M)

Or, si, à part Oka, aucun événement ni personnage en rapport avec les Autochtones semble avoir suffisamment retenu l'intérêt des élèves pour figurer dans leur essai sur l'histoire du Québec, il est cependant évident que ces récits subissent l'impact de tout ce que les élèves savent, par ailleurs, sur la situation actuelle des Autochtones.

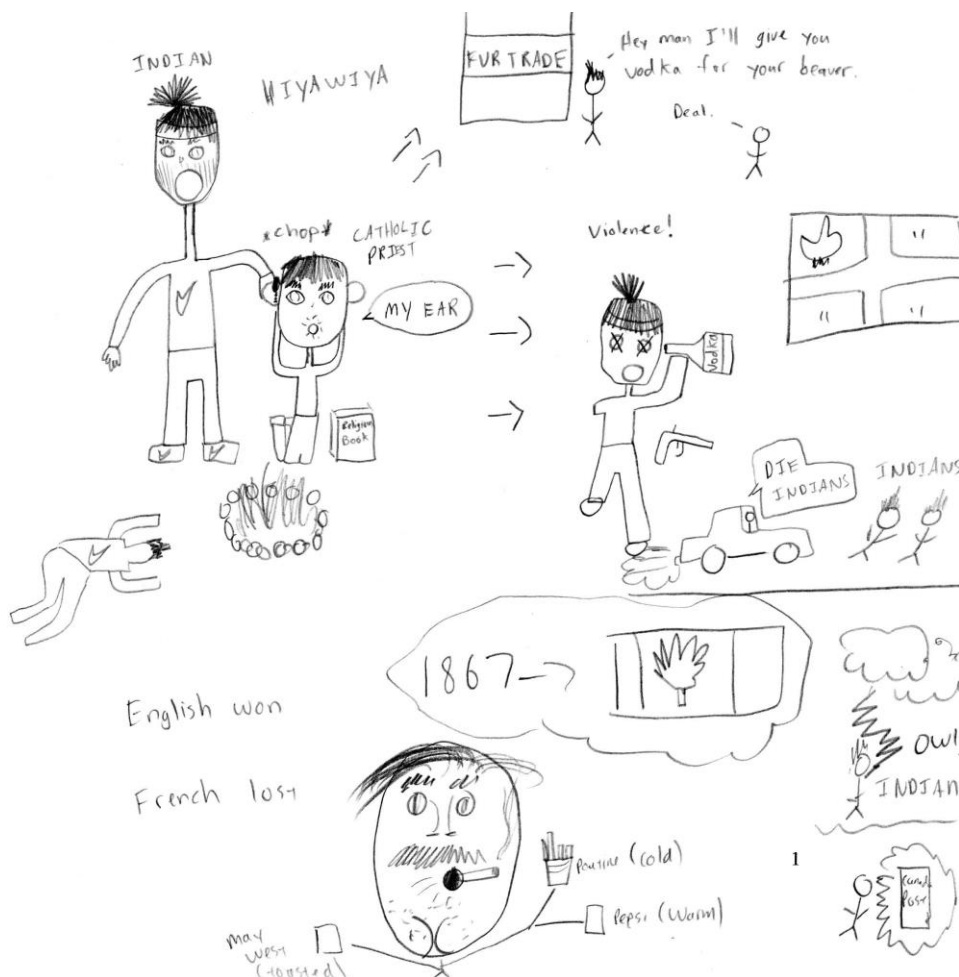
Pour ce qui est des réserves de nos jours, nous avons vu que les (rares) élèves qui en parlent, sont partagés entre une vision négative, largement partagée et la mention des « avantages » dont jouissent les Autochtones qui y vivent, selon certains élèves « blancs ». Le fait « qu'ils ont presque tout de payé par les gouvernements » (MTL7-72 M) est tout de même précédé de la reconnaissance d'une (présumée) intention génocidaire des colons et l'exemption de taxes, mentionné par le texte suivant, est présenté comme un dédommagement (non totalement justifié pour autant, aux yeux de l'élève) pour la (présumée, selon elle) perte des terres :

Je crois que cela a commencé il y a très longtemps, sûrement que quelqu'un a trouvé le continent, a trouvé ça beau, pis a décidé de planter un poteau pis d'appeler ça le Québec. Après ça bin là je pense qu'il y avait déjà les Amérindiens pis là y a dû y avoir une guerre parce que les Indiens étaient fiers parce que c'était leur terre pis là bien je pense que ça a fini, qu'ils se sont entendus sur plein de choses, pis ils ont réussi à vivre ensemble. Mais là plus tard bien les Indiens étaient

fiers parce qu'ils disaient que les premiers arrivants leur avaient volé leurs terres alors c'est pour qu'ils payent pas de taxes. (texte entier ; SGLSJ-56 F)

Il est ainsi évident que les élèves sont au courant des éléments présents dans l'opinion publique, par rapport à la situation des Autochtones, que ce soit par les médias, les conversations dans les familles et groupes d'amis ou même au cours d'histoire. Même si l'écrasante majorité ne les aborde pas explicitement dans leurs textes, certains essaient, comme nous l'avons vu, de construire des logiques pour trouver les sources historiques (vraies ou présumées) qui expliquent pourquoi les Autochtones en sont arrivés là. D'autres récits mènent également explicitement jusqu'à nos jours : « Jacques Cartier l'a découvert en 1534. Les Français ont envahi et décimé les Autochtones qui vivaient déjà ici et voilà où ils en sont aujourd'hui. »(CHAP-7 F)

C'est aussi le cas de cette bande dessinée :



Dans les conflits actuels, l'histoire joue un rôle, souligne cette élève tout en prenant ses distances par rapport aux revendications autochtones. D'ailleurs, pour elle, i.e. pour le « nous » québécois, l'exploitation de l'hydro-électricité, source de fierté, est contemporain à ces conflits, mais n'a aucun rapport apparent avec l'histoire autochtone : « Le Québec est une province où des Amérindiens ont habité. Encore aujourd'hui il y a confrontations de lois entre Québécois et Amérindiens ! Ils disent que nous leur avons volé leur territoire. Dans ces années, nous avons eu droit à la création d'un grand réseau hydroélectrique. » (MGIE-30 F)

En revanche, pour cet élève innu, tout son récit de l'histoire du Québec débouche dans la construction de ces barrages dont il souligne surtout le coût écologique :

Tout a commencé par les super Amérindiens qui ont réussi à pénétrer au Canada par le Yukon lors de la glaciation. Après plusieurs années, des hommes blancs débarquent au Québec par erreur en pensant qu'ils sont en Chine. Les Amérindiens contents de voir des visiteurs, ils les invitent à rester un peu avec eux. Quelque temps après leur arrivée, les visages pâles ont su qu'ils ont découvert un nouveau continent et décident de s'installer. Après avoir installé, l'homme blanc amena avec lui l'alcool au Canada, ce qui causa beaucoup de problème dans les tribus amérindiennes. Plus le temps passe, plus le nombre d'hommes blancs augmenta. Plus le nombre d'hommes augmenta, plus le nombre de ressources augmente aussi. Ils ont détruit des forêts entières pour construire des villes, villages et leurs maisons. Ils ont beaucoup chassé pour manger et peu de temps après ils ont amené l'agriculture et l'élevage pour avoir plus de nourriture, car la chasse n'était pas suffisante pour leurs familles nombreuses. (...) Ils ont aussi beaucoup détruit de forêts pour construire d'immenses barrages hydro-électriques. (texte quasiment intégral ; CTNO2-15 M asc. innue)

Ainsi, même si la mention explicite de la situation de nos jours est exceptionnelle, il est clair qu'elle détermine l'orientation du récit historique. C'est ce qui devient visible dans les cas, où celui-ci dépasse la seule énumération des faits. Pour ces deux élèves du même groupe, toute l'histoire du Québec se présente comme un réquisitoire violent pour refuser des revendications autochtones basées sur des droits ancestraux :

Jacques Cartier 1534 qui avait probablement déjà visité ces terres les prit en possession au nom du roi de France. Une plus grosse gang plus tard tentera une colonisation, ils ont choppé les terres n'ont habitées (sic) par les Amérindiens. Ça foiré (sic) mais plus ils tenteront une nouvelle colonisation. Ils troquent maintenant avec les Amérindiens en leur permettant de jouir de la vie : eau de vie, armes, couteaux, poudre à canon et maladies.

Après ça la foutu gang d'Anglais de looser sont venus foutre le bordel en Nouvelle-France. Cette plaie qui fait encore chier les Québécois ont commencé à faire la guerre. En minorité en population, mais en supériorités en intelligence nos grands patriotes réussirent à rester debout en face de l'ignorance crasse. Abrégeons : on vit maintenant avec une crise de gang de bâtard de fédéralistes à nos frontières pis le gouvernement se casse le cul en quatre pour donner des droits aux Autochtones. Au fait QUELS DROITS ANCESTRAUX ??? La terre appartient à personne à ce que je sache. Ben s'ils veulent ravoir ces droits ils ont juste à revenir en arrière se promener tout nu, vivre dans des cabanes en peaux d'animaux. Et ne profiter d'aucun bien qu'on a de nos jours. Criss évoluer !!! C'est nous qui payent leur B.S. pis leurs crisses de cigarettes. On vient tous d'la même place. (texte quasiment intégral ; GASP-3M)

Jacques Cartier (...) Ils voulaient aussi évangéliser les colons d'Amérindiens. (propos haineux contre les « enfoirés d'Anglais » contre les « braves Québécois », patriotes « au courage indescriptible ») Aujourd'hui encore, on vit avec une criss de gang de fédéralistes et de caliss d'Amarakin à marde qui ne pensent qu'à foutre le bordel (...) sans oublier les moseux (?) d'indiens qui coutent des bues (?) aux Québécois avec leurs « droits ancestraux » Mon cul... Bref, nous, les Québécois, seraient TELLEMENT mieux sans les osti de fédéraux, sans les criss de gang à Georges Bush au sud, puis sans les tabernacle d'indiens qui vident nos coffres puis qui profitent du système. ON VEUT UN QUEBEC LIBRE (moitié du texte ; GASP-4 M)

De façon beaucoup moins polémique, il est vrai, cet élève d'origine montagnaise, défend également sans équivoque son point de vue en faveur de la cause des Indiens en établissant une cohérence depuis le début de la colonisation à nos jours :

Tout a débuté en 1534, l'arrivée des premiers Européens qui sont venus s'installer à « KEBAK » c'est-à-dire Québec. Le mot Québec est d'origine amérindienne qui veut dire « débarquer ». L'arrivée de Jacques Cartier sur les terres amérindiennes a eu un impact sur la vie des Autochtones, c'est-à-dire qu'il avait amené avec lui des maladies telles le scorbut, rougeole etc., ce qui a tué plusieurs personnes. Ils ont alors commencé à s'installer un peu partout dans les territoires et ils ont commencé à fonder des villes comme Hochelaga et Ville-Marie. Après plusieurs années, beaucoup de guerres ont éclaté du côté « indien-blancs » comme chez « américain-blancs ». (...) Ils ont réussi à coloniser partout dans les terres ce qui était une épidémie chez les Indiens, pour eux c'était le paradis et chez l'Amérindien c'était le contraire, ce qui est encore le cas aujourd'hui. (...) (2/3 du texte)

R : Ils (les) ont abusés. (CTNO1-4 asc. montagnaise)

2.8 EUX et NOUS

Nous avons pu constater dans notre analyse des différentes façons de présenter la trame historique de l'histoire du Québec d'énormes différences d'une copie à l'autre parmi le millier faisant partie de l'échantillon, quant à la forme de présentation, la quantité et la qualité du récit, les aspects retenus, l'énumération d'aspects de savoir appris par cœur voire les tentatives de constituer une cohérence historique, dans une petite partie des essais plus développés. Généralement parlant, les trois groupes d'élèves francophone, anglophone et autochtone présentent chacun une diversité comparable. A part le fait que les Anglophones ont recours beaucoup plus souvent que les Francophones aux dessins en plus ou à la place du texte, tandis que les Autochtones ne s'expriment que par l'écriture, ces différences sont plus importantes entre les copies individuelles à l'intérieur de chacun des groupes (et même au sein d'un même établissement) qu'elles ne constituent des différences caractérisant une attitude spécifique au groupe entier.

Dans l'analyse des contenus, nous avons cependant pu constater quelques tendances plus présentes dans un des groupes que dans l'autre. Les appellations des nations autochtones sont beaucoup plus différenciées chez les élèves autochtones et la conscience de leur origine européenne, absente chez les Anglophones, apparaît dans quelques copies des deux autres groupes. Autochtones et francophones sont également plus nombreux à citer des noms de lieux d'origine amérindienne. De même, ils parlent plus souvent que les Anglophones de l'arrivée des Premiers occupants par l'étroit de Béring, ainsi que des circonstances concrètes de l'arrivée des Européens, la plantation de la croix de Gaspé, par exemple. Les copies anglophones sont moins détaillées dans leur présentation des échanges commerciaux et culturels et un peu moins nombreux à dénoncer l'exploitation des Amérindiens. En revanche, ils insistent plus sur les effets néfastes de l'alcool. Et tandis que Autochtones et francophones abordent plus souvent les épidémies en relation avec d'autres aspects

de la colonisation, comme l'évangélisation, qui intéresse un peu moins les Anglophones, les maladies sont plus souvent mentionnées à part par ces derniers.

Or, il faudrait se garder de généraliser outre mesure ces constats vu le nombre, à chaque fois, relativement restreint des copies par rapport à l'ensemble des textes qui les ont permis. Bien entendu, c'est encore plus le cas par rapport à des jugements de fond présents dans les –rares- copies qui dépassent la simple énumération de faits pour prendre position.

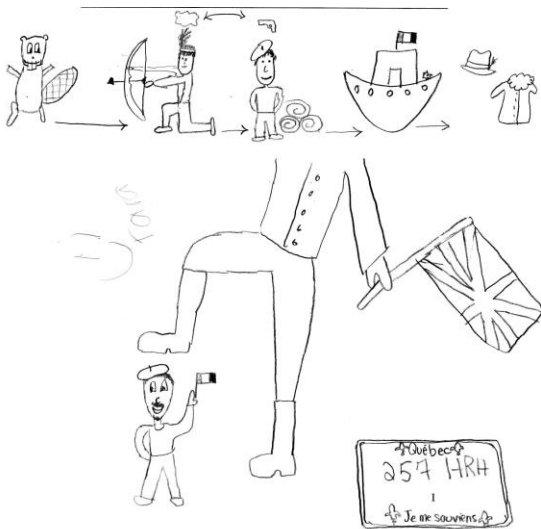
Comme nous avons pu le constater en analysant la distribution des responsabilités dans les conflits historiques entre Amérindiens et colons français et anglais (cf. supra), la façon de voir les choses dépend assez largement de l'appartenance culturelle des élèves. Plusieurs copies de toutes les provenances présentent les Amérindiens en tant que victimes des Européens en général voire des Français en particulier – ce dernier point est souvent mis en avant par le groupe anglophone qui souligne parfois aussi l'amitié et les alliances entre Français et Amérindiens. Du côté des Francophones, certains pensent que tout aurait pu être parfait si les Anglais n'étaient pas arrivés pour jouer les trouble-fête :

Au début des colonies, les Français ont débarqué sur la pointe de Gaspé : Jacques Cartier, en colonisateur accompli, planta une croix symbolisant la prise de possession du territoire aujourd'hui connu sous le nom de province de Québec. Les Amérindiens n'étaient pas trop contents de se faire envahir leurs terres par une centaine de Français, mais ils les trouvaient bien sympathiques avec leur eau-de-vie et leur apparence ridicule. Tout allait bien quand le peu de Français faisaient la traite de fourrure et même quand ils ont commencé à s'installer, malgré quelques guerres avec les Iroquois, tout allait bien. Les choses ont commencé à se gâter lorsqu'un autre peuple a voulu avoir de la fourrure (les Anglais). (1/2 du texte)

R : On s'est fait avoir par les Anglais. (MTL7-34 M)

Les élèves francophones et anglophones s'accordent pour considérer que les Autochtones ont été les victimes des européens, tout en s'en reprochant parfois réciproquement la responsabilité.

Or, une conclusion intéressante est exprimée dans plusieurs copies, à savoir que la Conquête anglaise subi par les Français ne serait qu'une juste revanche de l'histoire pour leur infliger un sort analogue à celui qu'ils avaient, eux, fait subir aux Amérindiens. De nombreux exemples proviennent du même groupe anglophone. Une copie se contente d'un dessin



MTL1b-46 F

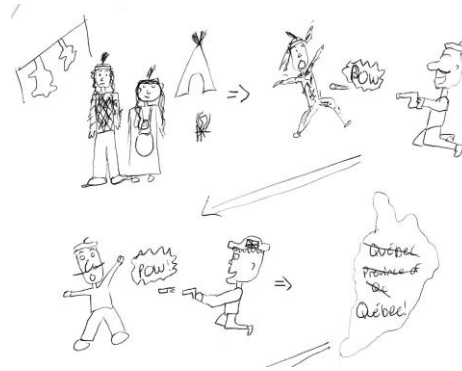
mais elle souligne le poids qu'elle accorde à l'argument en le retenant pour sa phrase de résumé: "R : Indians got screwed over by the French, the French got screwed over by the English, French screwed over the English. »

L'argument se retrouve dans ce dessin:

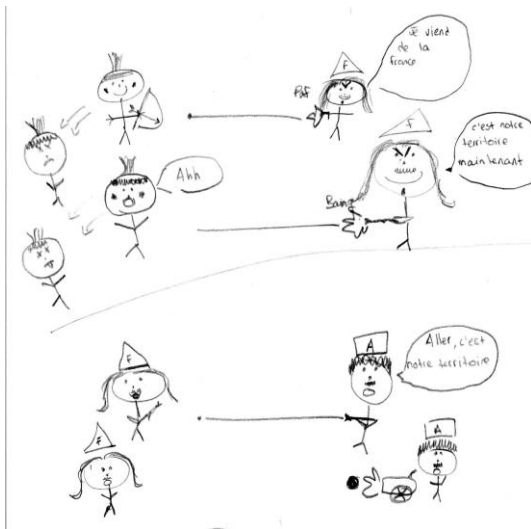


MTL1b-45 M

Juste retour des choses encore, pour cet élève du même groupe : « The French took the land from the Amerindiens. The English also wanted the land and fought the French for it. (MTL1b-59 F)



Ou encore pour celui-ci qui se contente du dessin:



MTL1b-36 M

Pour son voisin, les Québécois d'aujourd'hui ont tort d'en vouloir aux Anglais de les avoir conquis :
 « Alors, aujourd'hui les Québécois sont encore fâchés contre tous les autres canadiens anglais pour avoir volé leur terre. Mais les Amérindiens ont perdu leur terre aussi. Les Québécois sont aussi voleurs que les Anglais. » (1/2 du texte ; MTL1b-40 M)

Un autre utilise le même argument non pas pour déculpabiliser les Anglais, mais au contraire, leur reprocher le vol initial : « The French robbed from the Indians, then the English robbed from the French. Therefore, the English robbed from the Indians. » (MTL1a-16 F)

Encore d'autres aboutissent à des cas de figure où les Européens se combattent mutuellement après la victoire française sur les Amérindiens : R: "The Indians got screwed over by the French. The French and the English screwed each other over." (MTL1b 51). Ou bien où tous les deux agissent en commun contre les Amérindiens : « Les Anglais et français « screw over » les Amérindiens. » (MTL1b-52 M)

Bien qu'il soit surtout présent dans les copies anglophones, l'argument de la revanche de l'histoire existe bel et bien dans les copies francophones également, à propos des tentatives d'assimilation : « Les Français ont envahi et décimé les Autochtones qui vivaient déjà ici et violé où ils en sont aujourd'hui (les Indiens). Ensuite, les Anglais ont débarqué et ils ont tenté de nous convertir, en vain. Ils nous ont quand même dominés très longtemps. » (CHAP-7 F)

Ensuite, les Français voulurent assimiler les Amérindiens. Ceux-ci firent beaucoup d'échange entre eux (le troc). Malheureusement, plusieurs maladies furent transmises aux Amérindiens. Puis les Anglais arrivèrent sur le territoire et se battèrent (sic) longtemps avec les Français pour avoir plus de territoire possible pour les fourrures. Un peu plus tard, les Anglais ont réussi à être à la tête du pays, ils ont donc essayé de nous assimiler, nous les canadiens-français, comme nous l'avions fait jadis avec les Amérindiens. (CHAP- 4 F)

Mais aussi, en ce qui concerne l'assujettissement plus généralisé, dans des termes vigoureux et sans équivoque :

Ce que j'ai retenu ? La persécution. Depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1534, des gens ont été persécutés. Les Amérindiens, premier peuple habitant cette terre, furent trompés. Les Français se sont joués d'eux. Ils n'étaient pas là pour faire des cartes, comme ils le prétendaient, mais pour s'incruster. A cause d'eux, ces peuples se sont entretués, sont morts de maladies uniquement européennes. Le pire de tout cela était la mort de leur âme, de leur religion, de leur mode de vie et de leurs croyances. Ces gens ont perdu leur identité propre. Puis vint la guerre. La guerre pour cette terre déjà pleine de sang d'innocents. La guerre de sept ans. Deux peuples, la France et l'Angleterre se sont battus pour une terre qui ne leur appartenait en aucune façon. (...)

Après la conquête par les Anglais ; ce fut notre tour d'être persécuté : on a voulu nous faire perdre notre âme, notre religion, notre langue. Tout ce qui fait l'essence même d'un peuple. Tout ce qu'on a voulu enlever aux Amérindiens, on a dû se battre pour le garder. (3/4 du texte ; MGIE-21 F)

Et pour cet élève, l'argument est assez important pour servir de phrase de résumé : R : « Les Français sont venus au Canada et ont battu les Indiens et les Anglais ont battu les Français et les Canadiens ce sont qui restent. » (MTL1b-58 M)

De même pour une Québécoise d'origine française qui s'en explique longuement (cf. infra). Pour cet autre, l'idée de culpabilité des Français vis-à-vis des Amérindiens est absente. Or, les Francophones tout de même des victimes au même titre que ces derniers. D'où l'appel aux Indiens d'arrêter de se plaindre et de prendre plutôt leur sort dans leurs propres mains en suivant l'exemple des Québécois...

Ils (les explorateurs) rencontreront des Amérindiens qu'ils nommeront Indiens. (...) Nous ferons plusieurs rébellions, mais sans succès. Nous avons un énorme territoire si peu peuplé. Ils ne pourront nous assimiler, car nous sommes trop nombreux. (...) Ils nous placeront en minorité. Plusieurs rébellions. Nous serons toujours le mouton noir du Canada mais avec raison. Nous avons perdu la bataille tout comme les indiens alors s'il vous plaît arrêtez de dire qu'ils font pitié. Nous nous en sommes remis alors ils le peuvent aussi. (MGIE-92 M)

La recherche de sens dans la trame historique et les jugements de valeur explicites ou implicites sont, comme dans ces exemples, souvent exprimés au nom d'un NOUS. Deux autres que nous venons de citer (cf. supra), ont pris la forme de véritables réquisitoires.

Il s'agira, dans ce qui suit, de déterminer plus clairement comment, dans la conscience historique des jeunes Québécois, se construit ce « Nous » collectif, par rapport à l'AUTRE, non pas, en général, comme l'ont démontré Jocelyn Létourneau et son équipe, mais spécifiquement par rapport à l'histoire autochtone et sa place dans l'histoire nationale du Québec.

Pour y parvenir, nous analyserons les énoncés des élèves qui expriment une appartenance à leur propre groupe par des expressions à forte teneur identitaire et en s'identifiant, de manière explicite à un NOUS (ou « notre », « nos », « on », « we », « us », « our » etc.) dans leur texte. Bien sûr, des procédés d'identification peuvent aussi être à l'œuvre quand un élève déplore une défaite, par exemple. Ainsi, les cas relevés à travers le seul critère linguistique qui a l'avantage de l'absence d'ambiguïté, seront pris en compte non comme l'exception, mais comme typiques, du moins pour une partie du groupe qui partage, plus implicitement ce sentiment de solidarité et d'appartenance.

L'analyse ne porte que sur les 3 groupes clairement identifiables, à savoir les 589 copies d'élèves francophones, les 104 copies d'élèves anglophones et les 27 copies d'élèves autochtones qui abordent, au moins brièvement, l'histoire autochtone. Il est dommage que les élèves d'origine immigrée ne puissent pas être pris en compte à part, mais les indications sur les copies ne permettent pas, dans des cas trop nombreux, de constituer un ensemble statistiquement fiable. Notons cependant trois cas dans le groupe francophone où l'origine étrangère est assez explicite et où l'identification de ces néoquébécois avec la cause québécoise est largement supérieure à la moyenne des élèves présumés « de souche » : « jusqu'au jour où l'on a voulu notre souveraineté. » (QUE2-24 M asc. algérienne, né en Floride) / « Tout au long de notre prospère histoire, nous premièrement colons français et par la suite québécois avons toujours été sous-estimés par les Anglais ou par nos alliés (...) il a fallu se battre fort afin de nous faire valoir à notre juste valeur. Signé : un Québécois. » (SGLSJ-28 M né en Russie ; au Québec depuis 5 ans)

Parmi les trois groupes des Francophones, des Anglophones et des Autochtones, les Francophones sont les plus nombreux à se référer à un « nous » collectif. 15,8% d'entre eux contre 12,5% chez les Anglophones et 11,1% chez les Autochtones le font une ou deux fois dans leur texte. Dans 8,8% des copies francophones et dans 3,7% des copies autochtones, il y a même 3 ou (parfois beaucoup) plus d'occurrences, tandis qu'aucune copie anglophone ou autochtone n'atteint les trois. Dans tous les groupes, le « Nous » apparaît relativement souvent dans les phrases de résumé. Il s'agit d'un changement de registre : après avoir fait état de savoirs, la phrase de résumé invite plus à prendre position et à donner un avis personnel. Parmi les mentions du « Nous », un quart figure dans la phrase de résumé chez les Autochtones, environ la moitié le font chez les Anglophones et un bon

tiers chez les Francophones. Les phrases de résumé tiennent en une ligne ce qui limite normalement le nombre d'occurrences du « nous » qui s'y exprime. Ainsi, toutes les phrases de résumé qui en comportent chez les Anglophones et les Autochtones se limitent à une seule. Chez les Francophones, c'est le cas de 67,9% d'entre elles, seulement. 28,6% contiennent 2 occurrences et tout de même encore 3,6% de ces phrases courtes contiennent trois ou plus de « nous » explicites.

Pour ce qui est des contextes de ces occurrences, la plupart se situent en dehors du contexte spécifique de l'histoire autochtone, chez les Anglophones (87,5%) comme chez les Francophones (90,5%).

La plupart des occurrences dans les copies anglophones sont assez peu précises. Elles figurent toutes dans des phrases de résumé sur l'histoire du Québec telles que « It has defined our nation » (MTL8-19 F) ou, souvent « It's a part of our heritage » (p.ex. MTL8-14 F) ce qui présume que le Québec ne compte que pour une partie, l'autre partie de l'héritage du NOUS étant, sans doute, le Canada hors Québec. Une élève du groupe anglophone qui se définit comme « French Canadian » qualifie Champlain comme « father of our nation » (MTL8-17 F) 18,8% des occurrences concernent le début de la colonisation (« our ancestors » MTL8-33 F), 12,5% regardent la situation du Québec de nos jours. 12,5% des occurrences concernent le rapport avec les Autochtones: “Another important thing for me was learning about the Natives, those here before the Europeans, and how they lived. It grieves me that our ancestors brought them such pain and suffering through our tools and vices, cheating and deceiving to gain wealth, ending with their loss of land, religion and way of life. » (MTL1a-30 F)

On trouve un exemple d'un NOUS anachronique (cf. aussi vol.1, 4.1.2) : « It started with the Indians living in our lovely homeland. They used all natural resources and hunted and grew their food.” (MTL8-31 F)

Pour ce qui est des autres énoncés à forte teneur identitaire chez les élèves anglophones, on les trouve souvent dans les phrases de résumé. Aucune ne concerne le rapport avec les Autochtones. L'AUTRE, pour les Anglophones, ce sont les Francophones auxquels on déclare parfois une hostilité franche: « French people are assholes »(MTL1a-6 M), « They were stubborn and wanted to separate! » (Résumé MTL1a-31 F); « French are bad. » (Résumé MTL1b-17 F); “R: I'd rather stick my head in the oven then listen to the French talk about laws” (Résumé MTL1b-25 F); et pour cette élève, Le Québec englobe seulement les Francophones, les Anglophones n'en font pas partie: « Québec won't shut up about stupid Frenchy rights » (Résumé ; MTL1b-11 F).

Parmi les occurrences explicites du NOUS dans les copies francophones, la moitié (50%) parle des rapports historiques avec les Anglophones, la conquête, la domination, les tentatives d'assimilation, parfois la fierté d'avoir résisté. « Les Anglais nous ont eus » (QUE2-1M) est une phrase de résumé typique. Un autre 30% des occurrences concerne le Québec actuel ou futur, souvent sous forme d'une auto-affirmation combative : « Un combat pour conserver notre culture et notre langue. Avoir notre identité propre. » (Résumé SGLSJ-1 F). Ce NOUS québécois francophone s'oppose souvent aux Anglophones, ou au « reste du Canada », p. ex : « On aurait dû se séparer du Canada. » Résumé MTL7-130 F). Cette opposition se retrouve dans les énoncés identitaires, du genre : « On s'est battu assez longtemps, faut pas lâcher l'indépendance. Maudits Anglais ! » (Résumé QUE1-8 F). Plus conciliant, cet élève trouve qu'il s'agit simplement d'une fatalité, sans mauvaise volonté d'un côté ou de l'autre : « Nous avons comme été obligés d'être avec les Anglais, nous avons fait de notre mieux, pour être gentils et eux aussi, mais nous ne sommes pas pareils. » (QUE2-20 M) : Mais il s'agit d'une exception, d'autant que cette copie qui, tout en accusant les Anglais, ennemi historique s'identifie au Canada. L'AUTRE, ce sont les Etats-Unis : « Les Anglais. Ils nous ont longtemps fait la guerre pour le commerce des fourrures, nous ont conquis, ont tenté de nous assimiler (...) nous ont séparé en haut et bas Canada, par la suite, nous nous sommes unis en Canada-Uni et nous avons fini par nous entendre (...) nous avons refusé de devenir Américains. » (MGIE-5 M)

Or, pour la plupart, implicitement ou explicitement, le NOUS est sans aucun doute constitué des Québécois francophones :

L'Angleterre signa la Proclamation Royale disant qu'on n'avait plus le droit de parler français, d'être catholique et donna la vallée de l'Ohio aux Indiens. (...) Maintenant on n'était plus des Canadiens mais des Canadiens-Français. (...) Comme on était des pea soup on ne s'enrôlait pas dans l'armée

R : ni Canadien, ni Américain, 100% Québécois (SGLSJ-103 M)

Cette identité est ainsi définie : « Lutte pour rester qui nous sommes (Français, catholiques) » (Résumé QUE1-40 F) ; « on a la mentalité française et non anglaise. » (SGLSJ-94 M). Le pacifisme est un des traits distinctifs saillant de l'identité québécoise, pour ces deux élèves : « Nous ne voulons rien savoir des guerres et sommes fiers d'être Québécois. » (OUT-116 M).

Elle est aussi liée, pour certains ; à la revendication de droits sociaux acquis : « Après plusieurs siècles et de défense pour pouvoir faire ce que nous voulons, nous avons enfin arrivé (sic) à ce que nous voulons d'une province : l'assurance maladies, le droit des femmes et tout ce que nous avons aujourd'hui (...) Par le peuple et grâce à eux nous vivons dans une belle province qui, je l'espère, deviendra autonome. » (SGLSJ-45 F)

Celle-ci relie cet aspect à la persécution historique dont les Amérindiens ont été les victimes (nous avons cité cette copie, cf. supra) : « Aujourd'hui la politique est faite pour le mélange de nos deux peuples. [Anglophones et Francophones] Mais on doit maintenant se battre côte à côte pour gagner nos droits, telle que la paie égale des deux sexes ou encore le mariage gai, des droits aussi importants nous sont refusés. » (MGIE-21 F)

La copie suivante combine la reconnaissance des torts infligés aux Amérindiens et une hostilité fondamentale aux Anglais à la revendication d'une identité distincte :

Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. On leur a volé leur terre, et on a causé la mort de 2/3 de leur population. (...) On s'est battu et rebattu jusqu'à temps qu'on perde pour de bon la guerre de 7 ans. C'est à partir de là que la population québécoise va manger de la marde jusqu'aujourd'hui. (...) Ils (les Anglais) vont toujours inventer quelque chose pour nous remettre à la minorité. (...) Nous, les francophones, formons un peuple, car nous avons une même histoire et une même culture, nous avons pas ça au Canada. Nous sommes les instruits, les exceptions à la règle. Donc on mérite un territoire pour nous et seulement nous.

R : Depuis la guerre de sept ans, on s'est fait fourrer et c'est loin d'être fini à moins qu'on se sépare ! (QUE1-17 F)

Quelquefois le NOUS québécois remonte au début de la colonisation et à la Nouvelle France (7,8 % des occurrences du NOUS), plus rarement à d'autres périodes de l'histoire canadienne (2,3%) ou plus spécifiquement franco-canadienne : les patriotes (1,4 %). Ainsi, plusieurs copies définissent le NOUS, dans la situation historique, comme « les Canadiens-Français que nous sommes » (SGLSJ-32 F) ou « nous les canadiens-français » (CHAP-4 F).

Les rapports historiques avec la mère-patrie France forment le cadre de 2% seulement des occurrences du NOUS francophone. « La France trop occupée par la guerre en Europe nous laisse pourrir dans le froid et la menace anglaise. » (QUE2-6 M), trouve cet élève, comme quelques autres. Il reste que l'origine française fait partie des attributs identitaires exprimés : « Nous sommes aujourd'hui des Français, comme nos précédents. » (MGIE-124, cf. aussi CHAP-10 F)

La copie qui critique le plus explicitement et sur un ton très personnel l'attitude des colonisateurs français vis-à-vis des Amérindiens provient d'une Française qui se dit fier de ses deux appartenances :

On dit souvent que Cartier a découverte l'Amérique. Faux. Les Amérindiens qui y habitaient l'ont découverte avant nous. On revendique beaucoup nos origines françaises, ici, au Québec. On accuse les Anglais de nous avoir volé notre territoire. Vrai, mais pas tout à fait. Oui, ils ont pris un territoire qui, officiellement, appartenait à la France, néanmoins la France avait agi de la même façon en débarquant en Amérique, imposant leur présence, volant un territoire qui appartenait déjà à des gens. (...) Les tentatives d'évangélisation sont, d'un certain point, comparables aux tentatives anglaises d'assimilation. On noie une culture dans une autre sans penser le moins du monde aux effets que cela aura sur la société future, mais sans penser non plus, que pour développer une culture intéressante, il est aussi bien de fouiller dans celles de la population et, ainsi diversifier une culture stagnante. (1/3 du texte)

(...) nous délimiter un territoire...nous assimiler, des lois qui nous faisaient perdre tout pouvoir. Nous nous sommes fait jouer dans le dos. (...) Oui, je suis fière d'être française, oui, je suis fière d'être aussi québécoise (double nationalité).

R: Ne négligeons pas les actes de Cartier et des colons car ils ont agi d'une manière similaire aux Anglais face aux

Français (avec les Amérindiens). (MTL7-97 F)

Pour deux autres, les ancêtres inspirent tout sauf la fierté : « Nos ancêtres ont donc (besoin de peupler le Canada) commencé à arriver et pour la plupart le roi les envoyait, car c'étaient des voyous, des militaires à la retraite, des filles du roi. » (MGIE-120 F) / R : « Nous sommes un peuple d'orphelins ayant pour ancêtres des putes et des bandits. » (CTNO2-10 M)

Et une copie, enfin, voit dans les Autochtones les véritables ancêtres des Québécois : « Pour moi, l'histoire du Québec commence avant la découverte de Cartier en 1492, ça commence avec nos vrais ancêtres, les Amérindiens. » (QUE1-50 F)

Dans l'ensemble des copies francophones, 9.5% des occurrences du « Nous » concernent le rapport historique ou actuel avec les Autochtones. Nous en avons déjà cité des exemples pour montrer comment les élèves construisent une juste revanche de l'histoire qui fait payer, par la conquête anglaise, les Français ayant auparavant volé les terres des Amérindiens. (cf. supra) Un autre contexte est celui de l'hostilité devant les revendications autochtones de nos jours telle qu'elle s'exprime dans deux copies. (cf. supra).

Une copie reconnaît l'origine amérindienne du nom même de la province : « Bien sûr, le domaine était déjà habité par les Amérindiens. C'est à ce peuple que nous devons le nom de Québec « là où les eaux rétrécissent. » » (MGIE-126 F)

Pour cet autre, le NOUS doit sa survie aux Autochtones : « Christoph Colomb a découvert l'Amérique, puis là les Amérindiens nous ont sauvés. » (SGLSJ-101 M)

Plus étonnant, mais révélatrices, sont les occurrences où le NOUS s'applique au territoire découvert par les Européens et qui représentent à elles seules un cinquième (21%) des occurrences du NOUS en rapport avec les Autochtones dans les copies francophones. Ce sont eux qui arrivent « chez nous » (cf. aussi vol. 1, 4.1.2) : « L'histoire du Québec a commencé quand les Algonquiens et les Iroquois sont arrivés chez nous. » (SGLSJ-102 F)

Le terrain s'accompagne du possessif « notre » : « Au tout début, c'étaient les Amérindiens qui occupaient notre territoire. » (MTL7-60 M) / « A l'époque, seuls des Amérindiens habitaient notre pays. » (MGIE-63 M) / « Les Amérindiens, Iroquois et Algonquiens (NAP), deux groupes différents vivaient sur nos terres . » (MGIE-56 M)

Or, il s'agit sans doute moins d'une revendication territoriale ou de la prétention d'avoir été les primo-arrivants que d'une insouciance linguistique. Qui voudrait le reprocher aux élèves si même les

manuels de cours contiennent de tels anachronismes (cf. vol.1, 4.1.2) ? C'est évident puisqu'une affirmation du genre va de pair avec le constat que ce sont les Indiens qui ont découvert « le Québec » : « Le Québec a été découvert par les indiens qui ont traversé de nombreux kilomètres suivant leur souper. Quand ils ont finalement découvert notre terre riche et bonne. » (OUT-72) Et même si « notre Québec » a été découvert par « la France », selon cet élève, il n'en découle pas automatiquement la propriété, puisqu'il y a déjà les Amérindiens : « Notre Québec fut découvert par la France et le navigateur Jacques Cartier (...) Etant découvert par la France tout portait à dire que nous étions une terre française, mais sur cette terre des hommes y vivaient déjà. Les Amérindiens, peuple occupant déjà les terres. » (MGIE-124 F)

L'emploi du NOUS pour le territoire peut aussi s'accommoder de la reconnaissance de graves faits dont le NOUS historique est rendu responsable : « Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. On leur a volé leur terre, et on a causé la mort de 2/3 de leur population. » (QUE1-17 F). C'est aussi le cas dans cette copie : « Les maladies qui leur (aux Amérindiens) étaient encore inconnues leur sont fatales et notre supériorité technique commence à changer leur rythme de vie et les rend dépendants de la technologie européenne. » (QUE1-34 F)

Nous avons déjà analysé les différentes façons de présenter les échanges commerciales, culturelles et politiques ainsi que les conflits entre Européens et Amérindiens (cf.2.6). Ce sont aussi des occasions où le NOUS s'exprime créant une identification entre les Français de la Nouvelle France et les élèves québécois de nos jours qui en assument la succession. La description du troc se lit alors ainsi : « Les Amérindiens : Iroquois, Algonquins, mikmaks... font des échanges de fourrure avec nous contre bijoux, eau-de-vie. » (MGIE-61)

Au début, quand Jacques Cartier a découvert l'Amérique (1534), nous faisons du troc avec les Amérindiens. Le castor avait une belle fourrure que nous désirions beaucoup. On pouvait en avoir pour un simple morceau de miroir, un fusil, de l'alcool ou autre chose. Les Amérindiens nous ont aussi influencés avec la nourriture (citrouille etc.), le tabac et les ustensiles. (1/3 du texte ; SGLSJ-14 F)

Les influences pouvaient être négatives : « Les Amérindiens prennent de nos mauvaises influences, « eau-de-vie », alcool. » (MGIE-49) Ou positives : « Il fallait aussi montrer aux Amérindiens notre culture et il fallait aussi leur montrer notre religion (MGIE-120 F). Or, souvent, les échanges avec les NOUS historique étaient inéquitables : « Ils échangeaient (les Français) de petites choses qui avaient peu de valeur pour eux. Tandis que les Amérindiens échangeaient beaucoup trop de fourrures pour ce que nous leur donnions. Ils commençaient à trouver d'ailleurs que nous nous appropriions trop leur territoire. » (SGLSJ-31 F), voire conflictuelles : « Au tout début, nous avions de la misère à s'entendre avec les Amérindiens, ceux-ci nous voyaient comme des envahisseurs, nous occupions

leurs terres et étaient guère à l'aise avec cette idée, au moins, des arrangements ont été mis au point. » (1/2 du texte QUE2-29 F).

En tout cas, sauf exception, les Autochtones, dans les copies des élèves, ne font pas partie du NOUS québécois, ni historiquement ni de nos jours : « C'est leur histoire et non la nôtre. (L'une n'est pas meilleure que l'autre). » (QUE1-46)

Tout se passe donc comme si les identités du NOUS et leur opposition à un EUX soient avant tout construites dans leur adversité réciproque, ancrée dans l'histoire et atteignant, dans quelques cas, des attitudes presque haineuses. L'AUTRE autochtone joue un rôle beaucoup moins important, dans un cas comme dans l'autre si ce n'est le rôle d'une victime d'une politique coloniale dont Francophones et Anglophones se reprochent mutuellement la responsabilité. L'argumentaire de la « justice réparatrice » de l'histoire selon lequel certains Anglophones postulent et certains Francophones acceptent d'avoir fait subir aux Autochtones un sort comparable que celui que leur avaient infligé ensuite les Anglais, les constitue tous les deux en victimes, mais ni au même degré, ni vis-à-vis du même oppresseur, et sans que de ces considérations naisse un sentiment de solidarité spécifique comme il peut en exister entre les victimes se trouvant dans un même camp.

Sur les fiches individuelles des élèves autochtones, 3 se définissent en tant que « Amérindiens », 1 comme « Indian », « 5 comme « Montagnais », 2 comme « Innu », 1 comme « Mohawk », 1 comme « Métis », 1 comme « Wendat ». D'autres utilisent une combinaison de deux termes : 5 se disent « Montagnais » et « Autochtone », 3 « Montagnais » et « Amérindiens », 1 « Montagnais et « Innu » et 1 « Native American » et « Mohawk ». Un élève s'identifie comme étant d'ascendance « française et amérindienne » (SGLSJ-17 F) et un autre comme « Québécois (amérindien), faisant ainsi passer son identité québécoise en premier (MGIE-117 M).

Dans ce groupe de 27 élèves, les occurrences explicites du NOUS (5) ou les affirmations identitaires (3) sont trop peu nombreux pour permettre une approche statistique. Une occurrence concerne la langue maternelle (« notre langue ») qu'un personnage parle dans un film sur la Nouvelle France que l'élève a vu (CTNO1-3 F asc. montagnaise (Autochtone)).

Une autre s'exprime de la même manière très générale que certains Anglophones constatant que : « Québec history is a part of our heritage. » (MTL8-5 F langue maternelle Mohawk). Comme chez les Anglophones l'histoire de la communauté ne saurait donc se limiter au seul Québec. Celui-ci est une partie d'un ensemble de référence plus grand. Est-ce le Canada comme on peut le présumer pour les Québécois anglophones ou plutôt la communauté des Autochtones en Amérique (du Nord) ?

Suivant l'invitation à exprimer une opinion sur l'ensemble de l'histoire du Québec, deux phrases de résumé expriment la fierté d'être autochtone : « R : Fier d'être canadien surtout montagnais.

(CTNO2-12 M asc. montagnaise) / « R : Vive les Innus. (CTNO2-15 M asc. innue). Cet élève avait d'ailleurs ouvert sa présentation ainsi : « Tout a commencé par les super Amérindiens qui ont réussi à pénétrer au Canada par le Yukon lors de la glaciation »

La combinaison d'occurrences du NOUS en rapport avec des conflits territoriaux qui les opposent aux Anglais et avec d'autres arnaques les opposant aux Européens en général et une prise de position au nom d'un « MOI » et non plus d'un NOUS collectif est des plus intéressantes, puisqu'elle aboutit à une identification avec les Québécois qui va très loin :

A ce que je me souviens de notre histoire, c'est que les Anglais ont voulu prendre la possession de nos terres. (...) Avant ça il y a eu les Amérindiens qui ont souffert des arnaques des Européens. Ils nous ont d'une façon détruits avec leur manigance atroce avec leur matériel. Cette partie de l'histoire (les patriotes) a été la plus marquante pour moi, c'est ce qui a fait de moi une séparatiste. (MGIE-104 F asc. amérindienne)

Rien de moins.

3. En guise de conclusion : Que peut-on apprendre des élèves ?

Pour connaître le discours officiel sur tel ou tel sujet historique dans un pays, à travers les concepts qu'il souhaite à transmettre à ses futurs citoyens, l'analyse des programmes d'éducatons officiels et surtout celle des manuels scolaires sont l'approche privilégiée, ayant fait ses preuves et constituant désormais un champ de recherche à elle toute seule. Elle connaît cependant plusieurs limites. Les façons dont les intentions qui s'expriment dans le texte et les suggestions didactiques du manuel sont réalisées en salle de classe, échappent pour la plupart à cette analyse et elles dépendent d'une multitude de facteurs, allant de la formation de l'enseignant, de ses opinions et de ses choix pédagogiques aux caractéristiques de son groupe d'apprentissage en passant par des contraintes de l'emploi du temps, et les attentes des parents, par exemple. En plus, le cours d'histoire n'est pas seul à former la conscience historique des apprenants qui se nourrit également de l'opinion publique, des médias, des idées présentes dans sa famille et ses groupes de pairs.

Il est alors inouï d'avoir la chance de mettre les résultats de l'analyse du discours des manuels en rapport avec les énoncés d'élèves et passer ainsi des intentions aux réalisations. Le corpus des copies d'un millier d'élèves québécois de plusieurs établissements de la province permet ainsi d'appréhender de ce qu'ils ont retenu de leur cours ou plus en général, comment est constitué leur conscience historique sur tel ou tel sujet, quels sont les sujets et leur importance relative, quels sont les arguments qui constituent le fil rouge des histoires construites par les élèves et comment l'histoire découle de et participe à la construction d'un NOUS collectif.

Il est évident que la conscience historique se nourrit de tous les apports extérieurs au cours d'histoire, bien entendu, mais le cadre même de l'enquête – les élèves sont en salle de classe, avec leurs camarades et c'est leur professeur-e d'histoire qui leur distribue les questionnaires à un moment pris sur l'emploi du temps prévu pour le cours d'histoire – situe l'exercice, sans être un examen, dans le cadre institutionnel scolaire et nous avons vu que es élèves s'y soumettent avec un grand sérieux.

Dans notre cas, l'enquête intervient entre 2003 et 2006 en 5^{ième} secondaire, c'est à-dire une année après avoir étudié l'histoire du Québec et du Canada – y compris celle des Premières Nations. Par conséquent, ce sont les manuels parus dans les années 1990 qui étaient alors en cours (« Le Québec. Héritages et projets », « Je me souviens » francophones ou « Diverse pasts » anglophone), sans qu'il soit possible de déterminer, pour chaque établissement, lequel a été utilisé, dans le cas précis.

Bien entendu, ce qui frappe aux premiers abords, c'est la grande diversité des copies en ce qui concerne la longueur, la qualité linguistique, la richesse et l'exactitude des informations ainsi que le niveau de réflexion. Rappelons que 40 % des copies ne contiennent aucune mention porteuse de sens sur les Autochtones, tandis qu'un cinquième, tout de même, en parle beaucoup, i.e. dans plus d'un quart du texte. La plupart du temps cependant, les remarques ne vont pas au-delà de la seule existence des Autochtones et du contact avec les Européens lors de leur arrivée. La Nouvelle France se passe souvent de la présence des Amérindiens – une minorité de copies seulement évoque leur rôle dans les échanges et les conflits avec les Européens. Et ils ont quasiment complètement quitté la scène bien avant que la conquête britannique retienne l'attention des élèves. L'épisode autour de Louis Riel ne constitue qu'à première vue une exception, puisque l'aspect des révoltes des Métis est tout à fait secondaire comparé à sa pendaison. D'ailleurs, si les noms des explorateurs européens Christophe Colomb, Jacques Cartier et (un peu moins) Samuel de Champlain sont omniprésents dans les copies en tant qu'acteurs historiques importants (et parfois objets de confusions), le nom de Donnacona est le seul Autochtone jamais nommé et il l'est dans une seule copie sur le petit millier analysés.

Les autres grands absents sont les Inuits, mentionnés dans trois copies, toutes francophones ainsi que les femmes autochtones : rien n'est dit sur leur rôle spécifique, à part la mention très schématique de la notion de « matriarcat », et les enfants autochtones, y compris dans les pensionnats. Les Autochtones dans les réserves et dans les grandes villes de nos jours ne sont pas mentionnés. Dans tout le Vingtième siècle, Oka est le seul élément à propos de l'histoire autochtone, qui surgit, sans commentaire, pour la plupart. Il est vrai que la discussion autour du scandale des pensionnats n'avait pas encore éclaté au grand jour et que les manuels des années 1990 n'en parlaient pas encore.

De même, l'aspect écologique est moins présent qu'il ne le serait sans doute aujourd'hui. Un seul élève, autochtone, aborde de grandes parties de l'histoire du Québec sous cet angle (CTNO2-15) et dénonce la destruction des forêts pour la construction de barrages hydro-électriques (cf. vol.1, 4.4.7) L'âge d'or amérindien initial, détruit par les Européens, qui est d'ailleurs décrit par les élèves toutes origines confondues, apparaît comme un univers où régnaient l'harmonie et la paix, sans qu'il soit plus spécifiquement question du respect de la nature ou de conceptions du monde des Amérindiens. Cette idée, comme les croyances et la mythologie en général sont très largement absents des représentations des élèves – il en sera probablement autrement après l'empreinte des manuels actuels beaucoup plus culturalistes.

L'« animisme » et le « cercle de vie » feront-ils alors partie de ces notions apprises nouvellement, dans le contexte de l'histoire autochtone et « recrachés » avec tous les éléments de savoirs schématiques, qui constituent une grande partie des copies, encore une fois, dans tous les groupes ? Pour notre corpus, ce sont les appellations « Iroquois » / « Algonquins » et l'opposition schématique de leurs caractéristiques et des mots comme « troc, matriarcat / patriarcat » que les élèves reproduisent machinalement, sans quête de sens. Il est certain que ce genre d'éléments appris par cœur permet de remplir les cahiers d'apprentissage et de capitaliser des points à l'examen.

Ces savoirs « vides » sont plus utiles pour nous renseigner sur les didactiques et les objectifs d'apprentissage à l'œuvre dans les établissements scolaires que sur la conscience historique des jeunes Québécois. Celle-ci se révèle par contre dans une analyse plus poussée des énoncés et de leurs logiques inhérentes. Certaines erreurs apparentes qui sautent aux yeux, comme la confusion entre les grands personnages, si le rôle lui-même qui leur est prêté correspond à une réalité historique, sont peu significatives – il s'agit, au fond, que d'erreurs sur ces contenus psittaciques « vides ». D'autres, comme celles sur la méprise de Colomb se croyant en Inde sont plus révélateurs (cf. 2.3), car elles permettent de voir jusqu'à quel point l'origine européenne de l'appellation « Amérindien » est perçue par les élèves, au même point que celle d'« Indien ». Une conscience sur l'eurocentrisme de ces appellations, ainsi que des mises en question du terme de « découverte » (expression pourtant très largement employée, cf. 2.3) sont exceptionnelles, autant que d'autres signes d'esprit critique : l'anachronisme de la notion de « Québec » pour le début de la colonisation (cf. 2.3). Elles existent dans quelques rares copies toutes francophones qui se montrent ainsi en avance sur certains manuels. Aucune copie, toutes origines confondues, ne met cependant en cause l'eurocentrisme des sources à l'origine de nos savoirs sur les civilisations autochtones.

D'autres hésitations ou ajouts dans le récit historique sont particulièrement intéressantes et loin de nous contenter d'en déplorer l'inexactitude, nous pouvons y voir à l'œuvre des procédés de (re)construction d'une logique par les élèves qui ressentent une lacune explicative.

Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, une incertitude notable règne par rapport au caractère des premiers contacts entre les Amérindiens et les Français et notamment sur les réactions des premiers à la prétention des derniers à prendre possession des terres au nom du roi des France : indifférence et absence de réactions chez les uns, scepticisme voire résistance chez les autres. Il y a même des copies qui parlent d'une extermination des Amérindiens dès le début de la colonisation (M7-72, cf. 2.5), pour telle autre, ils sont tout simplement partis (M7-38, cf. xxx), enfin, selon une autre encore, la mort des Amérindiens aurait même précédé l'arrivée des Européens (QUE1-12, cf. 2.5).

Pour la suite de l'histoire, certaines copies essaient de fournir une réponse plausible comment Européens et Autochtones avaient réussi à se réconcilier pour pouvoir ensuite faire du commerce, ou vice-versa, d'expliquer de quelle façon le commerce de fourrures avait exacerbé la concurrence et abouti à des guerres. Le jeu des rapports entre commerce, alliance et guerres et le rôle joué par les Français, les Anglais et les Autochtones est tout sauf clair. La destruction de la Huronie est mentionnée par une seule copie (francophone) (SGLSJ-145 F) et la Grande Paix de Montréal par aucune. Par ailleurs, la confusion règne.

Encore une fois, ce n'est pas tant les hésitations et les erreurs en soi qui nous importent ici, mais le fait que ces raccourcis et éléments inventés cherchent à expliquer une relation de cause à effet que le manuel ou le cours d'histoire n'ont pas explicitée. Comme les élèves sont sans doute au courant, même s'ils n'en écrivent mot (ou presque), de la situation de marginalisation dans laquelle vivent les Autochtones de nos jours, des problèmes socio-économiques des réserves qui émergent de temps à autre de l'actualité, et des revendications autochtones (deux copies francophones en parlent explicitement des « droits ancestraux pour en refuser la légitimité cf. xxx), la question s'impose pour donner une raison historique pour qu'on en soit arrivé là. Et puisque, comme nous l'avions constaté, le développement du 19^{ième} siècle : perte d'influence militaire, politique et économique, expulsion des territoires ancestraux, marginalisation juridique et politique, assimilation forcée, etc. est largement passé sous silence, les élèves sont laissés sans explication plausible et certains se sentent alors obligés, pour produire du sens, d'en inventer. Ainsi, ce qui peut apparaître comme des défauts dans ces copies, peut révéler des lacunes non dans l'apprentissage, mais dans la présentation même des contenus et servir d'inspiration pour l'améliorer.

En conclusion, la parole est à cet élève (anglophone) qui appelle de ses vœux une meilleure perception des Autochtones par l'historiographie : « I think Natives should be better portrayed in history (instead of people only out for scalps.) » (MTL1a-30 F)

4. Notices biographiques

Helga Elisabeth Bories-Sawala,

Historienne et auteure de manuels scolaires est professeure d'histoire et de civilisation françaises et francophones à l'université de Brême (à la retraite), fondatrice de l'Institut brémois d'Etudes canadiennes et québécoises, professeure associée au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Récipiendaire du Prix Anne-Marie Boucher de l'Association internationale des études Québécoises et de la bourse Diefenbaker du Conseil des Arts du Canada. (contact : sawala@uni-bremen.de)

Thibault Martin (†)

Sociologue et spécialiste des Autochtones et des Inuits est titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la gouvernance autochtone du territoire de l'Université du Québec en Outaouais. Il a été récipiendaire du prix du jeune sociologue décerné par l'Association internationale des sociologues de langue française et du Prix d'excellence de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval pour la meilleure thèse de doctorat. Décédé le 9 septembre 2017.

5. Table des matières

Volume 1 (<http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106629-19>)

1. Préface (Denys Delâge)

2. Introduction

3. Les Indiens des manuels scolaires plus anciens

4. Les manuels scolaires du programme « Histoire et éducation à la citoyenneté » du 2^e cycle du secondaire

4.1 Les sociétés autochtones avant l'arrivée des Européens

4.1.1 Un territoire habité depuis des millénaires

4.1.2 Un Québec éternel ?

4.1.3 Trois grandes familles. Apprendre ou comprendre ?

4.1.4 Nomades ou sédentaires ?

4.1.5 Matrilineaires ou patrilineaires ?

4.1.6 Le partage du travail entre hommes et femmes

4.1.7 L'organisation sociale et politique

4.1.8 Savoirs et technologies des Autochtones

4.1.9 La connaissance du terrain et les réseaux d'échanges et de commerce

4.1.10 Un rapport spécifique à la nature

4.1.11 Des sociétés statiques ou évolutives ?

4.1.12 Les sources, l'historiographie critique et les perceptions mutuelles

4.1.13 Conclusions

4.2 EUX et NOUS : la construction de l'altérité

4.2.1 Croyances

4.2.2 Vie privée : jeunes, famille, sexualité

4.2.3 Une société plus juste et plus libre

4.2.4 Autres sources d'altérité : la chasse, les guerres, le tabac

4.2.5 Appellations

4.2.6 L'altérité construite par la démarche didactique

4.2.7 Conclusions

4.3 Retour à la trame historique : rapports politiques, économiques et culturels entre EUX et NOUS

4.3.1 L'arrivée des Français et le contact avec les Premiers habitants

4.3.2 Les épidémies, fait historique majeur ou « dommage collatéral » ?

4.3.3 Sans les Autochtones ni commerce de fourrures ni présence française durable

4.3.4 Guerres et paix. Français, bons et méchants Amérindiens et Anglais face à face

4.3.5 L'impact de la présence européenne sur les peuples autochtones

4.3.6 L'impact des peuples autochtones sur les Québécois d'origine européenne

4.3.7 Des ancêtres communs ?

4.3.8 De la conquête britannique au Québec des années 1960 : un « tunnel » de 200 ans

4.3.9 Le palmarès des personnages autochtones

4.3.10 Une exception de taille au « tunnel » : la conquête et les rébellions de l'Ouest

4.3.11 L'identité changeante du NOUS

4.3.12 Conclusions

4.4 Les Autochtones et NOUS aujourd'hui

4.4.1 Le rapport entre l'actualité et l'histoire

4.4.2 Les problèmes sociaux et l'inégalité socio-économique

4.4.3 Conflits, revendications et accords historiques

4.4.4 Mais que veulent donc les Autochtones ?

4.4.5 Qui sont les interlocuteurs ?

4.4.6 La crise d'Oka

4.4.7 Les contentieux en suspens

4.4.8 Perspectives

4.4.9 Perceptions

4.4.10 Conclusions

5. Les manuels actuels du primaire

5.1. Les sociétés autochtones avant l'arrivée des Européens

5.2 Les rapports politiques, économiques et culturels entre Autochtones et Européens à l'époque de la Nouvelle-France

5.3 Européens et Autochtones de la Conquête à 1980

5.4 Les Autochtones de nos jours

5.5 Eux et Nous : la construction de l'altérité

5.6 Conclusions

6. Les manuels des années 1980-90

6.1 Le Québec : héritages et projets (versions 1984 et 1994)

6.2 Je me souviens (1995)

6.3 Diverse pasts (1995)

6.4 Conclusions

7. Variations sur l'Indien éternel. En guise de conclusion

8. Bibliographie sélective et références

9. Notices biographiques

10. Table des matières

Volume 2

1. Préface (Jocelyn Létourneau)	5
2. Je me souviens... des Autochtones dans l'histoire du Québec. Le rôle des Autochtones dans la conscience historique de jeunes Québécois	7
2.1. Constitution et caractéristiques de l'échantillon choisi	9
2.2 La place accordée aux Autochtones dans l'histoire du Québec	15
2.3 Tout commence par Jacques Cartier ?	17
2.4 Que retenir des Autochtones avant l'arrivée des Européens ?	24
2.5 « Ils plantèrent une croix quand-même ». La rencontre des deux mondes	36
2.6 Echanges et conflits	46
2.7 Le passage à la trappe des Autochtones dans la conscience historique des jeunes Québécois	67
2.8 Eux et Nous	76
3. En guise de conclusion : que peut-on apprendre des élèves ?	89
4. Notices biographiques	94
5. Table des matières	95

Volume 3

(/ <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:gbv:46-00106632-10>) à paraître en 2019)